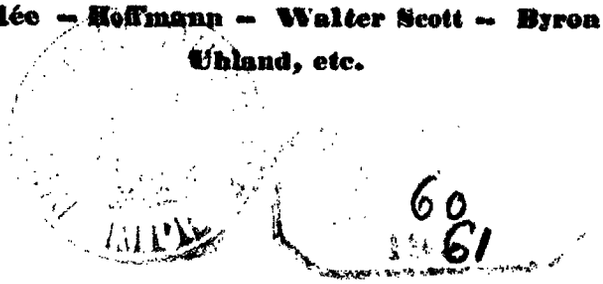
CONTES
FANTASTIQUES

PAR

Apulée — Hoffmann — Walter Scott — Byron
Uhland, etc.



AVIGNON

AMÉDÉE CHAILLOT ÉDITEUR

Place du Change 5

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

CONTES

FANTASTIQUES

LA MAGICIENNE

DE THESSALIE

Conte tiré de l'Ane d'or d'Apulée

J'allais pour quelques affaires en Thessalie, contrée dont je suis originaire par ma mère, qui descend du grand historien Plutarque. (*) J'avais voulu parcourir seul et dans les heures impo-

(*) Ch. Nodier a imité des passages de l'Ane d'Or dans son *Smarra*: nous lui en empruntons quelques-uns qui augmenteront le charme de cette narration. On les reconnaîtra facilement.

santes de la nuit cette forêt fameuse par les prestiges des magiciennes, qui étend de longs rideaux d'arbres verts sur les rives du Pénée. Les ombres épaisses qui s'accumulaient sur le dais immense des bois laissaient à peine échapper, à travers quelques rameaux plus rares, dans une clairière ouverte sans doute par la cognée du bûcheron, le rayon tremblant d'une étoile pâle et cernée de brouillards. Mes paupières appesanties se rabaissaient malgré moi sur mes yeux fatigués de chercher la tache blanchâtre du sentier qui s'effaçait dans le taillis ; et je ne résistais au sommeil qu'en suivant, d'une attention pénible, le bruit des pieds de mon cheval, qui tantôt faisaient crier l'arène, et tantôt gémir l'herbe sèche en retombant symétriquement sur la route. S'il s'arrêtait quelquefois, réveillé par son repos, je le nommais d'une voix forte et je pressais sa marche devenue trop lente au gré de ma lassitude et de mon impatience. Étonné de je ne sais quel obstacle inconnu, il s'élançait par bonds, roulait dans ses narines des hennissements de feu, se cabrait de terreur et reculait plus effrayé par les éclairs que les cailloux brisés faisaient jaillir sous mes pas.

Je sortis enfin de cette forêt redoutable, bien près de partager les terreurs mystérieuses qui agitaient mon cheval. Je mis pied à terre, je le débridai, je frottai soigneusement tout son corps

qui ruisselait de sueur, et je le menai au pas. Chemin faisant, il arrachait de côté et d'autre quelques bouchées d'herbes le long des prés qui bordaient la route. Nous atteignîmes deux hommes qui marchaient devant nous, et prêtant l'oreille à leurs discours, j'entendis l'un dire à l'autre en éclatant de rire : — De grâce, cesse de me faire des contes aussi ridicules. Ma curiosité fut excitée par ces paroles. — Pardon, leur dis-je, si je vous prie de me dire ce qui excite ainsi votre hilarité. Je suppose qu'il n'y a point de secret, et si vous voulez m'admettre à écouter vos récits, vous m'aiderez à monter plus aisément le côteau qui se présente devant nous, car ma fatigue est grande.

Sans me répondre, celui qui venait de parler continua d'exprimer son incrédulité. — Vous avez tort, lui dis je, de vous opiniâtrer à rejeter ce qui est peut-être très véritable. Bien des choses passent pour impossibles, parce qu'on ne peut pas les expliquer, et qui sont peut-être très vraies. Je vous dirai qu'un soir, étant en compagnie, nous mangions un gâteau ; j'en voulus avaler un morceau un peu trop gros, qui s'attachant à mon gosier, m'ôta presque la respiration et me mit à deux doigts de la mort. Cependant j'ai vu depuis lors à Athènes, devant le portique Pœcile, un charlatan qui avalait une épée par la pointe, et qui, pour très peu de chose qu'on lui

donnait, s'enfonçait par la bouche un épieu jusqu'au fond des entrailles, en sorte que le fer lui sortait par les aînes et la hampe par la nuque du cou, au bout de laquelle paraissait un enfant beau et gracieux, qui dansait et se pliait, avec autant de souplesse que s'il n'avait eu ni os ni nerfs, de manière à faire l'admiration de tous les spectateurs. Mais tout cela n'est rien en comparaison d'autres merveilles qu'on m'a données comme réelles. On m'a dit qu'il existe dans la nature des forces mystérieuses et inconnues qui produisent des effets magiques, qui font marcher des chars sans chevaux pour les traîner, qui fixent sur un miroir les traits de celui qui s'y regarde, qui transmettent dans un instant la pensée d'Athènes à Rome. Ainsi donc, vous pouvez raconter librement devant moi les événements qui font sourire d'incrédulité votre compagnon de voyage, vous trouverez en moi un auditeur plus disposé que lui à croire à vos paroles. A la première hôtellerie, j'espère vous prouver, en vous régalant, combien vous m'aurez fait plaisir.

— J'accepte votre offre, me répondit-il, mais avant tout je vous jure que je ne vous dirai rien que de très certain, et vous n'en douterez plus si vous allez à Larisse, où cette aventure s'est passée sous les yeux de tout le monde. Il y a quelques années, des affaires m'y rappe-

lèrent ; quand je les eus terminées, je me rendis le soir aux bains publics, pour me délasser de mes fatigues. Avez-vous jamais vu à Athènes, le long des murs du Céramique, lorsqu'ils sont frappés, les premiers jours de l'année, par les rayons du soleil qui régénère le monde, une longue suite d'hommes hâves, immobiles, aux joues creusées par le besoin, aux regards éteints et stupides : les uns accroupis comme des brutes, les autres debout mais appuyés contre les piliers et fléchissant à demi sous le poids de leur corps exténué ? Les avez-vous vus la bouche entr'ouverte pour aspirer encore une fois les premières influences de l'air vivifiant, recueillir avec une morne volupté les douces impressions de la tiède chaleur du printemps ? Le même spectacle vous aurait frappé dans les murailles de Larisse, car il y a des malheureux partout : mais ici le malheur porte l'empreinte d'une fatalité particulière qui est plus dégradante que la misère, plus poignante que la faim, plus accablante que le désespoir. Ces infortunés s'avancent lentement à la suite les uns des autres, et marquent entre tous leurs pas de longues stations, comme des figures fantastiques disposées par un mécanicien habile sur une roue qui indique les divisions du temps. Ces spectres vivants n'ont conservé presque rien d'humain. Leur peau ressemble à un parchemin blanc tendu sur des ossements. L'or-

bite de leurs yeux n'est pas animé par une seule étincelle de l'âme. Leurs lèvres pâles frémissent d'inquiétude et de terreur, ou, plus hideuses encore, elles roulent un sourire dédaigneux et farouche, comme la dernière pensée d'un condamné résolu qui subit son supplice. La plupart sont agités de convulsions faibles, mais continues. Les plus à plaindre de tous, vaincus par la destinée qui les poursuit, sont condamnés à effrayer à jamais les passants de la repoussante difformité de leurs membres noués et de leurs attitudes inflexibles. Cependant cette période de leur vie qui sépare deux sommeils est pour eux celle de la suspension des douleurs qu'ils redoutent le plus. Victimes de la vengeance des Sorcières de Thessalie, ils retombent en proie à des tourments qu'aucune langue ne peut exprimer, dès que le soleil, prosterné sous l'horizon occidental, a cessé de les protéger contre les redoutables souveraines des ténèbres. Voilà pourquoi ils suivent son cours trop rapide, l'œil toujours fixé sur l'espace qu'il embrasse, dans l'espérance toujours déçue, qu'il oubliera une fois son lit d'azur, et qu'il finira par rester suspendu aux nuages d'or du couchant. A peine la nuit vient les détromper, qu'un murmure formidable s'élève parmi eux, leurs dents claquent de désespoir et de rage, ils se pressent et s'évitent de peur de trouver partout des sorcières et

des fantômes. Il fait nuit ! . . . . . et l'enfer va se r'ouvrir.

Il y en avait un entr'autres, dont toutes les articulations criaient comme des ressorts fatigués, et dont la poitrine exhalait un son plus rauque et plus sourd que celui de la vis rouillée qui tourne avec peine dans son écrou. Mais quelques lambeaux d'une riche broderie qui pendaient encore à son manteau, un regard plein de tristesse et de grâce qui éclaircissait de temps en temps la langueur de ses traits abattus, je ne sais quel mélange inconcevable d'abrutissement et de fierté, le faisaient remarquer dans la foule de ses misérables compagnons. C'était un de mes amis, ce Socrate que j'avais tant pleuré, Socrate encore vivant, mais conservé pour une existence si horrible que les larves et les spectres de l'enfer se consolent entr'eux en se racontant ses douleurs; Socrate tombé sous l'empire des Sorcières de Thessalie et des démons qui composent leur cortège dans les solennités, les inexplicables solennités de leurs fêtes nocturnes. — Cher Socrate, lui dis-je, en quel état te vois-je ? Ta famille a déjà pris le deuil de ta mort, des tuteurs ont été nommés à tes enfants, et ta femme est contrainte par ses parents à faire succéder, malgré sa douleur, à la tristesse de ta maison, les réjouissances d'une nouvelle nôce, tandis que tu vis ici, plus semblable à un spectre qu'à un homme !

Il s'arrêta, chercha longtemps d'un regard étonné à lier un souvenir à mes traits, se rapprocha de moi à pas inquiets et mesurés, toucha mes mains d'une main palpitante qui tremblait de les saisir, et après m'avoir enveloppé d'une étreinte subite que je ne ressentis pas sans effroi, après avoir fixé sur mes yeux un rayon pâle qui tombait de ses yeux voilés : — Aristomène ! s'écria-t-il avec un rire affreux. — Tu te souviens de notre ancienne amitié ? — Dans un autre monde, dit-il en baissant la voix ; je m'en souviens, c'était dans un autre monde, dans une vie qui n'appartenait pas au sommeil et à ses fantômes ! . . . — Que dis-tu de fantômes ? . . . — Regarde, répondit-il en étendant le doigt dans le crépuscule ! . . . Les voilà qui viennent.

Je l'entraîne avec moi, je le fais entrer dans le bain, et après de grandes ablutions pour nettoyer son corps couvert d'une hideuse malpropreté, je le fais revêtir d'habits convenables. Je l'aide à marcher, et je l'emmène à mon hôtellerie avec bien de la peine, je le force à manger et à boire et ensuite le fais mettre au lit. Là je tâche de dissiper sa noire mélancolie, et de le réjouir par d'agréables discours. La conversation commençait déjà à tourner à la plaisanterie, nous étions en train de dire des bons mots et de railler, lorsque poussant un soupir douloureux du fond de sa poitrine, et se frappant le visage : — Mal-

heureux que je suis ! s'écria-t-il, pour avoir eu la curiosité d'aller à un fameux spectacle de gladiateurs, je suis tombé dans le déplorable état où vous m'avez trouvé. En allant à Larisse pour assister à ces jeux terribles, je fus assailli dans un désert par une troupe de voleurs qui me dépouillèrent de tout. Dans ce dénûment absolu, je trouvai asile chez une femme nommée Méroë. Puisse ce jour avoir été le dernier de ma vie, car il fut le commencement de mes malheurs. Maudits soient les liens qui m'ont attaché à cette femme. Elle m'a ensorcelé et m'a réduit à l'état affreux où vous me voyez. — Comment, lui dis-je, avez-vous pu oublier auprès de cette malheureuse votre femme et vos enfants? — Taisez-vous, me dit-il avec effroi, en mettant un doigt sur sa bouche, et regardant de tous côtés de peur qu'on ne l'entendît ; gardez-vous bien de mal parler d'une femme douée d'un pouvoir surnaturel, car elle saurait se venger cruellement d'une légère injure. C'est une magicienne à qui rien n'est impossible, qui peut abaisser les cieux, élever la terre, solidifier les eaux, et liquéfier les montagnes, faire tomber les astres du ciel, évoquer les âmes des morts, et pénétrer jusqu'au fond des enfers. — Quittez, lui dis-je ce style tragique, baissez la toile, et parlez le langage des simples mortels.

— Eh bien ? je vais vous dire quelques actes

de cette femme redoutable, qui se fait craindre et respecter non seulement des habitants de ce pays, mais encore des Indiens, des Ethiopiens et de la plupart des peuples de la terre. Elle a changé un homme en castor, elle a transformé en grenouille un vieux cabaretier de son voisinage, et maintenant ce vieillard nage dans un de ses tonneaux, et s'enfonçant dans la lie, il appelle ses anciens chalands d'une voix rauque, le plus affectueusement qu'il peut. Pour se venger d'un avocat qui avait plaidé contre elle, elle l'a changé en bélier, et tout bélier qu'il est, il avocasse encore.

Par tous ces méfaits, la magicienne excita à un tel point l'indignation et la haine du public qu'on décida de la lapider le lendemain ; mais, par la force de son art, elle se rit des desseins de ses ennemis. Elle enferma par ses enchantements tous les habitants dans leurs maisons, de sorte que pendant deux jours entiers, il leur fut impossible d'en enfoncer les portes, d'en abattre les murs, et même de les percer. Enfin, tous la supplièrent en gémissant de rompre le charme ; ils lui protestèrent avec serment que jamais ils ne formeraient aucun complot contre sa personne, et lui promirent de la protéger et de la défendre envers et contre tous. Apaisée par ces prières, elle remit toute la ville en liberté, excepté celui qui avait été le promoteur

du complot. La magicienne le transporta pendant la nuit avec sa maison toute entière, les murs, les toits et les fondements, dans une ville bâtie sur une haute montagne, et comme il n'y avait pas place dans l'intérieur pour cette nouvelle maison, elle la planta devant la porte de la ville et se retira chez elle.

— Tout ce que vous me racontez là, mon cher Socrate, lui dis-je, m'inspire une grande crainte de cette femme. Je tremble que par son art elle ne vienne à savoir ce que nous disons d'elle, et ne s'en venge. Couchons-nous donc de bonne heure et après avoir un peu reposé, fuyons de ces lieux avant le jour, et mettons la plus grande distance possible entr'elle et nous. Pendant que je donnais ce bon conseil, Socrate qui avait bu un peu plus que de raison, s'était endormi et ronflait de toutes ses forces. Je fermai la porte au verrou, je mis mon lit contre la porte, et je me jetai dessus. La peur m'empêcha de dormir pendant quelque temps, mais enfin elle céda au besoin du sommeil.

A peine étais-je endormi, que la porte poussée avec fracas comme si on l'enfonçait, sort de ses gonds brisés et tombe. Mon lit qui était fort petit et dont l'un des pieds était vermonlu, se renverse, et je me trouve dessous étendu sur le plancher, la face contre terre, reconvert de mes matelas et de mes planches, comme une tortue

par sa carapace. Malgré ma frayeur, et ma position gênée, je cherche à être témoin de la suite de cette aventure. Je vois entrer deux vieilles femmes ; la première portait un flambeau allumé et l'autre une éponge et un poignard. Elles s'approchent du lit de Socrate qui dormait profondément. Celle qui tenait le poignard dit à sa compagne : - Ma sœur Panthée, voici mon cher Endymion, voici mon Ganymède, celui qui non seulement me diffame par ses discours, mais médite encore sa fuite ; et moi malheureuse, abandonnée comme Calypso par Ulysse, je passerai le reste de ma vie dans les regrets et dans les pleurs. Puis me montrant de la main à sa sœur : — Pour Aristomène, dit-elle, ce donneur de bons conseils, qui le pousse à cette fuite, le voilà à deux doigts de la mort, étendu par terre sous son lit, croit-il qu'il m'aura impunément offensée ? Je saurai le faire repentir de la manière dont il a parlé de moi, et de la curiosité avec laquelle il nous regarde.

A ces paroles, une sueur froide me glaça tout le corps, ; et je fus saisi d'un tremblement si violent que le lit qui était sur mon dos en était tout agité. — Que ne commençons-nous donc par mettre celui-ci en pièces à la manière des bacchantes, dit charitablement à sa sœur la bonne Panthée. Meroë, car je la reconnaissais à la peinture que Socrate m'en avait faite, et aux moyens

par lequel elle s'était introduite dans notre chambre, Méroë lui répondit: — Non, laissons-le vivre, afin qu'il couvre d'un peu de terre le corps de ce misérable. Ensuite ayant d'une main renversé en arrière la tête de Socrate, elle lui plonge son poignard dans la gorge jusqu'au manche, et recueille avec tant de soin dans un petit vase le sang qui coule à flots de la blessure, qu'il ne s'en épanche pas une seule goutte.

Ce spectacle me glaça d'horreur et d'effroi. Ce qui mit le comble à mon épouvante, c'est que la sorcière élargit la blessure, y plongea la main et le bras, et alla arracher du fond de la poitrine le cœur de mon pauvre camarade. De rauques gémissements s'échappèrent alors de cette plaie béante, et mon ami rendit l'âme avec son sang. Panthée boucha cette large blessure avec l'éponge qu'elle avait apportée, et prononça ces paroles: — Éponge, née dans la mer, garde-toi de passer par la rivière. Dès que ces paroles mystérieuses eurent été prononcées, les deux sorcières sortirent.

Au même instant la porte se redressa sur ses gonds qui reprirent leur place, et elle se ferma d'elle-même aux verroux. Tremblant de frayeur et de froid, je me débarrassai de mon lit qui m'écrasait, et je me mis à réfléchir à la scène affreuse dont je venais d'être le témoin. — Que sera-ce de moi, me dis-je, quand demain matin

on trouvera cet homme égorgé à côté de moi sans que j'aie fait un effort pour le défendre ,, sans que j'aie reçu une égratignure, sans que j'aie poussé un cri pour appeler du secours ? On égorge un homme à tes yeux et tu ne dis mot ? va-t-on me dire. Ce sont deux vieilles femmes qui commettent ce crime, et toi, grand et fort comme tu es, tu n'essaies pas de t'y opposer ? Pourquoi, si tu n'étais pas assez fort, ne t'a-t-on fait aucun mal ? Pourquoi a-t-on laissé vivre un témoin dont il fallait à tout prix se débarrasser ? Que d'invraisemblances dans le récit que tu fais pour cacher ton crime ! va, c'est toi qui es le coupable ! voilà ce qu'on me dira.

La nuit s'écoulait, et le jour qui allait bientôt paraître devait montrer aux yeux de tous le crime qu'on devait naturellement m'attribuer. Je jugeai donc que je n'avais rien de mieux à faire que de quitter ce lieu avant la pointe du jour, et de m'éloigner le plus possible des murs de Larisse. Je prends mon petit paquet, je tire les verroux, je tourne et retourne la clef dans la serrure, et ce n'est pas sans peine que je parviens à ouvrir cette bonne et sûre porte qui s'était ouverte d'elle-même peu d'heures auparavant. Je descends jusqu'à la porte extérieure qui était fermée. J'éveille le portier, pour qu'il m'ouvre, en lui disant qu'il me faut partir avant le jour. Le portier, qui était couché auprès de la

porte, me répond à moitié endormi : Eh quoi ! ne sais-tu pas que les chemins sont remplis de voleurs ? Es-tu las de la vie, pour partir de si bon matin, et t'exposer au danger certain de périr ? Tu te sens peut-être coupable de quelque crime. — Il fera jour dans un moment, lui dis-je ; et puis, que prendraient les voleurs à un pauvre passant tel que moi ? Ne sais-tu pas, imbécile, que dix hommes, même les plus forts, ne pourraient venir à bout d'en dépouiller un qui est tout nu. Le portier, accablé par le sommeil, se tourna de l'autre côté, en disant moitié endormi : — Que sais-je si tu ne cherches pas à te sauver après avoir coupé la gorge à l'homme avec qui tu es venu loger ici hier au soir ?

En entendant ces paroles, il me sembla que la terre s'ouvrait sous mes pieds, et je compris que si la cruelle Méroë ne m'avait pas égorgé, ce n'était pas par compassion, mais par un raffinement de vengeance, pour que je mourusse de la main du bourreau. La tête égarée, je rentre chez moi, et je ne vois d'autre moyen pour échapper à la justice, que de me donner la mort. Une corde tombe sous ma main, je monte sur mon lit, j'attache un bout de la corde à une poutre, je fais avec l'autre bout un nœud coulant autour de mon cou, et repoussant mon lit du pied, je m'élance avec force dans le vide, comptant sur une mort prompte. Dans quel état étrange, me

trouvé-je à l'instant. Il me semblait qu'un travail se faisait autour de mon cou, tel que celui de la nature, quand elle fait effort pour se débarrasser d'un corps étranger introduit par accident dans la chair. Il y avait là comme une tension douloureuse. La peau se soulevait et s'allongeait en s'étendant. En même temps, toutes les chauves-souris du crépuscule m'effleuraient caressantes en me disant : Prends des ailes !.... Peu à peu ma tête se détachait de mon corps, en battant l'air avec effort de je ne sais quels lambeaux qui la soutenaient à peine. Cependant tout-à-coup j'éprouvai une illusion rassurante. Dix fois je frappai les toits de la maison du mouvement de cette membrane presque inanimée que je traînais autour de moi comme les pieds flexibles du reptile qui se roule dans le sable des fontaines ; dix fois je rebondis en m'essayant peu à peu dans l'humide brouillard. Qu'il était noir et glacé ! et que les déserts des ténèbres sont tristes ! Je remontai enfin jusqu'à la hauteur des bâtiments les plus élevés, et je planai en rond tout autour. L'air était immobile, le ciel glauque, terne, froid. Il ne restait rien de ce que j'avais vu, de ce que j'avais imaginé sur la terre, et mon âme, épouvantée d'être vivante, fuyait avec horreur une solitude plus immense, une obscurité plus profonde que la solitude et l'obscurité du néant. Mais cet asile que je cherchais,

e ne le trouvais pas. Je m'élevais comme le papillon qui a nouvellement brisé ses langes mystérieux ; il monte, cherche à se fixer, bat le vitrage en frémissant, s'éloigne, revient, roule, bourdonne, et tombe en chargeant le talc transparent de toute la poussière de ses ailes fragiles. C'est ainsi que je battais des mornes ailes que le trépas m'avait données, les voûtes d'un ciel d'airain qui ne me répondait que par un sourd retentissement, et je redescendais en planant en rond autour de la maison où venaient de se passer d'horribles scènes.

Par la fenêtre, je vois entrer dans la chambre la cruelle et redoutable Méroë, entourée de plusieurs de ses compagnes, qui dansaient échevelées en poussant des hurlements de joie. La cicatrice de Socrate versait du sang, et Méroë, ivre de volupté, élevait au dessus du groupe avide de ses compagnes, le cœur déchiré de mon ami, qu'elle avait arraché de sa poitrine. Elle en refusait, elle en disputait les lambeaux aux filles de Larisse altérées de sang.

Cependant ces horribles visions s'évanouirent tout-à-coup. La corde trop faible pour soutenir le poids de mon corps se rompt, je tombe sur Socrate, dont le lit était proche du mien, et je roule à terre avec lui. Au même instant, le portier entre brusquement criant de toute sa force : -- Où es tu, toi qui étais si pressé de partir au

milieu de la nuit, et qui dors encore ? Alors soit par ma chûte, soit par les cris du portier, Socrate s'éveille et se relève le premier : -- En vérité, s'écria-t-il, ce n'est pas sans raisons que les voyageurs ne peuvent souffrir ces valets d'hôtellerie ; cet imbécile m'a réveillé comme je dormais de mon meilleur sommeil, après une nuit agitée.

La voix de Socrate me ressuscite, pour ainsi dire, et me remplit d'une joie inespérée. — Eh bien ! dis-je, portier si fidèle, voilà mon camarade, mon père et mon frère tout ensemble, que dans ton ivresse tu m'accusais d'avoir assassiné : en même temps j'embrassais Socrate et je le baisais avec effusion. Pressé de fuir cette infernale maison, je lui dis : — Partons vîte, pour profiter de la fraîcheur du matin. Ensuite je prends mon petit bagage, je paie l'hôte et nous nous mettons en route.

Nous n'avions pas fait encore beaucoup de chemin, lorsque le soleil se leva et éclaira tout de sa vive lumière. J'attendais cette grande clarté pour regarder avec attention la gorge de mon camarade à l'endroit où j'avais vu la sorcière enfoncer le couteau, et je me disais en moi-même : — Quels rêves extravagants t'a fait faire le vin, dont tu avais fait hier soir de trop copieuses libations ! Socrate est vivant, et marche gaîment à ton côté ? où donc est cette plaie ?

où donc est cette éponge ? où est cette cicatrice si grande et si récente ? Eh mais tout cela a disparu avec tes ailes de chauve-souris. Alors je m'adressai à lui : — Les médecins, lui dis-je, ont bien raison de dire que l'excès du boire et du manger cause des songes terribles. Pour avoir trop bu hier soir, j'ai rêvé cette nuit des choses si affreuses et si cruelles qu'il me semble, à l'heure qu'il est, être encore couvert de sang humain, et que j'ai besoin de me tâter pour m'assurer que je ne suis pas mort. — Et moi de même, répondit Socrate, car j'ai rêvé cette nuit qu'on m'égorgeait, et j'ai senti de la douleur à la gorge. Il m'a semblé encore qu'on m'arrachait le cœur. Tiens, en ce moment, je me sens mal, mes jambes flageollent, et j'ai peine à me soutenir. C'est peut-être le besoin de manger qui me rend si faible, n'as tu rien dans ton sac pour mettre dans mon estomac défaillant ? — Voilà, lui dis-je, ton déjeûner tout prêt, et je sortis de mon sac du pain et quelques fruits secs. Asseyons-nous contre cet arbre ; et je me préparai à manger comme lui. Je restais encore sous l'impression du souvenir de la nuit épouvantable que je venais de passer ; c'est dire que je n'étais pas trop en appétit, tandis que mon compagnon dévorait avec avidité les provisions dont je lui avais fait part. Je ne cessais pas de le regarder, tant il me semblait extraordinaire

de le voir vivant, lorsque peu à peu je le vois pâlir, les couleurs de son visage s'effacent, et font place à une teinte livide. J'éprouve une telle émotion, que le morceau de pain que j'avais mis à ma bouche s'arrête à mon gosier sans que je le puisse avaler. Socrate au contraire continue à manger avec la même avidité, et lorsqu'il eut consommé toutes nos provisions il fut pris d'une soif extraordinaire. Tout près de l'arbre au pied duquel nous étions assis, coulait un ruisseau d'eau pure et limpide comme le cristal, dont le cours en se ralentissant formait une nappe d'eau profonde et d'une transparence extrême. — Tiens, lui dis-je, voilà de quoi désaltérer ta soif. Il se lève, se dirige avec ardeur vers cette eau qui l'attire, et pour être plus à son aise, il étend son manteau, et couché dessus à plat ventre, il boit à longs traits l'onde pure.

A peine a-t-il plongé ses lèvres dans l'eau, que la plaie de sa gorge, auparavant invisible, s'ouvre profondément, l'éponge qui la fermait en sort avec du sang. En voyant l'eau se teindre en rouge, je vole auprès de lui, et j'ai à peine le temps de retenir par le pied son corps; la tête plongeait déjà. En vain j'essaie de ranimer mon ami; la vie l'avait déja quitté entiérement. Après l'avoir pleuré, je lui rends à la hâte les derniers devoirs, en couvrant son cadavre d'un

peu de sable, et je m'éloigne à grands pas de ces lieux maudits. Fuyant comme si j'étais coupable d'un meurtre, je cherche les chemins les plus solitaires et les contrées les plus désertes et je me retire en Étolie, exilé volontairement de ma maison et de mon pays.

Tel fut le récit d'Aristomène. — En vérité, dit son compagnon de voyage, dont l'incrédulité n'avait pas été ébranlée par cette histoire merveilleuse, rien n'est plus faux que ce conte, rien n'est plus absurde que ce mensonge. Et vous, continua-t-il en s'adressant à moi, vous qui par votre figure et par vos manières me paraissez un honnête homme, vous ajoutez quelque foi à cette fable? — Je crois, lui répondis-je, qu'il n'y a rien d'impossible ; car il nous arrive quelquefois à vous et à moi, et à tous les hommes des choses extraordinaires et inouïes, et si on les racontait à un ignorant il ne les croirait jamais, mais quoiqu'il en soit, je le remercie de tout mon cœur de son agréable récit. Il a si bien charmé les ennuis du long et rude chemin que nous venons de parcourir, que je ne ressens pas la moindre fatigue ; mon cheval même s'en réjouit, car, tout entier attentif à cette amusante narration, je n'ai pas même songé à remonter sur son dos. Après ces paroles, nous nous séparâmes.

LE VIOLON DE CRÉMONE

par **Hoffmann**

—

Un soir d'hiver, Théodore avait réuni chez lui ses amis du Cercle de Sérapion. Au dehors une bise furieuse chassait la neige contre les vitres, et pénétrait en sifflant par les joints des fenêtres. Au dedans un feu ardent brillait dans la cheminée, et la flamme agitée éclairait de ses reflets mobiles les meubles antiques, dont la couleur sombre contrastait avec la folle gaîté des jeunes gens. Un punch flambait sur un guéridon, autour duquel s'était assise l'assemblée réunie au complet ; les pipes fument, les verres s'emplissent et se vident, la conversation s'anime, les histoires finissent et recommencent, le punch s'épuise et se renouvelle, les imaginations s'exaltent et se perdent dans les régions les plus excen-

triques. L'un des convives s'adresse tout-à-coup à Théodore et lui demande une de ces histoires fantastiques qu'il sait si bien conter.

— Volontiers, reprend Théodore. Je vous raconterai un épisode de la vie du conseiller Krespel. C'était bien l'être le plus singulier, le plus bizarre qui se pût rencontrer. Lorsque je vins étudier la philosophie à Heidelberg, on ne s'y entretenait que du conseiller Krespel, dont on citait les particularités les plus surprenantes. Il faut vous dire que, malgré ses bizarreries, le conseiller était versé à fond dans le droit et la diplomatie. Un petit prince d'Allemagne, dont l'orgueil était plus grand que le domaine, l'avait appelé dans sa résidence, et lui avait confié la rédaction d'un mémoire destiné à faire valoir devant la Diète ses prétentions à un territoire qui touchait son petit état. Les raisons développées par Krespel firent obtenir gain de cause au prince, qui, dans l'excès de sa joie, jura d'accorder en récompense ce que le conseiller voudrait, quelque exagérée que pût être sa demande. Krespel qui toute sa vie s'était plaint de n'avoir pu trouver une maison à sa guise, imagina d'en bâtir une aux frais du prince. Non content de payer les frais de construction, celui-ci voulut fournir encore le terrain ; mais le conseiller Krespel ne poussa pas si loin son exigence. Il avait un petit jardin dans le fau-

bourg. Ce fut là qu'il choisit la place de sa maison. Les maçons se mirent à l'œuvre immédiatement, sous la direction du conseiller, qui jour par jour, leur indiquait le travail à faire, et les aidait lui-même de ses mains, revêtu d'un accoutrement bizarre qu'il s'était fabriqué. Il pétrissait le mortier, amoncelait les moëllons, délayait la chaux, et semblait prendre un vif plaisir à cette occupation si peu en harmonie avec sa profession. Il était le seul architecte, et son plan, s'il en avait un, était absolument inconnu aux maçons.

Jusque là les préparatifs et les travaux n'avaient eu pour objet que la pose des fondations qui remplissaient un carré tracé de la main de Krespel. Un beau matin, le conseiller va chercher un maître maçon, l'amène sur le terrain, et lui dit de faire élever sur ces fondations quatre murs. Le maître maçon lui demande à voir son plan. — A quoi bon ? reprend le conseiller ; faites ce que je vous dis. Je veux que ces murs soient en moëllons cimentés à chaux et sable, de deux pieds d'épaisseur. Quand vous serez à vingt-cinq pieds de haut, je vous dirai ce qu'il faudra faire. Qu'avez-vous à me regarder avec des yeux ébahis ? Mettez-vous donc à l'œuvre.

— Mais les portes ?... mais les fenêtres ?... dit le maçon.

— Nous verrons cela plus tard. Qu'on bâtisse d'abord les murailles, dit Krespel.

Il fallut obéir, et comme le conseiller payait sans marchander, on travailla gaîment, en faisant des gorges chaudes sur cette bizarre façon de bâtir. Les murs s'élevèrent rapidement ; Krespel était toujours là, joyeux de voir avancer l'œuvre. Quand ils eurent atteint les vingt-cinq pieds de hauteur, les maçons s'arrêtèrent, et prièrent le conseiller de leur donner ses ordres.

— Place ! place ! s'écria le conseiller, en faisant écarter les ouvriers, à mesure qu'il se reculait pour considérer l'édifice d'un peu plus loin. Il fit ensuite le tour du carré, alla, revint, l'air tantôt mécontent, tantôt joyeux ; enfin, comme si une idée lumineuse avait jailli de son cerveau en ébullition, il vint se ruer contre un des pans de murailles : — Ici ! ici ! cria-t-il, ouvrez-moi là une porte. Et il en traça avec la pierre noire les dimensions sur le mur. Prenez vos pics, et que cette ouverture soit bientôt faite !

Deux maçons crevèrent le mur à coups de pic, et aussitôt que le passage fut ouvert, le conseiller se précipita dans l'intérieur des quatre murs, en se frottant les mains, regardant en haut, en bas, autour de lui. Il sortit avec la même vivacité, courut comme un fou autour du bâtiment, s'éloigna, se rapprocha, cherchant à le voir sous tous les points de vue. — Une fenêtre ici, disait-

il de temps en temps; une autre là !... là-haut une lucarne,... vers cet angle un trou en losange. Prompts à lui obéir, les maçons perçaient les murs aux points qu'il indiquait. Pas la moindre régularité, pas la moindre symétrie ne raccordait entr'elles ces capricieuses ouvertures. Une foule ébahie avait le visage collé aux grilles du jardin, et poussait des exclamations à chaque fenêtre qui se faisait d'une manière si inusitée. C'est dans ce moment que j'arrivai à Heidelberg, et que j'entendis de tout côté plaisanter sur la maison neuve du conseiller. Cependant à mesure que les distributions intérieures se faisaient, et que chacun pouvait apprécier les commodités et les agréments d'une demeure si irrégulière au dehors, on ne se disait plus que le conseiller avait perdu la tête. Les maçons eux-mêmes admiraient le parti qu'il savait tirer des travaux qu'ils avaient faits en aveugles, et ils le proclamèrent le premier architecte du pays, surtout lorsqu'il les eut tous réunis exclusivement dans un somptueux repas, après lequel le conseiller Krespel, s'armant d'un violon, les fit danser jusque bien avant dans la nuit avec leur femmes et leurs filles.

Le mardi suivant, invité par le professeur Mercklin, je rencontrai chez lui le conseiller Krespel, dont la figure me parut encore plus singulière que je ne l'avais imaginé. Ses mouvements étaient si brusques, si saccadés, qu'à chaque instant je m'attendais à le voir causer

quelque malheur. Mais la société, qui semblait habituée à ses allures, n'y faisait pas attention. La dame du logis le voyait sans crainte tourner en se dandinant autour d'un guéridon portant un magnifique cabaret de porcelaine de Chine, lancer ses jambes en face d'une armoire à glace, promener ses longues manchettes entre des verres de cristal. Au souper, une nouvelle face du caractère du conseiller se fit voir. Son bavardage avait remplacé sa curiosité ; il parlait, parlait, sautillant d'une idée à une autre, tantôt haussant la voix, tantôt l'abaissant, tour à tour criard, enroué, octaviant comme un instrument à vent dans lequel souffle un écolier de deux jours. Sa distraction lui faisait répondre constamment de travers à ses interlocuteurs. Depuis plus d'un quart d'heure on avait cessé de parler d'une cantatrice en vogue, lorsqu'il s'écria : — C'est un ange pour l'harmonie ! c'est le génie du chant ! Et ses yeux s'humectaient de larmes, car il avait la passion de la musique. On servit un lièvre ; Krespel en demanda les pattes, que la fille du professeur, charmante enfant de cinq ans, lui apporta avec joie. Tous les enfants montraient de l'affection au conseiller et j'en appris la cause, lorsqu'après le souper, il tira de sa poche une boîte qui contenait un tour d'acier, et avec les os du lièvre, il en fit divers petits joujoux qu'il distribua aux enfants,

qui poussaient des cris de plaisir. Krespel s'amusait de leur bonheur, lorsqu'on le vit tressaillir à une parole de la nièce du professeur Mercklin. Que devient notre chère Antonia ? — Notre .... notre Antonia .... répéta Krespel en fronçant le sourcil. Le professeur se hâta de détruire l'effet de la malencontreuse question, en parlant à Krespel de ses violons. Krespel se dérida sur le champ : — Mes violons vont au mieux, dit-il, j'ai commencé hier à démonter l'excellent violon d'Amati qu'un heureux hasard a fait tomber entre mes mains. Antonia aura fait le reste, j'espère. — Antonia est une aimable fille, dit le professeur. — Oui, c'est un ange ! s'écria Krespel les larmes aux yeux et honteux d'une émotion qu'il voulait cacher, il prit brusquement sa canne et son chapeau, et sortit, laissant la société plus peinée que surprise de cette étrange conduite. Je voulus en savoir la cause.

— Le conseiller Krespel, me dit le professeur, est l'homme le plus singulier qu'on ait jamais vu. Il joue du violon avec autant de talent qu'il rédige des mémoires. Mais quand il a acheté un violon, il en joue une heure ou deux, puis il le suspend à côté des autres, et n'y touche jamais plus. Si ce violon est d'un grand maître, un Stradivarius, un Amati, il le démonte, examine minutieusement la forme, les courbes de chaque pièce, puis il jette tous ces morceaux dans un coffre, qui en est plein.

— Mais Antonia . . . . Qu'est-ce que Antonia ? demandai-je avec impatience.

— C'est un mystère, me répondit gravement le professeur. Autrefois le conseiller Krespel habitait seul avec une gouvernante une maison de l'intérieur de la ville. Quoique porté à l'isolement par caractère, il reçut quelques personnes, se fit aimable, on l'aima, on l'invita aux réunions; mais ses singularités en firent toujours un être à part. On le croyait célibataire, car il ne parlait jamais de sa famille. Il fit une absence de plusieurs mois. Le soir de son retour, on vit du dehors les appartements brillamment éclairés, on entendit une mélodieuse voix de femme chanter avec âme des morceaux accompagnés par un clavecin et un violon. Les paysans s'arrêtaient, les voisins se mettaient aux fenêtres pour écouter cette musique ravissante. Ni avant ni après on n'entendit jamais rien de pareil. Vers minuit le chant cessa, interrompu par la voix rude et menaçante du conseiller ; une autre voix d'homme lui répondait avec force, et de temps en temps les plaintes d'une jeune fille se mêlaient à cette querelle. Tout-à-coup les cris perçants de la jeune fille les fit cesser. Puis l'escalier retentit de pas précipités, comme de gens qui se heurtent, et l'on vit la porte de la rue s'ouvrir, et se refermer violemment sur un jeune homme qui sortait de la maison en pleurant. Il monta dans une chaise de poste qui l'attendait non loin

de là, et qui s'éloigna aussitôt. Les lumières s'éteignirent chez Krespel et tout rentra dans un morne silence.

Le lendemain nul n'osa questionner Krespel, dont la physionomie était calme comme à l'ordinaire. La vieille gouvernante ne put garder le secret de cette scène, mais tout ce qu'elle savait c'est que son maître était arrivé avec une belle demoiselle, qui s'appelait Antonia, et dont la voix était magnifique ; qu'un jeune homme qui les avait suivis de près s'était présenté, et avait été fort mal accueilli par le conseiller, qu'après une scène fort vive, le jeune homme avait été mis à la porte ; que depuis lors Krespel ne perdait pas de vue la demoiselle, et lui avait même défendu de chanter et de jouer du clavecin. La gouvernante n'en savait pas plus long. On n'entendit donc qu'une fois la voix suave d'Antonia ; mais depuis lors aucune cantatrice ne pouvait se faire applaudir dans la ville, où l'on disait : Personne ne sait chanter qu'Antonia.

Le mystère qui enveloppait l'intérieur du conseiller Krespel fit une profonde impression sur mon esprit ; j'en rêvais chaque nuit et une force irrésistible me poussait à m'introduire dans cette maison. Je m'en étais exagéré les difficultés ; à peine eus-je vu deux ou trois fois Krespel dans les salons du professeur Mercklin, et

eus-je flatté sa passion pour les violons, qu'il m'invita spontanément à venir chez lui. Il me fit voir tous ses violons les uns après les autres, et il y en avait plus de trente ; il ne me fit pas grâce d'un seul. J'en vis un très vieux, qui occupait une place distinguée, et était orné d'une couronne de fleurs. C'était, me dit Krespel, le chef-d'œuvre d'un maître inconnu. Il donnait des sons dont l'influence sur les sens était magnétique, et forçait le somnambule à dévoiler toutes ses pensées. Il n'avait jamais eu le courage de démonter cet instrument pour en étudier la structure. Ce violon lui semblait animé d'une vie qu'il se reprocherait de détruire. — J'en joue bien rarement, ajouta-t-il, et ce n'est que pour Antonia, à qui il fait éprouver les sensations les plus douces.

— Ne me ferez-vous pas la grâce d'en jouer un peu devant moi ? lui dis-je du ton le plus insinuant.

— Non, mon bon monsieur l'étudiant, me répondit-il en saccadant chaque mot d'un air ricaneur.

Je me tus tout décontenancé, et il continua à me montrer les curiosités de son cabinet. Quand je le quittai il me remit gravement un papier plié qu'il tira d'une cassette où il paraissait précieusement serré. — Jeune homme, me dit-il, vous aimez les arts ; acceptez donc ceci

comme un précieux souvenir. Et sans attendre ma réponse, il m'entraîna tout doucement vers la porte et me la ferma au nez. Rentré chez moi j'ouvris le papier ; il renfermait un petit morceau d'une quinte, long de deux lignes, avec ces mots : « Fragment de la quinte avec laquelle le divin Stamitz avait monté son violon, lorsqu'il donna son dernier concert. »

Le congé un peu sans façon que j'avais reçu du conseiller ne refroidit pas ma curiosité, et bien m'en prit, car à ma seconde visite je trouvai Antonia auprès de lui, occupée à ranger les morceaux d'un violon que Krespel démontait. C'était une jeune fille, dont le visage, d'une pâleur d'albâtre, se colorait à la moindre émotion d'une rougeur fugitive. Au lieu de la jalousie tyrannique que je m'attendais à trouver chez le conseiller, je ne vis que des égards affectueux et paternels. Antonia prenait part à la conversation, sans qu'il en parût mécontent. Je renouvelai mes visites, et j'étais toujours bien accueilli. Ce n'est pas que son caractère quinteux ne me fît essuyer quelques rudes boutades, surtout lorsque je voulais lui parler musique ; il me faisait alors l'effet d'un chat qu'on agace, mais ce n'étaient que des nuages passagers, qui ne m'ôtaient jamais l'envie de revenir.

Un soir, entr'autres, le conseiller était de la meilleure humeur. Il avait démonté un vieux

violon de Crémone, et découvert un secret important pour l'art. Mettant à profit cette bonne veine, je parvins à le mettre en train de causer musique. Nous fîmes la critique de certains chanteurs, dont la méthode n'avait ni son approbation ni la mienne. Antonia nous regardait avec ses grands et beaux yeux et paraissait prendre un vif intérêt à notre conversation.

— N'est ce pas, mademoiselle, dis-je en m'adressant tout-à-coup directement à elle, que, pour le chant pas plus que pour l'accompagnement, cette méthode n'est pas la vôtre ?

Une rougeur subite colora les joues pâles de la jeune fille. Sans me répondre, elle se leva, comme par un mouvement électrique, se mit au clavecin, ses lèvres s'entr'ouvrirent . . . . elle allait chanter . . . . . lorsque Krespel s'élance d'un bond, la tire loin du clavecin, et me pousse par les épaules hors du salon. — Petit !petit ! me cria-t-il d'une voix stridente, et changeant aussitôt d'accent, il me dit d'un ton cérémonieux : — Monsieur l'étudiant, je suis vraiment trop poli pour prier le diable de vous étrangler, mais il est assez tard, il fait sombre, vous pourriez vous casser le cou, sans que je prenne la peine de vous jeter du haut en bas de l'escalier. Faites-moi donc l'amitié de rentrer chez vous, gardez un bon souvenir de votre vieil ami, si . . . par hasard . . . , comprenez vous ? . . . . Vous ne le retrouviez plus chez lui.

J'obéis, et je sortis sans avoir même pu jeter un regard d'adieu sur Antonia. Le professeur Mercklin me dit d'un air railleur que j'étais à jamais rayé des tablettes du conseiller Krespel. Je partis de Heidelberg sans avoir pu entendre le chant d'Antonia. Peu à peu l'absence, le temps, les distractions ne me laissèrent qu'un souvenir mystérieux de ce chant que mon imagination se figurait comme un écho des concerts des anges, et qu'il ne m'avait pas été donné d'ouïr.

Dans un voyage que je fis deux ans plus tard, la ville de Heidelberg se trouva sur ma route. A mesure que j'en approchais, un sentiment d'angoisse indéfinissable oppressait ma poitrine.

C'était le soir ; je distinguais à peine les clochers de la ville à travers la brume. Mon malaise augmentait au point que j'étouffais dans la voiture, et qu'il me fallut descendre et faire le reste de la route à pied. Peu à peu mes sensations prirent un caractère étrange : il me semblait entendre dans le lointain un chant doux mais fantastique. A mesure que j'avançais, les sons devinrent plus distincts. — Quels sont ces chants ? demandai-je à un passant, qui me regarda, surpris de mon air effaré. — Ne voyez-vous pas, me répondit-il, que c'est un enterrement qui s'achève ? En effet la route dominait le cimetière, et je pus voir combler une fosse. Je sentis mon cœur se briser : je ne sais quoi me

disait qu'on enfermait dans cette tombe toute une vie de bonheur et d'espérance. Aux portes de la ville, je vis le professeur Mercklin appuyé sur le bras de sa nièce, qui pleurait. Ils passèrent près de moi sans me voir.

Ne pouvant contenir mon impatience, j'envoyai mon domestique pour faire porter mes bagages à un hôtel que je connaissais et je me dirigeai en toute hâte vers la petite maison de Krespel, dont j'ai décrit la construction. Le conseiller entrait en ce moment dans le jardin, soutenu, ou plutôt contenu par deux personnes, entre les mains de qui il se débattait. Il avait cet habit gris qu'il avait taillé lui-même sur un patron si bizarre. Rien n'était changé à son costume, si ce n'est qu'un long crêpe pendait à son chapeau, et qu'il avait autour du corps un ceinturon avec un archet en guise d'épée. Je le crus fou. Ses amis l'accompagnèrent jusqu'à la porte de la maison : Krespel se retourna, les embrassa avec un rire amer, et m'apercevant :—Ah ! vous voilà, monsieur l'étudiant, me dit-il, entrez, vous me comprendrez, vous ! Et me prenant brusquement par le bras, il m'entraîna dans le cabinet où étaient rangés ses violons. Ils étaient tous couverts d'un crêpe noir. Seul le violon du maître inconnu manquait. A sa place était une couronne de cyprès. Je compris tout. — Antonia ! Antonia ! m'écriai-je en pleurant.

Krespel était debout devant moi, les bras croisés, l'œil fixe et sec. — Lorsqu'elle expira, me dit-il, d'une voix entrecoupée par une émotion mal comprimée, l'âme de ce violon rendit en se brisant un son douloureux, et la table d'harmonie se fendit. Ce vieil instrument ne pouvait lui survivre : elle l'aimait, et j'ai voulu qu'il fût enfermé avec elle dans son cercueil. A ces mots, le conseiller essaya de fredonner d'une voix chevrotante une chanson bouffonne. C'était navrant de le voir s'agiter, gesticuler, sauter à cloche pied autour de la chambre, tournoyer sur lui-même. Son long crêpe vint frôler mon visage, je frissonnai, et je ne pus retenir un cri perçant qui l'arrêta tout court. — Qu'as-tu donc à crier, petit? me dit-il, aurais-tu vu l'ange de la mort? C'est lui qui précède la cérémonie. Puis il vint au milieu du salon, et prenant l'archet pendu à son côté, il l'éleva en l'air avec les deux mains, le brisa en plusieurs morceaux, qu'il jeta loin de lui. — Ah! s'écria-t-il, me voilà libre à présent, libre, libre. Je ne ferai plus de violons, non, plus de violons, jamais plus de violons! Le malheureux Krespel hurlait ces paroles en les saccadant, et il recommençait sa course effrénée à cloche-pied. Saisi d'effroi et de pitié, je voulus fuir, il me retint d'un bras vigoureux : — Restez, monsieur l'étudiant, je ne suis pas fou. Ce supplice m'est

infligé, parce qu'il y a quelques jours j'ai fait tailler ma robe de chambre de manière à ressembler au Destin, ou à un dieu. Il me débita mille extravagances, qui contredisaient l'assurance qu'il me donnait de son bon sens. A la fin, épuisé de fatigue, il se laissa tomber à terre comme mort. Je le soutins, et après l'avoir remis entre les bras de sa vieille gouvernante, je me retirai, le cœur oppressé par la douleur.

J'allai voir le professeur Mercklin, et lui soutins que Krespel était fou. J'espère que non, me dit-il. La surexcitation de son cerveau qui produirait la folie chez un autre, se dégage par les mouvements désordonnés de notre pauvre ami. Cette action excessive épuisera l'irritation de son système nerveux, et le sauvera. Il a été comme foudroyé par la mort soudaine d'Antonia. Soyez sûr qu'il ne tardera pas à reprendre ses habitudes.

La prédiction du docteur se réalisa. Le lendemain Krespel était redevenu calme; mais il jurait qu'il ne ferait plus de violons de sa vie. Cependant un mystère profond enveloppait les relations qui avaient existé entre le conseiller et Antonia. Un vague soupçon me les faisait considérer comme d'une nature violente. Krespel me faisait l'effet d'un tyran et Antonia d'une victime. Rien n'aurait pu me décider à quitter Heidelberg, sans avoir eu l'explication de ce

secret. D'heure en heure ma tête s'exaltait, et j'allai tomber comme la foudre dans le cabinet de Krespel. Je le trouvai occupé à tourner des jouets d'enfants, qu'il considérait avec le sourire du juste : — Misérable ! lui dis-je, comment peux-tu goûter un instant de paix, tandis que ta conscience doit être rongée par le ver du remords ?

Mon apostrophe lui fit lever les yeux : il me regarda d'un air étonné : — Qu'y a-t-il pour votre service, mon très cher ? Prenez donc la peine de vous asseoir. Son sang-froid ne fit qu'augmenter mon irritation. Je l'accusai hautement de la mort d'Antonia, et je le menaçai comme avocat de le poursuivre devant les tribunaux et de lui faire expier son crime. Lorsque le flux de paroles que mon exaltation faisait naître se fut écoulé, Krespel, qui m'avait écouté avec une patience admirable, me dit d'une voix solennelle qui me confondit : — Jeune étourdi ! De quel droit veux-tu connaître les secrets d'une vie qui te fut et qui te sera toujours étrangère ? Antonia n'est plus !... que t'importe le reste ?

Le calme de cet homme était profondément triste. J'en fus touché ; je sentis que j'avais agi en insensé. Je lui en demandai pardon, et je le suppliai de me donner quelques détails sur la jeune fille angélique, que je n'avais fait qu'entrevoir. Il me prit par la main, m'attira douce-

ment sur le balcon, et les yeux penchés sur le jardin qui était au dessous, il me raconta ce qui suit :

Dès sa jeunesse, le conseiller Krespel avait eu la passion des violons des vieux maîtres. Il les achetait à tout prix. Il les recherchait partout, et c'était pour en découvrir qu'il vint en Italie. Etant à Venise, il entendit au théâtre San-Benedetto la fameuse cantatrice Angela ***. L'amour de la musique, et son ardente imagination montèrent la tête de Krespel. Fasciné par les chants admirables d'Angela, il demanda et obtint sa main. Le mariage resta secret, à cause de la disproportion entre la condition sociale du mari et la profession de la femme. Celle-ci qui était un ange au théâtre était un diable dans le ménage. Krespel, après plusieurs scènes orageuses, prit le parti de se réfugier à la campagne, où il se consolait de son mieux avec un excellent violon de Crémone. Mais la signora ne le laissa pas paisible dans sa retraite. Un jour elle vint le relancer, et pour faire sa paix avec lui, elle lui prodiguait des caresses plus ou moins sincères. Krespel, tout entier à son violon, dont il tirait des sons qui le ravissaient en extase, effleura de son archet le cou d'Angela. — *Bestia tedesca !* s'écria-t-elle, et dans sa fureur, elle arracha le violon des mains de son mari, et le brisa sur une table de marbre.

Krespel reste un moment immobile et comme pétrifié, puis par un de ces mouvements nerveux aussi prompts que la pensée, et que la réflexion n'a pas le temps de retenir, il saisit sa femme, et la lance par la fenêtre dans le jardin de la maison. A peine a-t-il commis cet acte de colère, qu'il en voit les conséquences. Il prend une chaise de poste, et se réfugie en Allemagne. Quand il fut hors de l'atteinte de la justice vénitienne, il put considérer à loisir dans la route les conséquences de son emportement aveugle, et il éprouvait de cruels remords, quoiqu'il eût agi sans la moindre préméditation, surtout lorsqu'il se rappelait que la signora lui avait laissé espérer qu'il serait père. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsque, huit mois après, il reçut une lettre de sa femme, qui lui annonçait, avec les expressions de la plus vive tendresse, et sans faire la plus légère allusion à l'accident de la *Villa*, qu'elle avait donné le jour à une fille. Elle finissait en l'engageant avec les plus vives instances à revenir à Venise.

Soupçonnant un piège, Krespel fit prendre des informations sur les suites de son procédé germanique à l'égard de la belle italienne. Il était vrai que sa chute n'avait pas eu de conséquences graves. Elle était tombée du premier étage sur des plates-bandes fraîchement cultivées et arrosées et le seul effet du vol de ce rossignol était le changement de son caractère.

Le remède conjugal avait parfaitement opéré, l'irascible épouse n'avait plus ni caprices, ni colères. Le conseiller fut si touché de cette nouvelle qu'il commanda aussitôt une chaise de poste pour aller retrouver la signora. Mais à peine monté dans la voiture, il se ravisa, et se demanda, si, dans le cas où la guérison ne serait pas radicale, il faudrait encore jeter sa femme par la croisée. La question était délicate. Pour avoir le temps de réfléchir, il renvoya la chaise, et rentra chez lui.

Tout bien considéré, il se contenta d'écrire à sa femme pour se féliciter avec elle de la naissance de cette fille, qui portait comme lui un signe derrière l'oreille ; il y ajouta mille protestations d'attachement, et.... il resta en Allemagne. La correspondance entre les deux époux était active ; deux tourtereaux n'auraient pas échangé des expressions plus tendres, mais tout se bornait là et les années s'écoulèrent sans qu'ils se fussent revus. Cependant la cantatrice voulut se faire entendre en Allemagne, et le bruit de sa renommée et de ses triomphes parvint jusqu'aux oreilles de Krespel. Sachant sa fille si près de lui, le conseiller mourait d'envie de l'aller embrasser, d'autant plus qu'il avait ouï dire que cette enfant aurait une voix aussi belle que sa mère. Mais la crainte des folies de sa femme le retenait, et il restait au milieu de ses violons, avec lesquels il n'avait jamais de querelles.

Une lettre de la Signora Angela lui annonça un jour qu'Antonia était demandée en mariage par un jeune homme de bonne famille, qui était doué d'un talent de premier ordre sur le violon. Krespel, fit prendre les informations nécessaires, et comme elles furent toutes favorables au jeune artiste, il envoya son consentement, ne pouvant se décider à se rapprocher de sa femme. Il attendait de jour en jour la nouvelle du mariage de sa fille, lorsqu'il reçut une lettre cachetée de noir, l'informant que la veille des nôces, la cantatrice était morte d'une fluxion de poitrine. Son dernier vœu avait été que le conseiller vînt prendre Antonia pour en avoir soin. Krespel partit à l'instant.

Le conseiller trouva dans sa fille des qualités qui le surprirent agréablement. Élevée dans une maison religieuse, d'où elle venait à peine de sortir, elle avait des sentiments bien différents de ceux qu'on pouvait attendre de la fille d'une cantatrice. Krespel était heureux d'être le père d'une jeune personne pleine de douceur, de réserve et de modestie. Son fiancé était reçu dans la maison, et faisait de la musique avec le conseiller. Le mariage avait naturellement été renvoyé après les premiers temps du deuil. Un soir qu'ils étaient réunis tous trois, Krespel rêvait de la défunte, Antonia se mit au clavecin, et chanta un air mélancolique que son futur

accompagnait sur le violon. C'était la voix de sa mère à s'y méprendre. Krespel n'y put tenir, et ses sanglots l'étouffaient. Il se leva brusquement, prit sa fille entre ses bras, et la serrant avec force: — Oh ! non, s'écria-t-il, si tu m'aimes, ne chante plus ! Tu me brises le cœur ! ne chante jamais plus !

Sans qu'il s'en rendît compte, l'émotion du conseiller venait d'une double source. D'un côté les vagues souvenirs de bonheur qu'il avait rêvés, quand il épousa la mère d'Antonia, rêves qui ne s'étaient pas réalisés, mais qui avaient laissé une impression profonde dans ses souvenirs ; de l'autre une pensée bien triste, mais d'un intérêt bien plus réel. La santé de sa fille lui inspirait de douloureuses appréhensions : son beau visage n'avait pas la fraîcheur de la jeunesse ; ses joues ordinairement pâles se coloraient par intervalles d'une rougeur fugitive et circonscrite autour des pommettes. Sa voix puissante était hors de proportion avec le peu d'ampleur de sa poitrine. Dans ces symptômes l'expérience de Krespel reconnaissait les avant-coureurs, lointains encore, mais menaçants d'une maladie de langueur. Ce germe de mort qu'il voyait poindre dans les traits de sa fille l'effrayait, et il était prêt à tout faire pour l'empêcher de se développer.

— Je le sais, disait Krespel à un fameux médecin, ces taches d'un vif-incarnat qui colorent les

pommettes des joues de ma fille, ne sont pas de l'animation . . . . . Non ! c'est ce que je craignais. — Je ne puis pas vous le cacher, répondait le docteur, elle m'inquiète aussi. Soit qu'elle ait exercé trop jeune l'organe de la voix, soit que la nature ait laissé un défaut d'équilibre dans sa poitrine, je crois que la sonorité de ses chants, qui dépasse les facultés de son âge, est un indice de danger, et je ne lui donne pas pour six mois de vie, si vous la laissez chanter.

Cette menace fit tressaillir le conseiller ; il vit sa fille semblable à un jeune arbuste couvert de fleurs qu'une main barbare va couper par le pied. Sa résolution fut prise à l'instant. Il présenta à Antonia deux perspectives : une vie d'artiste, passant par le mariage et toutes les séductions du monde, pour aboutir promptement à la tombe, ou bien une vie paisible et calme consacrée à faire le bonheur d'un père qui ne vivait plus que pour sa fille. Antonia comprit le sacrifice qui lui était demandé, et n'hésita pas à se dévouer à son père. Les sentiments dont son cœur étaient pleins furent étouffés, le fiancé fut congédié, et Krespel emmena sa fille à Heidelberg. Mais le jeune homme ne pouvait pas renoncer si facilement au bonheur qu'il s'était promis. Il suivit les traces du conseiller, et arriva à la porte de sa maison au moment même où le père et la fille descendaient de voiture.

Krespel le repoussait rudement, et allait fermer brutalement sa porte, lorsqu'Antonia le supplia de le laisser entrer. Elle n'avait pas le courage de traiter si durement l'homme avec qui elle avait espéré passer sa vie. Le conseiller se laissa fléchir. Non content d'avoir revu sa fiancée, le jeune artiste demanda à l'entendre chanter pour la dernière fois. Nouveau refus du père, nouvelle supplication de sa fille, à laquelle il ne put résister. — Qu'il soit fait selon ta volonté, ma fille, lui dit-il, mais si tu meurs, n'accuse pas de ta mort ton malheureux père ! Te voir mourir, ô mon enfant, toi, le seul être qui m'attache au monde, c'est cette crainte qui fait sans cesse le tourment de ma vie !

Krespel ayant fait son sacrifice, le musicien se mit au clavecin, Antonia chanta, son père prit son violon et ne cessa pas de jouer, l'œil fixé sur sa fille, jusqu'au moment où il vit paraître sur ses joues pâles, les taches pourpres de funeste présage. A cette vue, Krespel interrompit violemment le concert, et fit signe à l'artiste de se retirer. Ce départ, qui était le commencement d'une séparation éternelle, déchira le cœur d'Antonia, qui tomba évanouie. — Je crus voir ma fille morte, me dit Krespel en achevant ce triste récit. Hors de moi, je m'élançai vers le malheureux musicien et je le poussai par les épaules dans l'escalier. « Partez ! lui dis-je, partez !

ôtez-vous de devant mes yeux, car je suis violemment tenté de vous plonger un poignard dans le cœur, pour réchauffer et colorer avec votre sang ma fille si froide et si pâle ! » Je devais avoir en ce moment l'aspect bien terrible, car le pauvre fiancé se précipita comme un fou vers la porte de la maison, et je ne l'ai jamais revu.

Krespel, après cet accès de fureur, courut à sa fille, il la releva. Elle ouvrit un instant les yeux, et les referma. On la transporta sur un lit, on appela un médecin, qui trouva la crise grave, mais qui ne désespéra pas. En effet après quelque temps, la jeune fille parut se rétablir. Elle ne parla jamais plus du passé, mais elle se dévouait toute entière à son père, elle l'entourait de ses égards et de ses soins, elle calmait par ses caresses ses brusqueries, elle se prêtait à tous ses caprices avec une douceur angélique, elle l'aidait à démonter les vieux violons qu'il achetait, et à en fabriquer de neufs. — Non, cher père, lui disait-elle, je ne veux vivre que pour vous, et je ne chanterai jamais plus, puisque cela vous afflige. Et Krespel se sentait heureux en l'écoutant.

Il espérait que le danger qui menaçait les jours de sa fille était conjuré par ses précautions. Obéissante aux volontés de son père, elle n'avait plus fait entendre cette voix suave, dont les habitants du voisinage avaient conservé un souvenir enchanteur. Quand Krespel acheta le fameux

violon de Crémone, qu'il enferma dans le cercueil de sa fille, Antonia, après avoir ouï ses sons, le supplia avec un regard de tendresse, de ne pas le démonter — Quoi ! celui là aussi ? lui dit-elle. En même temps, Krespel sentait en lui quelque chose qui lui disait d'épargner cet instrument et même d'en jouer. A peine eut-il préludé, qu'Antonia s'écria : — Eh ! mais c'est ma voix ! c'est ma voix ! je chante encore. En effet, les notes perlées du violon ressemblaient aux vocalises d'une voix céleste. L'émotion de Krespel était à son comble : son archet opérait des effets magiques. Le violon fut donc épargné, et de temps en temps Antonia lui disait avec un doux sourire : — Père, je voudrais bien chanter. Krespel s'empressait de prendre le violon, et il en tirait des sons délicieux.

C'est ainsi qu'Antonia se consolait de ne pouvoir plus se livrer au plaisir de chanter. Sa vie s'écoulait dans une paisible solitude. Dévouée à son père, elle embellissait sa vie, et la tendresse qu'elle lui avait inspirée la dédommageait du sacrifice qu'elle lui avait fait. Mais, malgré les excessives précautions dont l'amour paternel de Krespel entourait sa fille, la santé d'Antonia ne s'améliorait pas. Le conseiller sentait renaître ses craintes, et jusque dans son sommeil l'idée de la mort de sa fille l'agitait.

L'avant-veille de mon second voyage à Hei-

delberg, le conseiller crut entendre, au milieu du silence de la nuit, le clavecin s'animer dans le salon voisin. Des doigts exercés parcouraient rapidement le clavier. Il voulut se lever, mais il lui semblait qu'une main de fer l'enchaînait dans son lit. Il crut entendre comme dans un lointain murmurer la voix de sa fille, peu à peu les accents de cette voix sympathique devinrent plus distincts, et bientôt elle éclata en *crescendo* dont les roulades perçaient son cœur comme autant de flèches. Tout-à-coup une lumière bleuâtre éclaira le fond de sa chambre. Antonia lui apparut comme environnée d'une auréole céleste, et elle continuait à chanter. Krespel cloué dans son lit par une torpeur insurmontable était en proie à l'angoisse la plus douloureuse. Peu à peu l'apparition s'évanouit, mais le conseiller n'eut pas la force de remuer jusqu'aux premières clartés de l'aube. Dès que la lumière pénétra à travers ses rideaux, il se leva, comme s'il sortait d'un rêve pénible, et courut à la chambre d'Antonia. Elle était étendue sur le sofa, les yeux fermés, les mains jointes sur la poitrine, un dernier sourire effleurait ses lèvres pâles, mais immobiles. L'âme de la jeune vierge était retournée à Dieu.

LE ROI TRABACCHIO

par Hoffmann

—

Dans une antique forêt du domaine de Fulda, vivait un habile chasseur, nommé Andrès, qui avait été longtemps attaché à la personne de son seigneur, et lui avait même sauvé la vie en le défendant contre une attaque de brigands napolitains. Dans une hôtellerie de Naples, se trouvait une fille d'une grande beauté, que le maître paraissait traiter avec une dureté excessive. Andrès s'intéressa à elle, et s'efforça d'adoucir son sort. La jeune fille reconnaissante conçut une affection qu'Andrès partagea, et, avec la permission du seigneur, ils se marièrent et repartirent ensemble pour l'Allemagne. A leur arrivée le comte Aloys de Bach (c'était le nom du seigneur) investit le fidèle Andrès des fonctions de garde-chasse-général des forêts de Fulda.

L'emploi n'était pas des plus brillants, les appointements étaient minces, et quoiqu'il s'y joignît quelques étrennes qu'il recevait des entrepreneurs des coupes, le jeune ménage avait grand peine à vivre. Cependant Andrès exerçait ses fonctions avec la plus scrupuleuse probité ; il défendait les propriétés de son maître contre les braconniers et les voleurs, sans que rien le pût fléchir. Son épouse Giorgina souffrait de la misère et des rigueurs d'un climat si différent de celui de sa patrie. Sa beauté se flétrit, sa santé s'altéra, et de cruels symptômes annonçaient qu'elle ne pourrait longtemps résister au mal qui la minait. L'existence de son mari était bien dure : au milieu de la nuit, les aboiements de ses chiens, des coups de feu tirés dans le lointain le forçaient à se lever et à laisser sa femme malade toute seule. La naissance d'un fils acheva de détruire la santé de Giorgina, et elle se sentait rapidement descendre au tombeau. Le bonheur avait fui loin de la chaumière du pauvre garde-chasse. Le chagrin le dévorait ; les souffrances morales et physiques, les veilles prolongées, en influant sur ses nerfs, affaiblissaient la sûreté de son coup-d'œil ; le gibier se dérobait aisément à ses coups, et sans l'aide d'un vieux valet dévoué, il n'aurait pu même ramasser assez de gibier pour acquitter les redevances auxquelles il était tenu.

Un soir d'automne, Andrès, tristement assis auprès du lit de sa femme mourante, entendait la bise rouler autour de la cabane les feuilles sèches, et siffler par les ouvertures mal jointes. Le vieux valet était allé à la ville prochaine chercher des remèdes pour la malade. Les chiens poussaient par intervalles des hurlements excités par les bruits de la tempête. Pendant qu'Andrès songeait au sombre avenir qui s'offrait à lui, il entendit les pas d'un homme froisser les feuilles mortes. Il crut que c'était son valet qui revenait, et se hâta d'aller lui ouvrir. Ce n'était pas lui : c'était un homme enveloppé dans un ample manteau gris, la tête couverte et le visage presque caché par un bonnet de fourrures. Égaré dans la forêt, il lui demanda l'hospitalité jusqu'à la fin de l'orage, qui allait éclater et inonder les ravins. — Bien volontiers, lui dit Andrès, mais je vous ferai une bien pauvre réception ; ma femme est bien malade, et nous manquons de tout. Mon valet est allé à la ville chercher des remèdes et des provisions, et je ne le vois pas revenir.

L'étranger se débarrassa de son manteau sous lequel il portait une cassette et une légère valise, et plaça tous ces objets sur une table, avec une paire de pistolets et un poignard. Andrès était retourné auprès du lit de sa femme qui semblait prête à expirer. Le voyageur s'approcha, prit la main de la malade, et lui tâta le pouls avec un

air d'intérêt. — Rassurez vous, dit-il à Andrès que la douleur suffoquait, votre femme n'est malade que de privations ; elle est jeune, et une bonne nourriture la rétablirait bientôt. Mais laissez-moi faire : je suis arrivé à temps.

En parlant ainsi, il tira de sa cassette un flacon contenant une liqueur dorée, dont il versa quelques gouttes sur un morceau de sucre qu'il mit entre les lèvres de la malade. Il lui fit prendre ensuite deux ou trois cuillerées de vin du Rhin. — Maintenant, dit-il, laissez reposer la mère et l'enfant, et bientôt vous verrez le mieux qui se sera opéré.

Andrès était au comble de la joie, et comme en extase devant le sauveur inespéré que la Providence avait envoyé dans son humble demeure. Il n'avait qu'un regret, c'est que la misère ne lui permettrait pas de reconnaître un si grand bienfait. L'étranger sourit, et dans ce moment Giorgina sortit de la léthargie dans laquelle elle était plongée. Elle semblait renaître à la vie, et elle demanda son enfant, qu'elle serra dans ses bras. Andrès pleurait de joie, sautait, dansait, baisait les mains de l'étranger. Le valet rentra avec des provisions, et se mit à préparer le souper. L'étranger de son côté composa un breuvage, qui devait, disait-il, achever la guérison de Georgina.

La tempête s'était calmée, mais la nuit étant

fort avancée, Andrès insista pour que l'étranger prît un peu de repos. Au point du jour, Giorgina était au mieux, et se joignit à son mari pour rendre des actions de grâces à son sauveur. Celui-ci les recevait avec une impatience visible, et tirant plusieurs pièces d'or d'une bourse de cuir, il les mettait dans la main d'Andrès, et se retournait pour partir. — Gardez votre or, Monsieur, lui dit le brave garde-chasse ; qu'est ce que la misérable hospitalité que je vous ai donnée en comparaison de ce que vous avez fait pour nous. Ma femme vous doit la vie, et je me donnerais volontiers à vous, corps et âme, pour vous prouver ma reconnaissance. Si vous tenez absolument à me faire un don, laissez-moi quelques gouttes de cet élixir, pour préserver ma femme de toute rechute. — Eh bien, dit l'étranger, puisque vous refusez cet or, j'en jette le double sur le lit de votre femme, pour lui servir à se parer elle et son enfant les jours de fête. Giorgina vit aussitôt pleuvoir une poignée de jolies pièces d'or toutes luisantes aux rayons du soleil levant. Elle les regardait d'un œil joyeux, car elle n'en avait jamais tant vu.

— Mes amis, dit l'étranger, il ne faut pas juger sur l'apparence. Vous m'avez pris peut-être pour quelque pauvre petit marchand ambulant, tandis que je fais un commerce de bijoux très lucratif. L'or que j'ai donné à votre femme

n'est pas la millième partie du bénéfice que je viens de faire à la foire de Francfort. Je pourrais quitter le commerce et jouir de ma fortune. Mais j'aime mieux la vie active que je mène. Je vais à Cassel : en quittant Schutern, j'ai jugé que cette forêt serait moins dangereuse que la grande route, où les valeurs que contient cette cassette pourraient tenter quelqu'un. Je compte y repasser régulièrement, quoique je m'y sois égaré cette fois. Vous me reverrez deux fois par an, mes amis, à Pâques, quand j'irai de Francfort à Cassel, et après la Saint-Michel, quand j'irai de Leipzig à Francfort, et de là en Suisse et même en Italie. Chaque fois que je passerai par ici, je veux loger chez vous et je vous paierai largement votre hospitalité. Mais avant de vous quitter, j'ai un service à vous demander. C'est de me garder cette cassette, jusqu'à mon retour cet automne. J'ai pleine confiance en votre probité. Ensuite je vous prierai de me servir de guide jusqu'à la sortie de la forêt. Vous m'indiquerez le chemin, pour que je ne risque plus de m'égarer, et de plus vous me défendrez, si quelque voleur m'attaquait, car je vous avoue que ma profession, qui est connue de beaucoup de monde, m'expose plus qu'un autre aux attaques des brigands.

Andrès se trouvait trop heureux d'être utile à l'homme qui venait de lui rendre un si grand service pour hésiter à l'accompagner. Il s'empressa

donc d'endosser son costume de garde-général, il vérifia les amorces de son fusil à deux coups, mit à sa ceinture un coutelas et une paire de pistolets, et lâcha deux dogues de forte race qui devaient compléter l'escorte. Pendant que le garde faisait ces préparatifs, l'étranger tira de sa cassette un collier, des pendants d'oreille et des bagues, dont il voulut que Giorgina se parât sur le champ devant lui ; elle lui obéit, et se regarda en souriant dans le miroir de poche que le voyageur présenta devant son visage. La joie enfantine de sa femme réjouissait Andrès, et ajoutait à sa reconnaissance. Pour la porter au comble, l'étranger lui dit : — Voilà ma cassette, vous me la garderez fidèlement, je n'en doute pas. Vous me la remettrez à mon prochain voyage. Mais si par hasard je ne revenais pas, la cassette est à vous. Je puis mourir d'ici là ; je n'ai ni femme ni enfants, et je n'ai pas à me louer des parents éloignés que j'ai dans le Valais. Ils m'ont traité avec dureté quand j'étais malheureux, et ils n'ont aucun droit à mes bienfaits. Ainsi, c'est entendu : si vous ne me revoyez pas, la cassette est à vous avec tout ce qu'elle contient. C'est un don que je fais à votre enfant. En souvenir de moi, appelez-le Ignaz, car mon nom est Ignaz Denner.

Andrès ne trouvait pas d'expressions pour rendre les sentiments que faisait naître en lui la libéralité excessive de l'étranger. Giorgina lui

promit de ne jamais l'oublier dans ses prières, pour que la Providence ne cessât pas de le protéger. Mais cette promesse parut faire médiocrement plaisir à l'étranger ; il répondit d'un air de dédain, qu'il avait encore plus de confiance en ses pistolets. Andrès fut choqué d'une réponse qui blessait ses idées religieuses, mais il n'osa pas le témoigner, ni sa femme non plus, à un homme qui les comblait de ses dons. Il se contenta de lui faire remarquer que l'heure était déjà avancée, et qu'il était temps de partir, pour que Giorgina ne fût pas inquiète en attendant son retour.

Ils se mirent donc en route en s'enfonçant dans les bois qui devenaient de plus en plus fourrés et sombres. Les dogues les précédaient, et revenaient de temps en temps en aboyant, comme si quelque chose les avait effrayés. Andrès arma les deux coups de son fusil, en disant que cette partie de la forêt était peu sûre. En effet on entendait par intervalles des bruits comme de pas d'hommes, et on croyait entrevoir des figures peu rassurantes, mais vagues et mal définies, au point qu'on aurait pu les prendre pour des êtres fantastiques. L'étranger ne donnait pas le moindre signe de frayeur, et ne cessait pas de rassurer le garde-chasse. Tout d'un coup un homme à l'aspect étrange sortit d'un fourré : Andrès le coucha en joue, mais son compagnon lui arrêta le

bras, et le brigand disparut après avoir fait un signe d'intelligence à Denner. Ils arrivèrent sans autre rencontre à la lisière du bois ; Denner remercia Andrès de sa complaisance, et lui dit de ne pas avoir peur, quand même il rencontrerait quelques figures rébarbatives. Le garde se dirigea vers sa demeure, étonné de l'influence que l'étranger paraissait avoir sur des êtres redoutables, et en effet il arriva sans malheur auprès de sa femme, joyeuse de son retour.

Les libéralités d'Ignaz Denner avaient ramené le bien être dans la pauvre chaumière ; la santé de Giorgina était redevenue florissante, et le garde-chasse, libre d'inquiétudes, avait recouvré toute la sûreté de son coup-d'œil et de sa main. La forêt semblait purgée de braconniers et de voleurs, depuis le passage de Denner. Il revint, comme il l'avait dit, à la Saint Michel, et après avoir passé trois jours chez Andrès, il partit après avoir fait encore des cadeaux à sa femme, entr'autres un de ces ornements de tête avec lequel les Italiennes attachent leurs cheveux. Giorgina fut heureuse de se parer de ce bijou qui lui rappelait sa patrie, mais Andrès ne pouvant s'expliquer suffisamment le motif des libéralités de Denner, éprouvait quelques remords à en profiter. Il lui semblait que s'il n'avait plus à souffrir des atteintes de la misère, sa conscience n'était plus aussi

tranquille qu'autrefois, et il se prenait à regretter sa pauvreté passée. Il avait remarqué quelque chose de faux dans les yeux de l'étranger, qui ne regardait jamais en face. — Je me défie de quiconque n'a pas le regard franc, disait-il ; tu as eu tort d'accepter ses cadeaux, et Dieu veuille qu'ils ne nous attirent pas quelque malheur. Giorgina cherchait à rassurer son mari, mais elle n'y réussit qu'à demi, et depuis lors Andrès évitait de parler de Denner.

L'hiver s'écoula, et à Pâques, époque où l'enfant de Giorgina avait neuf mois et donnait déjà des signes d'intelligence, l'étranger reparut et passa encore trois jours dans la chaumière. Le troisième jour, étant à table avec ses hôtes, Ignaz Denner leur dit : — Vous savez que je n'ai pas d'enfants, voulez-vous que je fasse le bonheur du vôtre ? Son intelligence précoce me plaît ; je désire l'adopter, si vous y consentez. Confiez-le moi : je l'emmenerai à Strasbourg, et je le ferai élever par une dame respectable de mes amies. Sa fortune est faite, mais il faut vous décider tout de suite. Je vais partir, je l'emporterai jusqu'à la ville voisine où je prendrai une chaise de poste.... Pendant que Denner parlait, Giorgina avait pris son enfant, et le serrait dans ses bras, en regardant l'étranger avec terreur, comme si elle craignait de se le voir enlever par force. — Voyez ma femme, interrompit Andrès ;

elle tremble à l'idée de se séparer de son enfant ; je suis comme elle, monsieur, et malgré tous vos bienfaits, malgré le sort brillant que vous promettez à mon fils, nous ne pouvons pas vous le donner. Ne croyez pas que nous manquions de reconnaissance, nous n'oublierons jamais vos services ; mais si vous étiez père, vous feriez comme nous. — Comme il vous plaira, dit l'étranger en jetant sur l'enfant un regard sinistre ; je voulais faire son bonheur ; vous refusez, n'en parlons plus.

Au lieu de partir sur-le-champ, comme il l'avait dit, Ignaz Denner passa encore trois jours dans la maison du garde. Il fut très-réservé avec Giorgina, et suivit Andrès dans toutes ses excursions dans la forêt. Dans ses conversations avec lui, il s'informait avec soin d'une foule de particularités concernant le comte Aloys de Bach. Il partit, et revint plusieurs fois aux époques ordinaires. Il se montra de nouveau cordial et affectueux pour Giorgina, mais ne parla plus de lui demander son enfant. Celui-ci grandissait, mais malgré les caresses de Denner, il laissait voir une antipathie marquée contre lui ; et jetait même les hauts cris lorsque l'étranger voulait jouer avec lui. Les visites d'Ignaz Denner se renouvelèrent pendant deux années, et peu à peu la défiance d'Andrès se dissipa ; et il voyait avec plaisir revenir un homme qui lui apportait toujours quelque profit et peu de dérangement.

Au milieu d'une nuit d'automne de la troisième année, Andrès fut réveillé en sursaut par des coups bruyants frappés à sa porte, et par des voix rudes qui l'appelaient par son nom. Il se leva tout troublé, et demanda de la fenêtre ce qu'on lui voulait. - Ouvrez, c'est un ami, dit la voix connue d'Ignaz Denner. Andrès courut ouvrir sa porte, et fut fort étonné de voir Denner entrer seul. Il lui en exprima sa surprise, et Denner lui répondit en ricanant, qu'il avait rêvé en croyant entendre des voix d'hommes. Andrès fut encore plus surpris, lorsqu'il eut allumé sa torche de résine, de voir le changement qui s'était fait dans le costume et dans la mine du commerçant en bijoux. Il était vêtu d'un pourpoint de velours brun serré à la taille par une ceinture écarlate, dans laquelle on voyait briller deux pistolets et un poignard. A son côté pendait un grand sabre, et une longue moustache donnait à sa physionomie un air rébarbatif.

— Andrès, lui dit Denner, lorsque je sauvai ta femme de la mort, tu me promis de me prouver ta reconnaissance par tout le dévouement dont tu étais capable. L'heure est venue de tenir ta promesse. Mets tes habits, prends tes armes, et suis moi. A quelques pas d'ici, je te dirai ce que j'attends de toi.

Andrès, troublé au plus haut point par une telle sommation, protesta qu'il était prêt à tout

faire pour lui prouver sa reconnaissance, excepté ce qui serait contraire à la religion ou à l'honneur. — Viens toujours, imbécile, lui dit Denner ; et vous, ma belle enfant, ajouta-t-il en s'adressant à Giorgina qui hasardait quelques mots toute effrayée, dormez sur vos deux oreilles. Dans quelques heures je vous ramènerai votre mari, et il ne reviendra pas les mains vides. — Dépêche-toi donc, dit-il à Andrès qui mettait une grande lenteur à s'habiller, et souviens toi que chose promise, chose due ; c'est le moment de t'acquitter. Andrès acheva de mettre ses habits, en protestant qu'il ne ferait rien de contraire à ses devoirs. Sans lui répondre, Denner le prit par le bras et l'entraîna hors de la maison. Après avoir marché quelque temps dans les fourrés, ils arrivèrent à une clairière ; Denner donna un coup de sifflet, auquel cent autres répondirent, et de tous côtés parurent des figures sinistres éclairées par des torches de résine, qui se réflétaient sur les carabines.

— Capitaine, dit un des brigands, est-ce là le nouveau camarade que vous avez annoncé ? — Oui, répondit Denner ; mettons-nous en marche. Andrès pris au piège faisait mine de s'évader. Mais Denner le menaça, s'il ne le suivait pas, d'envoyer mettre le feu à sa chaumière, et de plus lui promit qu'il le laisserait bientôt aller et continuer ses fonctions de garde-chasse, où il

pourrait lui rendre plus de services, par les renseignements qu'il serait à même de fournir.

Le but de l'expédition était le pillage de la maison d'un riche fermier, dont le domaine touchait à la forêt. Les rôles furent assignés à chacun : la moitié de la bande devait pénétrer dans la maison, et l'autre moitié la cerner pour empêcher tout secours d'arriver. Andrès fut mis en sentinelle, accompagné de plusieurs hommes sûrs qui veillaient sur ses mouvements. La maison envahie de plusieurs côtés fut dévalisée; tous les objets précieux furent apportés à un endroit convenu, et déjà le partage commençait. Mais un des domestiques avait pu traverser la chaîne des sentinelles, et avait donné l'éveil au village voisin. Le tocsin sonna; les paysans armés accoururent, un combat s'engagea, les coups de feu retentissaient de toutes parts. Dans la mêlée, des forestiers vêtus de la livrée du comte de Bach furent reconnus par Andrès, qui évita de se montrer à leurs regards. La lutte fut vive ; les brigands commençaient à songer à la retraite ; Denner combattait avec un courage digne d'une meilleure cause, lorsqu'il tomba frappé d'une balle. Il allait être enlevé par les forestiers, lorsqu'Andrès, entraîné par une force involontaire, s'élança à son secours et le prenant dans ses bras, l'emporta hors du lieu du combat.

Lorsqu'ils furent hors d'atteinte, Denner pria

Andrès de le déposer sur le gazon. Sa blessure n'était pas dangereuse, une balle morte l'avait frappé au pied. Après un premier pansement, il put se diriger soutenu par Andrès vers le lieu indiqué comme point de ralliement en cas d'échec. Des coups de sifflets partirent bientôt de tous côtés, et en peu d'instants tous les brigands qui n'avaient pas péri se trouvèrent réunis. Andrès qui avait sauvé la vie à leur chef fut comblé d'éloges qu'il recevait bien à contre-cœur. On se hâta de faire le partage du butin, qui était considérable. Denner dit à Andrès : — Tu peux maintenant aller retrouver ta femme et ton enfant, puisque tu n'as pas le courage de faire ta fortune avec nous. Nous allons quitter la contrée, et tu n'auras pas à craindre d'être inquiété à cause de nous. Mais il n'est pas juste que tu partes sans être récompensé de ton dévouement. Prends cette bourse, et ne m'oublie pas, car nous nous reverrons l'année prochaine. — Garde ton or maudit, répondit Andrès : c'est la violence qui m'a entraîné au milieu de tes complices et je ne veux pas avoir part à la responsabilité de tes crimes. Je ne dirai pas un mot de tout ce que je sais ; mais si vous revenez sur le territoire de Fulda, si un seul meurtre, un seul vol est commis, je parlerai, et je révélerai tes repaires à la justice.

Les brigands voulaient se jeter sur lui, mais

Denner les contint, et dit à Andrès : — Va-t-en, imbécile, et songe à te taire, si tu tiens à ta femme et à ton enfant. Si tu parles, je saurai me venger de tes sottes menaces, et le compte que tu auras à régler avec la justice ne sera pas la moindre des punitions que tu as à craindre. Du reste, je veux bien te dire que nous quittons ces forêts, qui ne nous offrent pas des profits suffisants pour compenser les dangers que nous y courons.

Sur l'ordre de Denner, deux brigands prirent Andrès sous le bras, et le conduisirent, par des sentiers qui se croisaient en tous sens, jusqu'à une certaine distance de sa demeure. Ils le quittèrent en renouvelant leurs menaces. Andrès arriva à sa chaumière, accablé de fatigue et de chagrin. Il ne voulut pas affliger sa femme en lui racontant ce qui s'était passé ; il se contenta de lui dire que Denner s'était dévoilé à lui comme un profond scélérat, avec qui il n'aurait jamais plus rien de commun. — Mais sa cassette, dit Giorgina, qu'en ferons-nous ? Andrès fut fort embarrassé, et après bien des réflexions, il conclut qu'il fallait la garder fidèlement, jusqu'à ce que Denner la fît réclamer.

L'attaque nocturne de la ferme avait répandu l'alarme dans la contrée. Le neveu du comte de Bach avait pris part au combat avec une escorte de chasseurs. On avait fouillé les bois, et on

avait trouvé trois brigands blessés encore vivants ; on les avait mis en prison, espérant les faire parler et découvrir par eux leurs complices. Mais le matin du troisième jour, en entrant dans leurs cachots, on les trouva morts percés de coups de poignards. Les recherches les plus minutieuses ne purent dévoiler le mystère de cette mort tragique. On fit de fréquentes battues dans la forêt, mais on ne trouva rien. Les brigands avaient dit vrai en annonçant qu'ils quittaient le pays. Dans ces battues, on se donnait rendez-vous chez le garde-général. Andrès s'attendait toujours à y voir amener Denner, ou quelque autre brigand, qui l'accuserait de complicité avec eux. Il avait perdu tout repos, et, tout innocent qu'il était, il éprouvait les alarmes d'un coupable. Il mit dans la cassette les bijoux et l'or qu'ils tenaient de Denner, ne voulant rien devoir à un scélérat, et il serra le tout pour ne plus y toucher. Il fallut une grande force d'âme à Andrès pour résister aux tentations que lui donnait la présence d'un trésor, surtout lorsque ses besoins se furent accrus par la naissance d'un second enfant. Mais, malgré sa pauvreté, il ne regarda pas même cette cassette, dans laquelle il aurait pu puiser, puisque Denner n'avait plus reparu, et que dans ce cas prévu, la cassette lui appartenait. Sa vertu, quoique mise à de rudes épreuves, ne succomba pas, parce que la religion la

soutenait, et elle fut en quelque manière récompensée, car la santé de sa femme ne fut pas altérée.

Cependant un soir qu'il causait avec sa femme auprès du feu, se reposant des fatigues de la journée, le vieux valet vint lui dire qu'un homme de mauvaise mine rôdait autour de la chaumière. Andrès sortit avec son fusil. Après avoir fait quelques pas, il s'entendit appeler à voix basse par son nom : c'était Denner, vêtu de son ancien costume gris, sa valise sous le bras, comme la première fois qu'il était venu. — Andrès, il faut que tu me donnes l'hospitalité pour cette nuit. — Misérable ! lui répondit Andrès, tu oses reparaître dans ce pays ? Attends ! je vais te rendre ta cassette avec tous tes dons maudits, et si je te rencontre jamais dans ces bois, je t'abattrai d'un coup de fusil comme une bête fauve. En parlant ainsi Andrès rentra chez lui pour prendre la cassette ; quand il revint, Denner avait disparu, et il fut impossible de le retrouver. La réflexion fit comprendre à Andrès l'imprudence qu'il avait commise en menaçant Denner ; il redouta la vengeance du bandit. Il veillait chaque nuit avec son valet pour se préserver de toute surprise. Mais à la fin il se relâcha de ses précautions, en voyant qu'il ne se commettait aucun méfait dans le voisinage. Pour mettre tout-à-fait sa conscience en repos, il crut devoir aller

déclarer au tribunal de Fulda les relations qu'il avait eues avec Denner. Il revenait soulagé d'un grand poids, lorsqu'il rencontra un serviteur du comte de Bach, chargé de le faire venir sans retard au château. — Andrès, dit le comte au garde-chasse inquiet de ce message, je t'ai fait venir si vîte pour t'annoncer une bonne nouvelle. L'hôtelier chez qui ta femme était en service à Naples est mort ; et pour la dédommager des mauvais traitements qu'il lui avait fait endurer, il lui a légué une somme de deux mille ducats. Je vais te donner un certificat pour que tu ailles toucher cette somme à Francfort, chez mon banquier.

Andrès au comble de la joie, partit aussitôt pour Francfort et quand il eut touché l'argent, il fit quelques emplettes et acheta entr'autres choses une aiguille d'or en tout semblable à celle que Denner avait donnée à Giorgina. Après cela, il revint en toute hâte à sa demeure, où il espérait réjouir sa femme de tout ce qu'il lui apportait. Il fut fort étonné en arrivant de trouver sa porte barricadée en dedans. Il appela à grands cris sa femme et son valet. Ses dogues seuls répondirent par leurs aboiements. A force de frapper et de crier, il vit paraître à la fenêtre de l'étage supérieur sa femme pâle et défaite, qui dit d'une voix faible : — Est-ce toi ? Tu as bien tardé à revenir ? Ah ! si tu avais été ici, tu aurais empêché un grand malheur.

Andrès frémit, lorsque sa femme, après avoir ouvert la porte, se jeta dans ses bras toute désolée ; elle tomba presque inanimée, et il la transporta sur son lit, sans oser lui faire de questions. Hélas ! un spectacle affreux frappa bientôt ses regards. Le plancher, et les murs de la chambre étaient souillés de taches de sang, et il vit dans le berceau le cadavre de son plus jeune fils, avec le ventre ouvert ! son autre enfant poussait des cris plaintifs. Le plus grand désordre régnait dans l'appartement, comme si les meubles avaient été mis au pillage. Sur une table on voyait un réchaud avec un reste de charbons allumés, des fioles de diverses formes, et un baquet à demi rempli de sang. Malgré l'excès de sa douleur, il ensevelit dans un linge blanc le corps affreusement mutilé de son pauvre petit enfant. Il retardait par là l'explication qu'il craignait de demander à sa femme sur l'horrible forfait qui avait ensanglanté sa demeure en son absence. Il sentait qu'il allait redoubler ses souffrances.

Enfin le lendemain matin après avoir rendu les derniers devoirs à son enfant, il apprit d'elle que la nuit après son départ, elle avait été éveillée en sursaut par des clameurs épouvantables, et que leur valet était accouru pour lui dire que la maison était entourée de brigands, et que toute résistance était impossible. Une voix appelait

Andrès de toute sa force. On répondit du dedans qu'Andrès était absent. — Ouvrez toujours, dit la même voix, il faut que nous entrions ici : Andrès va revenir. Les bandits se précipitèrent par la porte, que le valet fut forcé d'ouvrir parce qu'ils allaient l'enfoncer. Ils saluèrent Giorgina comme la femme du sauveur de leur chef, et lui dirent de leur apprêter à manger. En un instant tout le mobilier de la cabane fut bouleversé; chacun des bandits mit la main à l'œuvre, et bientôt ils furent installés comme s'ils étaient chez eux. Parmi tout ce vacarme, le valet trouva moyen de dire tout bas à Giorgina, que le château du comte de Bach venait d'être incendié par ces brigands et que le comte avait péri avec presque tous ses serviteurs. Giorgina fut au désespoir en pensant que son mari était peut-être au nombre des victimes. Les préparatifs du repas étant terminés, les bandits se mirent à manger et à boire, jusqu'au matin, où leur chef Denner arriva et présida lui-même au partage du butin. Ils partirent avant le lever du soleil : Denner seul resta. — Votre mari ne vous a pas dit qu'il faisait partie de notre bande, dit Ignaz Denner à Giorgina : il était avec nous à l'attaque du château, et il a tué de sa main le comte de Bach. Nous allons maintenant nous séparer; le butin nous a amplement payés de nos fatigues, et vous ne nous

reverrez pas de longtemps.... Mais vous avez là un bien bel enfant, dit-il en prenant dans ses bras le plus jeune ; n'a-t-il pas tout juste neuf semaines ? — Oui, monsieur, répondit Giorgina. — Laissez le moi tenir quelques instants pendant que vous me préparez de quoi me rafraîchir ; mes moments sont comptés, et il faut que je parte tout-à-l'heure. Giorgina lui obéit, et pendant qu'elle était occupée dans la pièce voisine, elle sentit une odeur singulière, et voulut rentrer pour voir d'où elle venait ; mais elle trouva la porte barricadée en dedans. Entendant des gémissements étouffés, elle poussa de grands cris qui firent accourir le valet. Celui-ci s'arma d'une hache, et enfonça la porte. L'enfant tout nu était étendu sur une table, et un baquet placé au dessous recevait son sang qui jaillissait de sa gorge ouverte. Giorgina s'évanouit, et le valet s'élança sur Denner la hache levée. Son évanouissement dura assez longtemps, car lorsqu'elle reprit ses sens la nuit était noire. Elle heurta du pied contre le corps de son enfant qui gisait par terre. Elle alluma une lampe, et vit des cheveux arrachés, et la hache ensanglantée ; mais les deux hommes avaient disparu. Son horreur fut telle qu'elle retomba en syncope, et ne revint à elle qu'au milieu du jour suivant. Un silence de mort régnait autour d'elle ; elle appela d'une voix

faible son fils aîné, qui se hasarda à descendre d'une soupente à mettre le foin où il s'était réfugié pour échapper au brigand. Elle le serra dans ses bras, et alla fermer du mieux qu'elle put la porte de la maison, jusqu'au retour de son mari.

Le petit Georges lui raconta qu'il avait vu par un trou du mur, Ignaz Denner sortir chargé du cadavre d'un homme, qu'il avait transporté dans la forêt avec l'aide de plusieurs de ses compagnons. Lorsqu'en finissant ce récit lamentable, Giorgina remarqua que son mari apportait un sac d'argent : — Le brigand disait donc vrai ! s'écria-t-elle ; tu es un de ses complices, Andrès ! Celui-ci se hâta de la rassurer en lui racontant le motif de son voyage à Francfort.

Après la mort tragique du comte de Fulda, son neveu hérita de son domaine. Le garde-général forma la résolution d'aller le trouver pour lui donner sa démission, car le séjour de sa maison ou de la forêt, témoins de tant de crimes, lui était devenu insupportable. Ne pouvant se résoudre à laisser sa femme et son enfant exposés seuls à une nouvelle attaque, il mit tout ce qu'il possédait sur un petit chariot, pour ne plus revenir dans cette habitation maudite, et ils allaient s'acheminer vers le château, quand il entendit un grand bruit de che-

vaux autour de la maison. C'était un membre du tribunal de Fulda, qui arrivait escorté par des cavaliers, sous les ordres du forestier du château de Bach. — Nous le tenons ! s'écria le juge, le scélérat allait s'échapper avec son butin ! Et il les fit aussitôt lier, malgré ses protestations d'innocence, et les supplications de Georgina que ce nouveau malheur rendait presque folle. Son enfant fut séparé d'eux, pour n'être pas élevé, disait-on, à l'école du crime. Le forestier lui promit d'en avoir soin, et de le lui rendre s'il était reconnu innocent.

Arrivés à Fulda, Andrès et sa femme furent enfermés dans des prisons séparées. Quelques jours après eut lieu le premier interrogatoire. Andrès raconta sincèrement tout ce qui s'était passé, en regrettant seulement sa faiblesse qui l'avait empêché de dénoncer le chef de brigands à la justice. Au moment où il finissait de parler, la porte s'ouvrit, et il vit paraître Ignaz Denner enchaîné, qui jeta sur lui un regard de mépris, en lui disant : — Te voilà dans de beaux draps ! Tire-t en comme tu pourras.

Les juges firent répéter à Denner devant Andrès la déclaration qu'il avait déjà faite. Il affirma avec serment que le garde faisait partie de sa bande et que sa maison lui servait de refuge toutes les fois que la justice le poursuivait de trop près, qu'il touchait sa part des prises,

mais qu'il n'avait assisté qu'à deux expéditions dont la dernière était le sac du château de Bach. Andrès opposait des dénégations énergiques aux assertions effrontées du bandit. On emmena Giorgina, qui après s'être jetée dans les bras d'Andrès, accusa hautement Denner du meurtre de son enfant. Celui-ci niait froidement, en disant que la femme n'avait jamais connu la complicité de son mari. Les juges, émus de la douleur de Giorgina, et incertains entre les assertions contradictoires des accusés, les firent reconduire en prison, et ordonnèrent la mise en liberté de la jeune femme, à qui le neveu du comte de Bach donna asile.

Cependant l'affaire d'Andrès prenait une mauvaise tournure. Il n'avait que des protestations d'innocence à opposer à la déposition de Denner, et à celles de deux forestiers qui déclaraient l'avoir vu pendant le combat, et qui l'accusaient d'avoir tué lui même leur seigneur. Il ne pouvait pas prouver son alibi le jour de la prise du château ; le banquier de Francfort chez qui il avait touché les deux mille ducats était absent, et les commis ne le reconnaissaient pas. La quittance sur laquelle cette somme avait été payée portait la signature du défunt comte de Bach. La conviction des juges étant établie, ils ordonnèrent qu'Andrès serait mis à la question pour lui faire avouer son crime. A la vue des préparatifs, et sous

les premières atteintes de la douleur, Andrès, pour s'y soustraire, se reconnut coupable. Quand il eut été ramené dans la prison, on lui donna un breuvage qui était censé devoir le réconforter, mais qui le plongea dans un état de somnolence, qui n'était ni le sommeil ni la veille, mais qui lui ôtait toute faculté active.

Il ne savait donc si c'était une hallucination, ou une réalité, lorsqu'il crut voir des pierres se détacher du mur vis-à-vis de son lit, et une clarté rougeâtre projeter des reflets sanglants dans la chambre. Au milieu de l'ouverture de la muraille parut une figure qui ressemblait à Ignaz Denner. Ce fantôme avait des yeux brillants comme des charbons ardents, au fond de deux sombres cavernes surmontées d'épais sourcils noirs, son nez était recourbé comme le bec d'un oiseau de proie, sa tête était recouverte d'un *sombrero* espagnol orné d'une plume rouge; une longue, rapière pendait à son côté, un manteau rouge brodé d'or couvrait ses épaules, et sous son bras était une cassette semblable à celle qu'Ignaz Denner avait laissée chez Andrès. — Eh ! bien, lui dit ce personnage fantastique, que te semble de la question ? C'est la peine de ta trahison envers les Indépendants ; si tu leur avais gardé le secret, tu serais loin d'ici, et pour jamais à l'abri de tout danger. Je t'offre encore un moyen de salut; si tu veux avaler

quelques gouttes de cet élixir composé avec le sang de ton enfant, tes plaies seront aussitôt guéries, et tu seras libre.

Andrès muet d'effroi, crut voir l'Ange des ténèbres et pria Dieu intérieurement de le protéger contre ses attaques. Le fantôme, devinant sa pensée, disparut, avec un éclat de rire sardonique, sans laisser aucune trace de son apparition. Lorsqu'Andrès fut un peu calmé, et comme il cherchait quelque repos sur sa couche, il sentit la paille se soulever, puis s'affaisser à l'endroit de sa tête. Une ouverture s'était faite dans le sol, et par là il entendit la voix connue de Denner qui lui disait : — Je veux sauver ta tête du gibet; je suis arrivé jusqu'à toi à travers mille dangers, je t'offre un dernier moyen de salut, car j'ai pitié, non pas de toi, qui es un lâche délateur, mais de ta femme. Prends cette lime et cette scie, l'une te servira à enlever la serrure, l'autre à couper tes chaînes. La porte donne sur une galerie souterraine; à gauche une ouverture non gardée te conduira à l'extérieur de la prison. Tu trouveras un de mes hommes déguisé en mendiant. Il te guidera en lieu sûr. Adieu et bonne chance !

Andrès prit sans répondre les instruments de salut qui lui étaient offerts. Mais le lendemain matin, il fit appeler le juge, et les lui livra en lui disant qu'il ne voulait pas devoir son salut à un scélérat qui était la cause de tous ses malheurs,

et qu'il préférait la mort à une fuite où l'on verrait un aveu de sa culpabilité. Le juge fut touché de cette déclaration et ordonna qu'on le mît dans une prison moins rigoureuse. Mais comme les Indépendants avaient des ramifications qui s'étendaient dans toute l'Allemagne et même dans l'Italie, et qu'il fallait faire un exemple, Andrès fut condamné à mort avec Ignaz Denner, et la seule grâce qu'on lui fit, fut de permettre qu'il reçût la sépulture ecclésiastique.

Le matin du jour fixé pour le supplice, Andrès vit entrer dans sa prison le neveu du comte de Bach, qui vint l'adjurer, au nom de Dieu, de sa femme et de son enfant, de se reconnaître coupable du meurtre de son oncle. Andrès protesta, avec toute la force que donne l'innocence, qu'il n'avait pas commis un si grand crime. -- Comment se fait-il donc que les deux forestiers s'accordent à dire qu'ils l'ont vu de leurs propre yeux tuer leur maître ? — Je ne sais, répondit Andrès, mais s'ils ont cru me voir, il faut que Satan ait pris ma ressemblance pour les tromper ou pour me perdre. Puisqu'on me croit coupable, Dieu saura bien me justifier.

Le jeune comte se retira fort ému, en lui promettant de ne pas abandonner sa femme et son enfant. Bientôt le glas funèbre annonça l'heure du supplice, et Andrès fut conduit par des soldats sur le lieu de l'exécution. Il récitait à haute

voix ses prières, et excitait la pitié du peuple. Ignaz Denner au contraire marchait avec un air orgueilleux qui faisait naître la répulsion, et le peuple ne lui épargnait pas les imprécations. Tout à coup une femme fend la foule et se précipite dans les bras d'Andrès, qui, devant être exécuté le premier, allait monter les marches de l'échafaud. Le juge, voyant l'émotion des assistants, et craignant quelque tumulte, donna ordre de presser l'exécution, et la corde fatale était déjà autour du cou d'Andrès, lorsqu'un homme arrivant au grand galop de son cheval, agitait en l'air son chapeau, et criait de toutes ses forces : — Arrêtez ! arrêtez ! vous allez faire mourir un innocent !

C'était le banquier de Francfort qui, à son retour, apprenant la condamnation d'Andrès, accourait pour dire que dans le temps qu'on saccageait le château de Bach, Andrès était chez lui, et qu'il était impossible qu'il fût au nombre des brigands. Le magistrat, après cette déclaration, fit surseoir à l'exécution et fit ramener Andrès et Denner dans la prison. Le banquier avait entendu parler dans une auberge de Vienne du procès d'Andrès, et de l'alibi qu'il n'avait pas pu prouver, à cause de l'absence du seul témoin qui pût attester sa véracité. Il ne perdit pas une minute pour sauver une vie qui dépendait de lui, et arriva tout juste à temps pour empêcher

une de ces déplorables erreurs de la justice humaine. Le procès d'Andrès fut révisé, et Denner lui-même, comme s'il avait reconnu l'intervention manifeste de la justice divine, avoua la fausseté de son accusation. Andrès fut acquitté, et déchargé de toute peine pour avoir assisté au pillage de la ferme, et avoir tardé à dénoncer les brigands. On jugea qu'il avait assez souffert. Le jeune comte de Bach voulut qu'il vînt habiter avec sa femme et son enfant au château qu'il venait de faire splendidement rebâtir, et le nomma intendant de toutes ses chasses. Il est inutile de dépeindre la joie de Giorgina et de son mari ; il est aisé de se l'imaginer.

L'innocence d'Andrès étant reconnue, les charges s'accumulaient encore sur la tête de Denner. De toutes parts arrivaient des révélations nouvelles sur ses crimes. Il ne chercha pas même à s'en défendre, et voulut finir par un coup de théâtre en dévoilant devant le tribunal toute la série de ses iniquités. Dès sa jeunesse il avait fait un pacte avec le diable, et voici les faits les plus intéressants recueillis dans les archives du tribunal.

On voyait à Naples un médecin appelé Trabacchio, qu'on avait surnommé le docteur Miracle, à cause de ses cures merveilleuses. On ne savait quel âge lui donner, tant il était agile, quoique des vieillards fort âgés l'eussent connu dans leur jeunesse. Sa physionomie était d'une

laideur repoussante, sans qu'un air de bonté la tempérât. Quoiqu'il n'inspirât aucune sympathie, il était bien accueilli partout, tant son habileté était grande. Il donnait pourtant des remèdes étranges, et souvent il guérissait des maladies réputées incurables, par son seul regard fixé sur le siége du mal. Trabacchio portait ordinairement sur son habit noir un manteau rouge brodé d'étoiles d'or, sous lequel sortait une longue rapière. Il tenait sous le bras une cassette où étaient ses médicaments. Chacun, en le voyant passer, se rangeait et le saluait avec un respect mêlé de terreur. On ne l'appelait pas volontiers, et ce n'était que dans les maladies désespérées que l'on avait recours à lui. Il n'exigeait rien des pauvres gens, et se contentait de ce que les riches lui donnaient. Sa dépense était cependant hors de proportion avec ses revenus apparents. Il avait eu plusieurs femmes qui étaient mortes à peu d'intervalle les unes des autres, et chaque fois il leur avait fait des funérailles magnifiques. Il avait toujours tenu ses femmes renfermées, et le fils unique qu'il avait eu de la dernière était élevé dans le secret le plus absolu. On ne le vit qu'une fois, assis à côté de son père au festin des funérailles de sa mère; il avait alors trois ans. Cette fois Trabacchio annonça aux convives qu'il ne se marierait plus, son désir d'avoir un fils étant rempli. Son genre de vie si

mystérieux donnait lieu aux suppositions les plus extraordinaires, mais il n'en tenait nul compte.

Une aventure singulière confirma les soupçons qu'excitait Trabacchio. Une nuit, des jeunes gens attardés à la suite d'une partie de campagne, virent tout-à-coup, aux approches de la ville, un coq gigantesque dont la tête était ornée d'une ramure de cerf en guise de crête ; il courait en agitant ses ailes couleur de feu, et à sa suite marchait à grands pas un personnage couvert d'un manteau rouge. — Ih ! n'est-ce pas le docteur Miracle ? se dirent les jeunes gens. Ces deux êtres les dépassèrent, et leurs traces étaient marquées par un sillon lumineux. Animés par le vin qu'ils avaient bu, les jeunes gens ne craignirent pas de les suivre, et ils virent le coq s'élancer en volant aux fenêtres du premier étage d'une maison isolée et frapper aux vitres avec son bec. Ils entendirent une voix cassée crier de l'intérieur : — Entrez, soyez les bienvenus ! A ces mots Trabacchio s'éleva en l'air en agitant les pieds, comme s'il montait les marches d'une échelle invisible, la fenêtre s'ouvrit, et ils entrèrent le coq et lui. La fenêtre se referma avec grand bruit, tout rentra dans l'obscurité et le silence, et les jeunes-gens se retirèrent pleins d'effroi. Le récit qu'ils firent de cette aventure parvint aux oreilles de l'inquisi-

tion, qui depuis longtemps faisait surveiller Trabacchio. On découvrit qu'on l'avait vu maintes fois chez lui tête à tête avec un grand coq, avec lequel il paraissait s'entretenir dans un langage inconnu, peut-être sur les sciences occultes.

La justice séculière prévint les mesures que l'inquisition allait prendre. On avait fait une descente chez lui, à la suite de plusieurs empoisonnements qu'on lui attribuait. L'héritier d'un homme riche avoua que la mort de l'oncle qui lui laissait ses biens était due aux drogues que Trabacchio lui avait vendues bien cher. C'était la source de l'immense fortune du docteur Miracle. On ne découvrit plus chez lui son enfant. La vieille femme qui le servait fut arrêtée, et déclara que son maître possédait le secret d'un poison subtil, appelé *aqua tofana*, qui tuait sans laisser la moindre trace. On saisit chez lui une cassette pleine de poisons. La vieille révéla que son maître avait des relations avec les esprits infernaux, et que Satan lui apparaissait en personne sous des formes diverses. Chacune de ses femmes lui avait donné un enfant que personne n'avait jamais vu ; les pauvres créatures étaient égorgées sans pitié, quand elles étaient âgées de neuf semaines ou de neuf mois. Trabacchio leur ouvrait la poitrine, en arrachait le cœur dont il exprimait le sang, pour en composer

cet élixir qui faisait des cures merveilleuses. Dès qu'il avait fait mourir les enfants, Trabacchio empoisonnait leurs mères. Sa dernière femme seule n'était pas morte, et son fils avait échappé, par un caprice de Trabacchio, à la mort cruelle de ses frères.

Loin de s'émouvoir de la découverte de ses crimes, le docteur Miracle raconta, avec un impudent cynisme, tous ses autres méfaits, ses rapports avec les démons, et bien d'autres mystères épouvantables. Il fut condamné à être brûlé vif avec la vieille sa complice. Sa maison fut visitée et fouillée avec soin ; mais on n'y trouva ni livres de sciences occultes, ni instruments de sorcellerie. On ne remarqua dans cette maison rien qu'on n'eût pu trouver dans toute autre, si ce n'est la porte d'un caveau que les serruriers les plus habiles ne purent ouvrir. On fit appeler des maçons pour démolir les murs sous les yeux de la justice. Au premier coup de marteau, il s'éleva un concert de voix lamentables, des frôlements d'ailes d'animaux invisibles fouettaient les joues des travailleurs, et un vent glacial tourbillonnait autour d'eux en sifflant. La peur les saisit, et ils s'enfuirent. On eut recours aux exorcismes pour conjurer les démons. Un dominicain fut appelé et à peine eut-il prononcé les formules du rituel, que la porte du caveau s'ouvrit d'elle-même ; les murs intérieurs étaient tapissés d'une

flamme bleuâtre qui exhalait une puanteur insupportable. Le religieux voulut pénétrer dans l'intérieur, mais le sol s'enfonça sous son pied, et la maison fut secouée comme par un violent tremblement de terre. Des tourbillons de flammes s'élevèrent de ce gouffre, comme d'un soupirail de l'enfer, et retombant en pluie de feu, elles forcèrent tous les assistants à se dérober à cet incendie surnaturel. La maison de Trabacchio fut bientôt toute en flammes, et au moment où la masse embrasée allait s'affaisser sur elle-même, on vit le fils de Trabacchio, enfant de douze ans, traverser les flammes sur une poutre brûlante, emportant une petite cassette sous son bras ; mais aussitôt un tourbillon de fumée le déroba à tous les yeux, et on ne sut ce qu'il était devenu.

Trabacchio et sa complice, condamnés à être brûlés vifs, furent conduits au bûcher. Pendant que le bourreau s'apprêtait à lier Trabacchio au poteau, celui-ci plaisantait, et lui disait avec un rire sardonique : — Prends garde que ces chaînes ne te brûlent bientôt toi-même. Il repoussa avec des insultes le prêtre qui voulait le soutenir dans ces moments affreux : — Retire-toi, hypocrite, lui disait-il, mon heure n'a pas encore sonné. Au moment où l'on mit le feu au bûcher, quoique le bois fût très sec et qu'un vent violent dût attiser le feu, il ne s'éleva que des tourbillons de fumée qui dérobèrent le docteur Miracle aux

yeux des spectateurs. Des éclats de rire partirent du milieu de ces nuages, et un instant après on vit, sur un tertre voisin du lieu de l'éxécution, Trabacchio, couvert de son manteau rouge et armé de sa longue rapière, narguer ceux qui étaient venus pour être les témoins de sa mort. Les gardes coururent pour le saisir, mais il se déroba à tous les regards, et la vieille seule fut consumée, en proférant les plus horribles imprécations.

Il est temps d'apprendre au lecteur qu'Ignaz Denner n'était autre que le fils du docteur Trabacchio, échappé à l'incendie de la maison de de son père. Le jeune homme avait fait des progrès rapides dans les sciences occultes; c'étaient ses enchantements qui avaient transformé le caveau en soupirail de l'enfer. Le père et le fils se réunirent et se réfugièrent dans d'immenses souterrains construits au-dessous d'un monastère en ruines, qui servaient de repaire à une bande de brigands redoutables. Ceux-ci accueillirent avec joie les deux magiciens qui venaient mettre leurs connaissances à leur service. Ils leur furent si utiles, que les bandits voulaient décerner le titre de roi au docteur Miracle, mais il le refusa, à cause des habitudes sédentaires qu'il aurait contractées. Ce fut à son refus persistant, que peu après, son fils, quoiqu'âgé seulement de quinze ans, reçut ce titre

de roi qui lui donnait autorité sur toutes les bandes de brigands qui infestaient l'Italie et l'Allemagne.

Le roi de Naples, ayant pris des mesures sévères pour délivrer ses états du fléau du brigandage, les bandits traqués de toutes parts, déguerpirent. Le roi Trabacchio se retira en Suisse, et cacha sa véritable profession sous celle de marchand ambulant, que nous lui avons vu exercer au commencement de ce récit. Ce fut alors qu'il prit le nom d'Ignaz Denner. Protégé par son père qui lui apparaissait de temps en temps, il avait échappé à tous les dangers. Son père lui avait promis de le soustraire à la mort à laquelle il était condamné dans le procès d'Andrès; mais en voyant celui-ci manifestement secouru par la divine Providence, qui avait fait éclater son innocence au moment même où il avait la corde au cou, Denner eut des velléités de repentir, et il voulait faire amende honorable pour tous ses crimes passés.

Dans la peinture qu'on faisait du docteur Miracle, Andrès reconnut l'apparition qu'il avait eue dans son cachot, et il comprit qu'elle avait pour but de lui faire contracter un pacte avec le démon. Mais quel avait été le motif de Denner en choisissant sa maison pour demeure momentanée, et en lui accordant les bienfaits qui avaient marqué les débuts de leurs rapports? C'est ce qu'il

ne pouvait comprendre. Les angoisses physiques et morales qu'il avait subies avaient altéré sa santé, et il ne pouvait remplir ses fonctions de garde. Celle de la pauvre Giorgina, trop fortement ébranlée par les souffrances de l'amour maternel et conjugal, succomba ; elle mourut d'épuisement, loin de son pays natal, dont le doux climat lui aurait peut-être sauvé la vie. Andrès n'aurait pu résister à ce nouveau malheur, s'il n'avait pas rassemblé toutes ses forces pour se consacrer à son enfant. Il secoua son abattement moral, et au bout de deux ans, il put remplir sa charge de forestier.

Le procès de Denner fut repris, et finit par sa condamnation au feu. Un soir que le garde forestier rentrait chez lui, accompagné de son fils, après une ronde dans les bois, il entendit des cris plaintifs partir du fond d'un fossé qui bordait la route. Mû par la compassion, Andrès accourut et vit une espèce de mendiant qui semblait souffrir beaucoup. Il l'aida à sortir du fossé, mais sa surprise fut égale à son horreur quand il reconnut les traits d'Ignaz Denner. Il allait le repousser où il l'avait pris, lorsque Trabacchio lui dit d'un air suppliant : — Aie pitié du père de ta femme, de ta Giorgina qui prie pour toi dans le ciel ! Le nom de celle qu'il avait tant aimée adoucit le ressentiment d'Andrès, et il chargea sur ses épaules pour le transporter à sa demeure celui

qui se disait le père de sa femme, oubliant qu'il était le meurtrier de son fils. Trabacchio, dans un accès de rage après sa condamnation, avait brisé les barreaux de sa prison. Ce premier succès l'enhardit, il escalada les murs pendant la nuit, franchit l'enceinte et tomba au fond du fossé. Moulu dans sa chûte, il perdit connaissance, et fut piqué par des insectes qui le mirent dans un état affreux. Il se traîna dans une mare, dévoré d'une soif ardente, et se désaltéra à longs traits d'une eau saumâtre qui lui rendit un peu de force, gagna les bois non sans peine, et finit par tomber d'épuisement dans le fossé où le garde-chasse l'avait trouvé. Andrès lui prodigua ses soins, et prit ses précautions pour que personne ne sût qu'il avait donné asile à un hôte si dangereux, quoique la maison de chasse qu'il habitait fût très-voisine du château de Bach.

Voici comment Trabacchio expliqua qu'il était le père de Giorgina. Il l'avait eue d'une Napolitaine. — Tu sauras, dit-il à Andrès, que pour composer cet élixir qui rend la santé, prolonge la vie, et change tous les métaux en or, il faut y employer le sang exprimé du cœur d'un enfant âgé de neuf jours ou de neuf semaines, de neuf mois ou de neuf ans, et que cet enfant me tienne le plus près possible par les liens du sang, et me soit confié volontairement par ses parents. Je voulais sacrifier pour cette opération magique la

petite Giorgina, mais sa mère s'y opposa. Toutes deux disparurent avant que Giorgina eût neuf ans accomplis, et je ne sus qu'après plusieurs années que ma fille était servante d'auberge, et l'objet de mauvais traitements. J'appris plus tard ton mariage avec elle et je vins vous visiter. Tu comprends maintenant pourquoi j'aimais ta femme, et aussi pourquoi j'ai été si cruel pour ton enfant. Je me repens de mes crimes, et j'espère quelquefois que Dieu me fera miséricorde, mais d'autres fois je tombe dans le désespoir. Je te dirai maintenant que cette cassette précieuse que je t'ai confiée est la même que je sauvai de la maison de mon père en flammes. Garde-la : ce qu'elle contient sera la dot de ton enfant.

Andrès, ému d'un côté par le repentir de Denner (nous continuerons de l'appeler ainsi pour le distinguer de Trabacchio, le docteur Miracle), et cependant se défiant toujours d'un homme qui avait commis tant de crimes épouvantables, crut devoir confier son secret au comte de Bach. Cependant Denner continuait à habiter chez Andrès sans que sa conduite eût rien de suspect. Mais Andrès reçut un jour les plaintes d'un vieux forestier, qui le blâmait de donner asile à un sorcier qui avait commerce la nuit avec les puissances infernales; il avait vu, disait-il, une figure affreusement laide, enveloppée d'un manteau rouge, qui voltigeait en l'air devant

la fenêtre de la chambre de Denner, et qui paraissait s'entretenir avec lui. Andrès renvoya le forestier à son affaire, et reprocha ensuite à Denner de retomber dans ses pratiques abominables. Denner lui répondit que c'était bien malgré lui que son père Trabacchio venait le trouver pour l'empêcher de se convertir et l'entraîner en enfer ; qu'il faisait tous ses efforts pour lui résister, et qu'il espérait finir sa vie dans une sincère pénitence.

Cependant, malgré les protestations de Denner, Andrès éprouvait toujours un malaise inexprimable, quand il faisait sa prière du soir à côté de son hôte ; tantôt le vent éteignait sa lumière, tantôt il tournait les feuillets de son livre de prières, quelquefois son chapelet s'échappait de ses mains, il entendait au dehors des voix étranges, des battements d'ailes frappaient les vitres, enfin ses oraisons étaient toujours troublées par quelque petit incident qui détournait malgré lui sa pensée de Dieu. Lorsque Andrès croyait y voir quelque maléfice, Denner cherchait à le rassurer, en mettant tout cela sur le compte de la tempête ou de l'imagination du garde-forestier. Un soir cependant Andrès n'y tint plus : — Sainte Vierge ! s'écria-t-il, si vous aviez renoncé sincèrement à vos sortilèges, votre père Trabachio ne nous tourmenterait plus ainsi. Laissez-moi tranquille dans ma maison, et allez établir votre domicile au fond des souter-

rains du château. Vous vous en trouverez mieux, et moi aussi.

Denner le supplia de lui accorder vingt-quatre heures de répit. Andrès y consentit à contre-cœur. Le lendemain, pendant qu'il faisait sa ronde dans les bois, les pensées les plus tristes le vinrent assaillir ; le souvenir de sa femme morte si jeune, de son enfant si affreusement égorgé, des malheurs sans nombre qui s'étaient acharnés sur lui, troublait son esprit à un tel point, qu'il quitta sans s'en apercevoir les sentiers battus, et qu'il s'égara. La nuit le surprit avant qu'il eût retrouvé son chemin, il vit de loin luire une clarté blafarde, vers laquelle il se dirigea, en armant sa carabine par précaution. Quand il fut près du foyer de cette lumière, il regarda à travers les massifs de verdure, et aperçut d'abord la figure de Trabacchio, avec son manteau écarlate, son *sombrero* espagnol orné de plumes de coq, et sa cassette sous le bras. Il frémit à cette apparition qui lui fit pressentir quelque scène d'horreur. Mais comment depeindre son effroi et son indignation, quand il vit son fils Georges étendu sur un gril, et Ignaz Denner, un couteau levé pour l'égorger. Coucher en joue l'assassin, et lâcher la détente, ce fut l'affaire d'un instant. Ignaz Denner frappé d'une balle au front tomba mort ; Andrès se précipita sur son enfant pour le délivrer de ses liens, et l'emporta dans ses bras en courant com-

me un fou loin de cet affreux endroit. L'apparition de Trabacchio s'était évanouie au moment même où le coup de feu était parti. Dans sa course rapide, Andrès reconnut heureusement un sentier battu, et rapporta chez lui son enfant. Puis il revint avec son domestique pour enterrer le cadavre de Denner : — Que Dieu me pardonne ce meurtre ! dit il, je ne l'ai tué que pour sauver la vie de mon enfant. Il planta une croix sur la fosse, en priant Dieu pour ce malheureux, et il alla rendre compte au seigneur de cette nouvelle aventure. Le lendemain la croix avait disparu, et le cadavre avait été enlevé. Le comte de Bach félicita Andrès d'avoir délivré le pays d'un homme si dangereux, et voulut que le récit de cette lamentable histoire fût écrit et conservé dans les archives du château.

Depuis la mort d'Ignaz Denner, Andrès n'avait plus de repos ; des bruits étranges l'empêchaient de dormir, ou des rêves affreux agitaient son sommeil. Une tristesse profonde, des craintes chimériques lui rendaient la vie insupportable. Il attribuait ses tourments à l'influence occulte du docteur Miracle. Un beau jour, il alla chercher la cassette qu'Ignaz Denner lui avait donnée à garder, et la précipita dans un gouffre creusé par la cascade écumante d'un torrent voisin. Après cela, le calme rentra dans sa demeure, et il vécut jusqu'à une vieillesse avancée, sans qu'aucun nouveau malheur vînt le frapper.

LES AVENTURES

DE MARTIN WALDECK

par Walter Scott

Les solitudes de la forêt du Harz en Allemagne, mais surtout les montagnes appelées Blockberg ou plutôt Brockenberg, sont le théâtre des contes de sorcières, des démons et des apparitions. Le genre de vie des habitants, qui sont mineurs ou bûcherons, les rend très enclins à la superstition, et ils attribuent souvent à la magie les phénomènes naturels dont ils sont témoins dans leurs occupations solitaires, ou dans leurs travaux souterrains. Parmi les diverses légendes qui ont cours dans cette contrée sauvage, la plus répandue est celle qui suppose que la forêt du Harz est hantée par un démon protecteur, qu'on représente sous la forme d'un homme gigantesque, avec une couronne et une ceinture de feuilles de chêne, portant à la main un pin déraciné.

Il est certain que plusieurs personnes assurent avoir vu une figure pareille se promener sur le sommet des montagnes, et le fait de cette apparition est si généralement admis, que le scepticisme moderne n'a d'autre ressource que de l'attribuer à une illusion d'optique.

Dans les anciens temps, les rapports de ce démon avec les habitants étaient plus familiers, et, selon les traditions de la forêt de Harz, il se mêlait des affaires des mortels, avec le caprice assez ordinaire aux esprits, tantôt pour leur faire du bien, tantôt pour leur faire du mal. Mais on observait qu'à la longue ses dons finissaient par être nuisibles à ceux qui les avaient reçus, et il n'était pas rare que les pasteurs, dans leur zèle pour leurs troupeaux, composassent de longs sermons pour les empêcher d'avoir aucun commerce avec le démon du Harz. Les aventures de Martin Waldeck ont été souvent racontées par les vieillards à leurs enfants, quand ils les voyaient rire d'un danger qui leur paraissait imaginaire.

Un capucin missionnaire occupait la chaire de l'église d'un petit hameau appelé Morgenbrodt, situé dans la forêt du Harz, d'où il tonnait contre la méchanceté des habitants, leur commerce avec les démons et les fées, et en particulier avec l'esprit des bois. La doctrine de Luther commençait à se répandre parmi les paysans,

(car l'événement que nous racontons a eu lieu sous le règne de Charles Quint) et ils se moquaient du zèle avec lequel cet homme vénérable insistait sur ce sujet. Enfin, de même que sa véhémence augmentait avec leur opposition, ainsi leur opposition croissait à proportion de sa véhémence. Les habitants n'aimaient pas à voir un démon paisible qui vivait sur le Brockenberg depuis tant de siècles, confondu avec Belphégor, Astaroth et Beelzebut, et condamné sans appel au feu éternel. La crainte que l'esprit ne se vengeât sur eux de ce qu'ils écoutaient une sentence si injuste, ajoutait encore à l'intérêt qu'ils lui portaient. « Un missionnaire qui aujourd'hui est ici et demain n'y est plus, disaient-ils, peut dire ce qui lui plait ; mais nous qui depuis longtemps habitons cette contrée, nous sommes laissés à la merci du démon insulté ; et nous payerons pour tous. » L'irritation causée par ces réflexions les fit passer des injures aux voies de fait ; ils saisirent des pierres et forcèrent le prêtre à aller prêcher ailleurs contre les démons.

Trois jeunes gens qui avaient été présents à cet évènement, retournaient à leur chaumière où ils s'occupaient à préparer du charbon pour les forges. Dans la route, leur conversation tomba naturellement sur le démon du Harz et sur la doctrine du capucin. Max et Georges

Waldeck, les deux frères aînés, tout en avouant que le langage du capucin avait été indiscret, lorsqu'il avait voulu déterminer d'une manière précise le caractère du démon et sa demeure, soutenaient cependant qu'il était très dangereux de recevoir ses dons, et d'avoir quelques rapports avec lui. Il était puissant, mais capricieux, et ceux qui avaient commerce avec lui faisaient rarement une bonne fin. N'avait-il pas donné au brave chevalier Ecbert de Rabenwole ce fameux cheval noir, par le moyen duquel il vainquit tous les champions au grand tournois de Brême. Et ce même cheval ne précipita-t-il pas son cavalier dans un abyme si profond qu'on n'a plus vu ni l'un ni l'autre ? N'avait-il pas donné à Dame Gertrude Trodden un charme pour faire le beurre ? Et ne fut-elle pas brûlée comme sorcière par le grand juge criminel de l'Electorat, parce qu'elle se vantait de ce don ? Mais toutes ces histoires faisaient peu d'impression sur Martin Waldeck, le plus jeune des frères.

Martin était jeune, téméraire et impétueux, adroit dans tous les exercices qui distinguent les montagnards, bravant des dangers avec lesquels il s'était rendu familier, il riait de la timidité de ses frères. — Ne contez plus de pareilles sornettes, le démon est un bon démon, il vit au milieu de nous comme s'il était un paysan comme nous, il fréquente les cavernes et les retraites des mon-

tagnes, comme un chasseur ou un pâtre; celui qui aime la forêt du Harz et ses sites sauvages, ne peut pas être indifférent au destin des enfants du sol. Si le démon était aussi malicieux que vous le dites, comment aurait-il quelque pouvoir sur les masses qui reçoivent ses dons sans se soumettre à sa puissance ? Lorsque vous portez votre charbon à la forge, l'argent que vous recevez du blasphémateur Blaize, n'est-il pas aussi bon que si vous le receviez du pasteur lui-même ? Ce ne sont pas les dons de l'esprit qui vous mettront en danger, mais c'est l'usage que vous en ferez dont vous aurez à rendre compte. Si le démon m'apparaissait en ce moment et m'indiquait une mine d'or ou d'argent, je commencerais à la creuser avant qu'il eût tourné le dos, et je me croirais sous la protection d'un être plus puissant que lui, tant que je ferais un bon usage de la richesse dont il m'aurait mis en possession.

Son frère aîné lui répondit que les richesses mal acquises étaient ordinairement mal dépensées, tandis que Martin assurait d'un ton présomptueux que la possession de tous les trésors de la forêt du Harz n'apporterait pas le moindre changement dans ses habitudes, ses mœurs et son caractère.

Ses frères supplièrent Martin de parler avec moins de témérité sur un pareil sujet, et parvinrent avec beaucoup de difficulté à attirer son

attention sur une chasse au sanglier qui s'approchait. En parlant ainsi, ils arrivèrent à leur chaumière, située dans une gorge étroite, sauvage et romantique du Brockenberg. Ils relevèrent leur sœur dans l'opération de la cuite du charbon, qui demande une attention constante, et ils se partagèrent entr'eux l'occupation de veiller alternativement pendant la nuit.

Max Waldeck l'aîné veilla pendant les deux premières heures de la nuit ; et il fut vivement alarmé en observant sur le côté opposé de la vallée un grand feu environné de figures qui dansaient en rond en faisant diverses postures. La première idée de Max fut d'éveiller ses frères ; mais se rappelant le caractère audacieux du plus jeune, et voyant qu'il était impossible d'éveiller l'un sans l'autre ; pensant aussi que c'était peut-être une illusion du démon par suite des expressions téméraires de Martin, il jugea plus prudent de se mettre en prières et d'attendre la fin de cette étrange apparition. Après avoir brillé pendant quelque temps, le feu s'éteignit par degrés et fit place à une obscurité profonde, et le reste de la veille de Max ne fut troublé que par le souvenir de ses terreurs.

Georges prit la place de Max, qui alla se reposer. Le phénomène du feu allumé sur le flanc opposé de la montagne se renouvela à ses yeux. Il était entouré de figures que leurs formes opa-

ques placées entre le feu et l'œil du spectateur faisaient distinguer ; elles se mouvaient tout autour comme si elles étaient occupées à quelques cérémonies mystérieuses. Georges, quoique également prudent, était d'un caractère plus courageux que son aîné. Il résolut d'examiner de plus près l'objet de son étonnement. Il franchit le ruisseau qui traversait la vallée, monta sur le flanc opposé, et arriva à une portée de flèche du feu qui paraissait brûler avec la même ardeur qu'auparavant.

Ceux qui l'environnaient ressemblaient à ces fantômes que l'on voit dans un rêve agité, et le confirmèrent dans l'idée qu'ils n'étaient pas de ce monde. Parmi ces êtres fantastiques, Georges Waldeck distingua un géant tenant à la main un arbre déraciné dont il se servait de temps en temps pour attiser le feu, et qui n'avait d'autres vêtements qu'une couronne et une ceinture de feuilles de chêne. Le cœur de Georges palpita, lorsqu'il reconnut la figure du démon du Harz, que les vieux bergers et les chasseurs lui avaient dépeint plusieurs fois, pour l'avoir vu errer dans les montagnes. Il tourna le dos et se préparait à fuir ; mais il eut honte de sa faiblesse ; il récita mentalement le premier verset du psaume *Tous les bons anges louent le Seigneur*, qu'on regarde dans ce pays comme un puissant exorcisme,

et il se retourna vers l'endroit où il avait vu le feu. Mais il avait disparu.

La pâle clarté de la lune éclairait seule le flanc de la montagne, et lorsque Georges, la démarche tremblante, le front inondé d'une sueur froide, les cheveux hérissés, fut arrivé à l'endroit où le feu avait paru brûler, et qui était marqué par un grand chêne, il n'en vit pas le plus léger vestige. La mousse et les fleurs sauvages n'avaient pas été foulées, les branches du chêne qui semblaient enveloppées de tourbillons de flammes et de fumée, étaient humides de la rosée de la nuit.

Georges retourna en tremblant à sa chaumière, et faisant la même réflexion que son frère aîné, il résolut de ne rien dire de ce qu'il avait vu, de peur d'éveiller dans Martin cette curiosité audacieuse qu'il regardait presque comme unie à l'impiété.

C'était maintenant le tour de Martin de veiller. Le coq de la maison avait déjà chanté, et la nuit était presque finie. En examinant l'état de la fournaise où le bois était placé pour être réduit en charbon, il fut surpris de ce que le feu n'avait pas été suffisamment entretenu ; car dans son excursion, Georges avait oublié le principal objet de sa veille. La première pensée de Martin fut d'appeler ses frères, mais observant qu'ils étaient plongés dans

un sommeil très profond, il respecta leur repos, et se mit à alimenter le feu sans leur secours. Le bois qu'il y jeta paraissait humide et peu propre à brûler, car le feu loin de se raviver semblait s'éteindre. Martin alla chercher quelques broussailles, qu'on avait fait sécher avec soin ; mais lorsqu'il retourna, le feu était totalement éteint. C'était un accident sérieux qui les menaçait d'une perte de plusieurs jours de travail. Martin vexé de ce contretemps voulut battre du feu, mais l'amadou était mouillé et il n'en put venir à bout. Il allait appeler ses frères, lorsqu'une vive lueur pénétra non seulement par la fenêtre, mais encore par toutes les fentes de leur chaumière grossièrement bâtie, et le força à regarder la même apparition qui avait effrayé ses frères. Sa première pensée fut que les Mulhelhaussers, leurs rivaux, avec qui ils avaient eu plusieurs querelles, avaient franchi leurs limites, pour voler leurs bois, et il résolut d'éveiller ses frères pour se venger de leur audace. Mais, après un moment de réflexion, et en observant les gestes et les postures de ceux qui se jouaient au milieu du feu, tout incrédule qu'il était, il jugea que c'était un phénomène surnaturel. Qu'ils soient hommes ou démons, dit l'intrépide bûcheron, ceux que je vois occupés à des cérémonies fantastiques, je vais leur deman-

der du feu pour rallumer notre fournaise. Il abandonna en même temps l'idée d'éveiller ses frères. On croyait généralement qu'une seule personne à la fois pouvait tenter des aventures pareilles à celle qu'il allait entreprendre; il craignit aussi que ses frères, dans leur timidité scrupuleuse, ne l'empêchassent d'exécuter son dessein; il détacha donc sa lance du mur, et sortit pour tenter seul l'aventure.

Avec le même succès que son frère Georges, mais avec un courage bien supérieur, Martin traversa le ruisseau, monta sur la hauteur, et approcha si près de l'assemblée des esprits, qu'il reconnut le démon du Harz qui la présidait. Il frissonna d'effroi pour la première fois de sa vie; mais se souvenant que de loin il avait désiré et même sollicité cette entrevue, il rappela son courage, et, l'orgueil suppléant à la résolution, il s'avança avec assez de fermeté vers le feu. Plus il en approchait, plus les figures qui l'entouraient étaient hideuses et fantastiques. Il fut reçu par des éclats de rire discordants et peu naturels, qui parurent plus alarmants à ses oreilles que les sons les plus tristes et les plus désagréables qu'il eût pu imaginer. Qui es-tu? dit le géant en donnant une espèce de gravité à ses traits sauvages, qui semblaient de temps en temps contractés par la convulsion du rire qu'il voulait réprimer.

— Martin Waldeck le bûcheron, répondit le hardi jeune homme ; et vous, qui êtes vous ?

— Le roi des forêts et des mines, répondit le spectre ; pourquoi oses-tu troubler mes mystères ?

— Je suis venu chercher du feu pour rallumer ma fournaise, répondit l'audacieux Martin ; puis il lui demanda hardiment à son tour : Quels sont les mystères que vous célébrez ici ?

— Nous célébrons, répondit le complaisant démon, les nôces d'Hermès avec le Dragon Noir : mais prends le feu que tu es venu chercher et va-t-en. Nul mortel ne peut nous regarder longtemps sans mourir.

Le paysan enfonça la pointe de sa lance dans un tison enflammé, le souleva avec peine et s'éloigna au milieu des éclats de rire qui redoublèrent de violence et qui firent retentir toute la vallée. Lorsque Martin rentra dans sa chaumière, son premier soin, quelque étonné qu'il fût de tout ce qu'il avait vu, fut de placer le tison au milieu du feu, mais malgré tous ses efforts, il ne put parvenir à rallumer les charbons, et le bois qu'il avait pris au feu des démons finit par s'éteindre. Il se retourna et remarqua que le brasier brûlait encore sur la montagne, quoiqu'il n'y eût plus personne alentour. Persuadé que le

spectre avait voulu se moquer de lui ; il s'abandonna à sa hardiesse naturelle, et résolu de voir la fin de cette aventure, il retourna au feu, où il prit un autre tison enflammé sans que le démon s'y opposât, mais il ne put réussir à rallumer sa fournaise. L'impunité ayant accru son audace, il osa faire une troisième expérience, et parvint avec autant de succès jusqu'au feu ; mais lorsqu'il eut pris une autre pièce de bois enflammé, et qu'il eut tourné le dos pour s'éloigner, il entendit la voix discordante et surnaturelle du démon prononcer ces mots : — Ose retourner ici une quatrième fois !

Ses efforts pour rallumer le feu avec ce dernier tison ayant été aussi infructueux que les autres, Martin Waldeck y renonça et se jeta sur un lit de feuilles sèches, pour attendre le moment de raconter à ses frères son aventure extraordinaire. Il fut tiré d'un profond sommeil dans lequel l'avaient plongé la fatigue de son corps et l'agitation de son esprit, par de bruyantes exclamations de surprise et de joie. Ses frères étonnés de voir le feu éteint lorsqu'ils s'éveillèrent, commencèrent par arranger le charbon pour le rallumer, lorsqu'ils trouvèrent parmi les cendres, trois grandes masses métalliques, qu'ils reconnurent pour de l'or pur, car la plupart des

paysans de la forêt du Harz sont minéralogistes par pratique.

Leur joie fut un peu diminuée, lorsqu'ils apprirent de Martin la manière dont il avait acquis ce trésor. Ce qu'ils avaient vu eux-mêmes, leur fit croire facilement ce qu'il leur raconta. Mais ils ne purent résister à la tentation de partager les richesses de leur frère. Martin Waldeck se mettant à la tête de la maison acheta des terres et des forêts, bâtit un château, obtint des lettres de noblesse, et, au mépris de l'ancienne noblesse du voisinage, il fut investi de tous les privilèges d'un homme d'une haute naissance. Son courage dans la guerre et dans les querelles privées, et le nombre des hommes-d'armes qu'il avait à sa solde, le soutint pendant quelque temps contre la haine qu'il s'était attirée par son élévation soudaine, et par l'arrogance de ses prétentions. Martin Waldeck prouva, ainsi que tant d'autres, combien peu les mortels peuvent prévoir l'effet d'une prospérité inattendue sur leur caractère. Les mauvaises dispositions de son naturel que la pauvreté avait réprimées, se développèrent et portèrent leurs fruits, par les tentations et les moyens de s'y livrer. Comme on ne s'arrête pas en tombant dans l'abyme, une passion en éveilla une autre ; le démon de l'avarice appela celui de l'orgueil et

l'orgueil fut accompagné de la cruauté et de l'oppression. Le caractère de Waldeck, toujours courageux et hardi, mais rendu plus arrogant et plus dur par la prospérité, lui attira la haine, non seulement des nobles, mais encore des classes inférieures, qui voyaient avec un double dégoût, les droits oppressifs de la noblesse féodale de l'Empire exercés sans remords par un homme sorti de la lie du peuple. Son aventure, quoique cachée avec soin, commença à circuler, et le clergé condamnait déjà comme sorcier et complice des démons, le scélérat qui avait acquis un trésor d'une manière si étrange. Environné d'ennemis ouverts ou cachés, tourmenté par des querelles particulières, menacé d'excommunication par l'église, Martin Waldeck, ou, comme il faut maintenant l'appeler, le baron von Waldeck, regrettait souvent avec amertume les travaux de sa paisible pauvreté. Mais son courage ne l'abandonnait pas au milieu de ces difficultés, et il semblait augmenter avec les dangers qui l'environnaient, lorsqu'un accident hâta sa chûte.

Une proclamation du duc régnant de Brunswick avait invité à un tournoi solennel tous les nobles allemands d'une extraction pure et honorable. Martin Waldeck, richement armé, accompagné de ses deux frères et d'une suite

brillante, eut l'arrogance de paraître parmi les chevaliers de la province, et demanda la permission d'entrer dans la lice. Cette demande parut mettre le comble à sa présomption. Mille voix s'écrièrent : Point de charbonnier ! Hors de lui, Martin Waldeck tira son épée et frappa le héraut qui s'opposait à son entrée. Cent épées furent tirées pour venger ce crime, qui alors était presque aussi coupable que le sacrilège ou le régicide. Waldeck après s'être défendu comme un lion, fut saisi, jugé sur le lieu même par les juges du camp, et condamné, pour avoir troublé la paix de son souverain, et violé la personne sacrée d'un héraut-d'armes, à avoir la main droite coupée, à être privé des honneurs de la noblesse dont il était indigne, et à être chassé de la ville. Lorsqu'il eut été dépouillé de ses armes, et qu'il eut souffert la mutilation infligée par cette sentence sévère, la malheureuse victime de l'ambition fut abandonnée à la populace, qui le suivit en proférant des injures et des menaces, l'appelant oppresseur et sorcier, et qui en vint enfin à des voies de fait. Ses frères (car sa suite s'était dispersée) parvinrent à le tirer des mains de la populace, lorsque rassasiée de cruautés, elle l'eut laissé à demi-mort du sang qu'il avait perdu et des outrages qu'il avait reçus. On ne leur permit pas, tant

la cruauté de leurs ennemis était raffinée, de se servir d'un autre moyen de transport que d'un tombereau, tel que celui dont ils se servaient autrefois. Ils y déposèrent leur frère sur un tas de paille, espérant à peine atteindre un asile avant que la mort l'eut délivré de ses souffrances.

Lorsque les Waldecks, voyageant de cette misérable manière, approchèrent de leur pays natal, ils aperçurent, dans un chemin creux entre deux montagnes, une figure qui s'avançait vers eux et qu'ils prirent pour un vieillard. Mais à mesure qu'il s'approchait, sa taille et ses membres semblaient grandir, son manteau tomba de ses épaules, son bâton de pélerin se changea en un pin déraciné, et ils reconnurent la forme gigantesque du démon du Harz. Lorsqu'il se trouva vis-à-vis la charrette où gisait le malheureux Waldeck, ses traits se contractèrent en un sourire méchant et dédaigneux, et il demanda au blessé : Comment trouves-tu le feu que mes tisons ont allumé ? La faculté de se mouvoir, que la terreur avait suspendue chez les deux frères, parut rendue à Martin par l'énergie de son courage. Il se leva sur son séant, fronça le sourcil, et secouant contre le spectre son poignet sanglant, il lui lança un regard de haine et de défi. Le démon disparut en faisant un éclat

de rire aussi bruyant, aussi affreux qu'à l'ordinaire, et laissa Waldeck épuisé par cet effort de la nature expirante.

Les frères épouvantés conduisirent la charrette vers les tours d'un couvent qui s'élevaient au milieu des pins à peu de distance de la route. Ils y furent reçus charitablement par un capucin, aux pieds nus et à longue barbe, et Martin ne survécut que le temps nécessaire pour achever la première confession qu'il eût faite depuis sa prospérité soudaine, et pour recevoir l'absolution du même prêtre qu'il avait aidé à chasser du hameau de Morgenbrodt, trois ans auparavant à pareil jour. On supposa que les trois années de sa prospérité précaire avaient un rapport mystérieux avec les trois visites qu'il avait faites au feu allumé par les démons sur la montagne.

Le corps de Martin Waldeck fut enterré dans le couvent où il expira, et ses frères, ayant pris l'habit de l'ordre, y vécurent et y moururent en se livrant à des pratiques de dévotion. Ses terres que personne ne réclamait demeurèrent incultes, jusqu'à ce que l'empereur s'en empara comme d'un fief vacant, et les ruines du château que Waldeck avait appelé de son nom sont, au rapport des mineurs et des bûcherons, la demeure des mauvais esprits. Les aventures de Martin Waldeck

sont un exemple des maux qui sont la suite des richesses promptement acquises et mal employées.

SIR BERTRAND

FRAGMENT FANTASTIQUE

par Aikin

Sir Bertrand dirigea son cheval vers les bois, espérant pouvoir traverser ces affreux marécages avant l'heure du couvre-feu. Mais avant d'avoir fait la moitié du trajet, il perdit son chemin au milieu de nombreux sentiers qui se croisaient, et ne distinguant, aussi loin que ses regards pouvaient atteindre, que les sombres bruyères qui l'entouraient, il fut à la fin tout-à-fait incertain sur la route à prendre. La nuit le surprit dans cette situation. C'était une de ces nuits où la lune jette quelque faible clarté à travers d'épais nuages noirs sur un ciel sombre. De temps en temps, débarrassée de ses voiles, elle jetait tout-à-coup une vive lumière, et aussitôt après elle se cachait encore, n'ayant servi

qu'à montrer au voyageur égaré la vaste étendue d'une contrée désolée. L'espérance et son courage naturel le poussèrent quelque temps à marcher en avant, mais enfin l'obscurité croissante et la fatigue de corps et d'esprit l'emportèrent ; il craignait de quitter le lieu où il se trouvait, de peur de tomber dans des trous et des fondrières inconnues. Il descendit de cheval, et se jeta à terre désespéré. Il n'y avait pas longtemps qu'il était dans cette posture, lorsque le son grave d'une cloche lointaine frappa son oreille : il tressaillit et regardant du côté d'où venait le son, il aperçut une faible lumière. Il saisit aussitôt son cheval par la bride, et s'y dirigea. Après une marche pénible, il fut arrêté par un fossé boueux qui environnait le lieu d'où venait la lumière. Un éclat passager de la lune lui montra un vaste et antique manoir, flanqué de tourelles, avec un portail élevé au centre. Il portait des marques évidentes des ravages du temps. Les toits étaient écroulés en plusieurs endroits, les remparts étaient à moitié démolis, et les fenêtres privées de leurs fermetures. Un pont-levis, avec une porte ruinée à chaque bout, donnait entrée dans la cour qui précédait l'édifice. Il entra, et à l'instant la lumière qui partait d'une fenêtre de l'une des tourelles, s'éloigna et disparut ; au même moment la lune fut cachée par un nuage noir, et la nuit

fut plus sombre que jamais. Un silence profond régnait partout. — Sir Bertrand attacha son cheval sous un hangard, et s'approchant de la maison, il traversa toute la cour d'un pas lent et hésitant. Tout était silencieux comme la mort. Il regarda dans l'intérieur par une des fenêtres du rez-de-chaussée, mais il ne put pas distinguer un seul objet dans cette obscurité inpénétrable. Après s'être consulté un moment, il entra sous le portail, et saisissant un marteau massif, il le leva, et, non sans hésiter, il frappa enfin à la porte un coup retentissant. Le bruit résonna dans toute la demeure et de sombres échos y répondirent. Tout retomba dans le silence. Il répéta ses coups avec plus de force et de fracas. Ils furent suivis d'un autre intervalle de silence. Il frappa une troisième fois, et une troisième fois tout se tut. Alors il recula de quelques pas, pour voir s'il distinguerait de la lumière à quelque fenêtre de la façade : il en parut une au même endroit, et aussitôt elle glissa et s'évanouit, comme la première fois. Au même instant le son grave et sonore de la cloche retentit du haut de la tourelle. Le cœur battit vivement à sir Bertrand ; il resta sans mouvement. La terreur le poussa à faire quelques pas rapides vers son cheval ; mais la honte arrêta sa fuite, et pressé par l'honneur et le désir irrésistible de mettre fin à cette aventure, il retourna vers le portail,

et encourageant son âme à recueillir toute sa force de résolution, il tira son épée d'une main, et de l'autre il leva le loquet de la porte. Le lourd battant craquant sur ses gonds ne céda pas à sa main sans résistance ; il le poussa avec l'épaule, et entra. A l'instant la porte se referma avec un bruit de tonnerre. Le sang de sir Bertrand se glaça ; il revint sur ses pas pour trouver la porte, et il se passa longtemps avant que ses mains tremblantes pussent la saisir ; mais toutes ses forces ne purent parvenir à la r'ouvrir. Après plusieurs tentatives inutiles, il regarda derrière lui, et aperçut à travers une salle, sur un large escalier, une flamme pâle et bleue, qui jetait une lueur funèbre autour d'elle. Il s'y dirigea, après avoir rassemblé tout son courage. La lumière changea de place.

Arrivé au pied de l'escalier, il se décida à s'y engager après un moment de délibération. La flamme se retirait devant lui, pendant qu'il montait lentement, et il arriva à une vaste galerie. La flamme s'avançait devant lui, il la suivit en proie à une silencieuse horreur, marchant doucement, car l'écho du bruit de ses pas le faisait tressaillir. La flamme le conduisit au pied d'un autre escalier, et là elle disparut. En même temps la cloche de la tourelle fit entendre un autre coup. Sir Bertrand le sentit retentir sur son cœur. Il se trouvait dans une obscurité totale, et, les

bras en avant, il commença à monter l'autre escalier. Une main froide comme celle d'un mort rencontra sa main gauche, et la saisissant avec force, l'entraîna sans qu'il pût résister.

Il tâcha de se débarrasser de son étreinte, ce fut en vain ; il frappa un grand coup d'épée, à l'instant un cri aigu perça ses oreilles, et la main glacée resta sans force dans la sienne. Il la secoua, et se précipita en avant avec le courage du désespoir. L'escalier était étroit et tournant, et se terminait à une grille de fer très basse. Sir Bertrand la poussa, elle s'ouvrit, et le conduisit à un passage étroit juste suffisant pour laisser passer un homme se traînant sur les mains et les genoux. Une faible lueur servait à lui montrer la nature du lieu. Il s'y engagea, et après le premier détour il distingua la même flamme bleue qui l'avait guidé précédemment. Il la suivit. Enfin le passage voûté déboucha tout à coup dans une vaste galerie, au milieu de laquelle un homme armé de pied en cap, montrait avec un regard menaçant son bras mutilé et sanglant, et brandissait une épée de sa main intacte. Sir Bertrand se précipita bravement sur cet ennemi, et lui lança un vigoureux coup d'épée, le fantôme disparut à l'instant, en laissant tomber une lourde clé de fer. La flamme était arrêtée au dessus d'une grande porte à deux battants située à l'extrémité de la galerie. Sir Bertrand s'en approcha, ap-

pliqua la clef à une serrure de cuivre, dont il tourna le pène avec une grande difficulté. A l'instant les deux battants s'ouvrirent, et laissèrent voir un vaste appartement, à l'extrémité duquel était un cercueil placé sur une bière, entre deux flambeaux allumés. Des deux côtés de la chambre étaient des statues gigantesques de marbre noir, vêtues d'habits moresques, et tenant à la main droite d'énormes sabres. Au moment où le chevalier entra, elles brandirent leurs sabres et avancèrent un pied ; en même temps le couvercle du cercueil s'ouvrit et la cloche sonna. La flamme glissa encore en avant, et Sir Bertrand la suivit résolument, jusqu'à six pas du cercueil. Tout à coup une dame enveloppée d'un suaire et d'un voile noir se leva du cercueil, et tendit ses bras vers lui. Au même instant les statues levèrent leurs sabres et s'avancèrent. Sir Bertrand vola vers la dame et la serra entre ses bras. Elle rejeta son voile et lui donna un baiser. Aussitôt tout l'édifice trembla comme agité par un tremblement de terre, et s'écroula avec un fracas horrible. Sir Bertrand perdit connaissance, et en revenant à lui il se trouva assis sur un sopha de velours, dans la chambre la plus magnifique qu'il eût jamais vue, éclairée par d'innombrables flambeaux, placés dans des lustres de cristal pur. Au milieu était préparé un somptueux banquet. Les portes s'ouvrirent aux

sons d'une douce musique, et une dame d'une beauté incomparable, vêtue avec une magnificence splendide, entra, environnée d'une troupe de nymphes plus belles que les Grâces. Elle s'avança vers le chevalier, et tombant à genoux, elle le remercia comme son libérateur. Les nymphes placèrent une couronne de laurier sur sa tête, la dame le conduisit par la main à la table du festin, et s'assit à côté de lui. Les nymphes se mirent à table, et de nombreux domestiques servirent le repas. Pendant toute sa durée une musique délicieuse ne cessa pas de jouer. Sir Bertrand était muet d'étonnement; il ne put répondre que par des gestes et des regards à tant d'honneurs. Quand le banquet fut fini, tout le monde se retira excepté la dame, qui ramenant le chevalier vers le sopha, le fit asseoir, et lui adressa ces paroles.....

FIN DU FRAGMENT.

LE MAJORAT

CONTE FANTASTIQUE

par Hoffmann

—

Sur les bords solitaires d'un lac du Nord, on voit encore s'élever les ruines du vieux château de Rauhsitten. D'un côté il domine sur les eaux calmes et profondes, et de l'autre, les bruyères arides qui l'entourent sont bordées par des pins séculaires qui terminent l'horizon. Un ciel toujours sombre éclaire ce paysage d'une teinte funèbre. A un quart d'heure de distance de ce triste lieu, les aspects changent, et l'on découvre un gai village, auprès duquel un des seigneurs de Rauhsitten avait commencé à bâtir une demeure plus agréable que le vieux manoir de ses ancêtres, mais à sa mort ses héritiers n'achevèrent pas l'œuvre commencée, et le baron Roderich se borna à faire réparer

les parties les plus délabrées du vieux château, pour s'y loger avec quelques domestiques aussi tristes que leur maître. Il passait le temps à se promener à cheval sur les grèves du lac et se montrait rarement au village où son nom servait d'épouvantail aux enfants. Roderich avait converti le haut du donjon en un observatoire où il avait rassemblé bon nombre d'instruments d'astronomie. C'est là qu'il passait une grande partie des jours et des nuits, avec un vieil intendant de mœurs aussi bizarres que les siennes. Le peuple le croyait adonné à la magie, et le bruit courait qu'il avait été chassé de la Courlande, parce qu'il avait des relations avec les mauvais esprits.

L'amour superstitieux de Roderich pour le château de ses ayeux lui inspira l'idée de le constituer en majorat, pour lui rendre son importance féodale. Mais son fils Hubert et son petit-fils, qui s'appelait comme lui Roderich, préférèrent demeurer dans leurs domaines de Courlande où la vie était moins triste. Le baron Roderich avait donné l'hospitalité dans le vieux château à deux sœurs de son père, vieux débris de noblesse, qui n'avaient pour les servir qu'une domestique âgée. Ces trois femmes occupaient une aile du château ; les cuisines étaient au rez-de-chaussée, et un pigeonnier délabré servait d'asile à un chasseur infirme

qui remplissait les fonctions de concierge. L'intendant logeait au village avec les autres domestiques.

Chaque automne le baron Roderich invitait ses amis aux parties de chasse qu'il venait faire autour du château de Rauhsitten. Pendant six semaines, ces lieux déserts le reste de l'année retentissaient d'un fracas inaccoutumé, et le majorat ressemblait à une hôtellerie. Le baron ne négligeait pas ses devoirs de suzerain ; il rendait la justice à ses vassaux, avec l'assistance de l'avocat Volker, dont la famille exerçait les fonctions de justicier de père en fils.

Ce digne avocat, qui m'appelait cousin, quoiqu'il fût mon grand-oncle, (sa tête blanche accusait plus de soixante hivers), me dit un jour : — Cousin, j'ai envie de te mener à Rauhsitten. La bise et les premières gelées raffermiront tes organes et te rendront une santé plus solide. Tu m'aideras à dresser des actes et tu me rendras service, et tu apprendras le métier de chasseur. J'acceptai avec joie la proposition de mon grand-oncle.

Dès le matin, enveloppés de bonnes fourrures, nous roulions dans une berline, nous dirigeant vers le nord, à travers des plaines couvertes de neige et d'interminables bois de pins. Chemin faisant, mon grand-oncle me racontait quelques traits de la vie du baron Roderich, le

créateur du majorat, dont les habitudes sauvages et les aventures servaient maintenant d'exemple à son petit-fils, jeune homme de santé frêle, qui jusque là s'était montré d'humeur fort douce. Il me décrivit le logement que j'habiterais avec lui, contigu d'un côté à l'ancienne salle d'audience, et de l'autre à l'appartement des deux vieilles dames. Il me recommanda de m'établir sans gêne au château.

Nous arrivâmes de nuit sur le territoire de Rauhsitten. Le village était en fête, la maison de l'intendant était illuminée, et l'unique auberge du lieu remplie de gais convives. Quand nous l'eûmes traversé, nous nous retrouvâmes sur la route presque impraticable par la neige, les eaux du lac soulevées par la bise retombaient sur la grève avec un rauque murmure, les branchages des pins craquaient, et devant nous se dressaient comme une sinistre silhouette les tours et les murs du vieux manoir, où l'on ne voyait briller aucune lumière. Un silence de mort régnait au dedans. — Holà! Franz! cria mon oncle, la neige gêle en tombant, fais-nous un feu d'enfer! Un chien aboya, puis quelque bruit se fit entendre, des clefs tournèrent en grinçant dans les serrures, la lumière vacillante d'une torche agita les ombres, et Franz nous salua d'un Bonjour, monsieur le justicier, soyez le bienvenu par ce temps diabolique.

Franz, dont le corps amaigri dansait dans sa livrée, nous montra un visage dont la laideur et l'air un peu niais étaient compensés par son empressement. — Mon digne monsieur, dit-il, rien n'est prêt pour vous recevoir; les lits ne sont pas garnis, les chambres sont glacées, le vent entre par les carreaux cassés, c'est à n'y pas tenir, même avec du feu. — Comment! s'écria mon oncle, en secouant le givre de ses fourrures, c'est ainsi que tu remplis tes devoirs de concierge? Ma chambre n'est donc pas habitable? — A peu près; à l'heure qu'il est, elle est jonchée de décombres. Le plancher de la salle d'audience s'est écroulé, il y a trois jours, par suite d'une secousse épouvantable.

Mon oncle allait jurer comme un payen, mais il se contint, et se tournant vers moi : — Cousin, dit-il, nous ferons comme nous pourrons; mais tâchons de ne plus risquer aucune question au sujet de ce château maudit; nous recevrions peut-être des réponses trop décourageantes. Franz, ne pourriez-vous pas nous préparer une autre chambre. — Vos désirs ont été prévenus, monsieur. Et aussitôt, marchant devant nous pour nous montrer le chemin, il monta un petit escalier qui nous fit pénétrer dans une longue galerie, où la lumière d'une seule torche donnait une forme fantastique aux moindres objets. Cette galerie formait plusieurs angles : arrivés

au bout, nous eûmes encore à traverser plusieurs salles humides et sans meubles, enfin une dernière porte s'ouvrit, et nous fûmes introduits dans un salon, où brillait un grand feu de cheminée. Cette vue me réjouit, mais mon oncle s'arrêta au milieu de la pièce, et promenant autour de lui un regard où se peignait l'inquiétude : — Est-ce donc cette salle qui doit servir aux réceptions ? demanda-t-il d'une voix grave et un peu émue. A la lueur de la torche, je distinguai, lorsque Franz s'approcha du fond du salon, que le mur présentait sur ce point l'apparence d'une porte haute et large qui aurait été murée.

Franz se hâta de dresser la table, et après un bon souper, mon grand oncle mit le feu à une jatte de punch, qui devait nous aider à goûter un bon sommeil. Franz s'était retiré discrétement après nous avoir servi. La lumière de deux bougies, et celle du feu qui mourait dans la cheminée, éclairaient capricieusement les ornements gothiques de la salle. Des portraits de famille, des tableaux représentant des chasses et des batailles étaient appendus aux murs, et les personnages qui y étaient peints semblaient se mouvoir par l'effet de la vacillation de la lumière. Les lambris et les bahuts noircis par le temps faisaient ressortir la blancheur de l'emplacement blanc qui m'avait frappé en entrant.

Je supposai tout simplement que c'était celui d'une porte de communication, qu'on avait murée, sans prendre soin de dissimuler ce travail sous une couche de peinture en harmonie avec le reste de la décoration de la salle. Mon grand-oncle était allé se coucher dans la chambre voisine. Je restai auprès du feu, l'imagination en proie à toutes sortes de rêves. Je peuplais le château d'apparitions dont je me faisais peur à moi-même. Le hasard voulut que j'eusse dans la poche le *Visionnaire* de Schiller ; la lecture de ce livre surexcita encore mon imagination. J'étais en proie à une demi-hallucination, lorsque des pas légers semblèrent traverser la salle. Je prête l'oreille : je crois entendre un gémissement sourd, qui se tait, puis qui recommence ; il me semble ouïr gratter derrière le mur à l'endroit de la tache blanche qui indique une porte murée. Plus de doute, il y a là un pauvre animal renfermé. Je vais frapper du pied le plancher pour qu'il se taise, ou qu'il redouble ses aboiements. Mais, ô terreur, on continue à gratter avec rage, sans donner d'autre signe de vie. Mon sang se glace dans mes veines, me voilà cloué sur ma chaise sans oser faire un mouvement, lorsque les griffes mystérieuses cessent de gratter, et les pas légers et cadencés recommencent. Je me lève tout-d'un-coup comme poussé par un ressort, je m'avance vers

le fond de la salle, qu'un flambeau mourant éclairait à peine. Alors un courant d'air glacé passe sur mon visage, et au même instant la lune, se dégageant d'un nuage, éclaire d'un rayon tremblant le portrait en pied d'un personnage à face rébarbative ; puis j'entends autour de moi murmurer des voix qui n'ont rien de la terre, et ressemblent à des sanglots : — Pas plus loin ! ou tu tombes dans l'abîme du monde invisible ! La salle où je suis est ébranlée par le choc d'une porte qui se ferme avec fracas ; j'entends distinctement des pas précipités dans la galerie : puis les pavés de la cour retentissent des pas d'un cheval, la herse se lève, et quelqu'un sort et rentre presque immédiatement....

Est-ce un rêve, ou une réalité ? me demandais-je, lorsque j'entends mon grand-oncle gémir dans la chambre voisine. S'éveille-t-il ? je prends une bougie, j'entre, et je le trouve en proie à un songe cruel. Je l'éveille en lui prenant la main, il pousse un cri étouffé, mais il me reconnaît aussitôt : — Merci, cousin ! dit-il, je faisais un mauvais rêve : Ce logement et le souvenir de certaines choses que j'ai vues s'y passer en étaient la cause. Mais il vaut mieux tâcher de se rendormir, que d'y penser encore. Il s'enfonça dans son lit, se couvrit la tête de sa couverture, et se mit en position de dormir ; mais pendant que j'éteignais le feu, et que je

me couchais, je l'entendais murmurer des prières, et machinalement je fis comme lui.

Nos fonctions commencèrent le lendemain matin de bonne heure. Vers midi, nous allâmes présenter nos hommages aux deux châtelaines. Franz nous avait annoncés, mais ce ne fut qu'après une longue attente que nous fûmes introduits par une vieille bossue. Les deux dames, vêtues à la mode du temps passé, couvertes d'oripeaux, avec leur figure allongée, leur nez pointu, leurs yeux éraillés, me firent l'effet de vraies sorcières. Je n'eus pas plus de succès auprès d'elles, et quoique mon grand-oncle leur dît que j'étais un jeune légiste qui venait faire son stage à Rauhsitten, elles ne me parurent pas avoir bonne opinion de mes succès futurs.

Le soir de ce premier jour étant arrivé, j'étais avec mon grand-oncle, les pieds sur les chenets, et le menton appuyé sur la poitrine. — Quel diable t'a ensorcelé depuis hier ? me demanda-t-il brusquement ; tu ne manges, ni ne bois, et tu m'as l'air d'un croque-mort. Je ne cachai pas à mon oncle la cause de mon malaise, et mon récit le rendit très-sérieux. — Tout ce que tu viens de me dire là, je l'ai vu en rêve, me dit-il. J'ai vu un horrible fantôme entrer dans la salle, marcher à pas lents jusqu'à la porte murée, gratter avec fureur à cette porte jusqu'à

déchirer ses doigts en lambeaux, puis, descendre dans la cour, monter à cheval, sortir du château et rentrer presqu aussitôt... . C'est alors que tu m'as éveillé, et que, rappelé à moi-même, j'ai fait tous mes efforts pour dissiper l'horreur naturelle qu'inspire tout rapport avec le monde invisible. Cousin, ajouta le vieillard en voyant que je n'osais pas le questionner, auras-tu le courage de rester avec moi, et d'attendre, les yeux ouverts, la prochaine visite du fantôme ?

J'acceptai sa proposition. — Eh ! bien donc, à cette nuit, me dit-il. Le motif qui m'engage à lutter contre le mauvais génie de ce château me donne confiance. Quoi qu'il arrive, je veux que tu sois présent à tout, pour que tu puisses en rendre témoignage. Tu n'as rien à craindre ; l'esprit malin n'a pas de pouvoir sur toi. Quant à moi, j'espère, avec l'aide de Dieu, briser le charme qui éloigne de ce château les héritiers de Rauhsitten. Si je succombe, je me serai sacrifié à la meilleure des causes.

Le soir, un excellent souper et une jatte de punch nous furent servis, comme la veille, par Franz qui se retira. La pleine lune brillait de tout son éclat, la bise sifflait à travers les branches des arbres, et agitait les vitraux dans leurs chassis de plomb. Enfin minuit sonna à la montre à répétition de mon grand-oncle, qu'il avait placée sur la table. Aussitôt la porte de la salle

s'ouvre avec fracas, des pas lents et mesurés s'avancent vers la porte murée. Mon grand-oncle pâlit, mais se lève sans faiblir, se tourne du côté d'où venait le bruit, le bras droit étendu, le poing gauche appuyé sur la hache, dans l'attitude hautaine du commandement. Des sanglots se mêlent par intervalles au léger bruit des pas, puis on entend gratter avec force contre la porte murée. Alors mon grand-oncle s'avance jusque là et d'une voix haute il s'écrie : — Daniel ! Daniel ! Que fais-tu ici à cette heure ? Un cri lamentable répond à cette parole, et on entend la chute d'un corps lourd. — Demande grâce devant le trône de Dieu, reprend mon oncle, et si Dieu ne te pardonne pas, va-t-en de ces lieux où tu n'as plus rien à faire.

Un long gémissement me parut alors se perdre au dehors dans le fracas de la tempête. Mon grand-oncle revint à pas lents vers son fauteuil ; il avait l'air inspiré, le visage enflammé ; les yeux étincelants ; il s'assit, joignit les mains, et les yeux levés au ciel, il semblait prier. — Eh ! bien, cousin, me dit-il enfin, que penses-tu de tout cela ? Je me mis à genoux aux pieds du vieillard sans lui répondre, et j'inondai ses mains de larmes. Il me pressa dans ses bras : — Livrons-nous maintenant au repos, nous dit-il ; le calme est rétabli auprès de nous pour toujours. En effet rien ne troubla plus nos songes,

et bientôt je pus me livrer à la gaîté de mon âge, riant quelquefois des ridicules des vieilles châtelaines, qui au fond étaient de bonnes personnes.

Peu après notre installation, le baron Roderich arriva lui-même à Rauhsitten, avec son épouse et ses équipages de chasse. De nombreux invités vinrent partager ses parties, et le château fut aussi animé qu'il était triste le reste de l'année. Le baron vint nous voir, et parut contrarié de ce qu'on nous avait choisi cet appartement. A la vue de la porte murée, son visage s'assombrit et il passa la main sur son front, comme pour écarter de sa pensée un souvenir pénible. Le baron paraissait entourer le justicier Volken d'une espèce de respect filial, qui laissait entrevoir qu'il existait entr'eux des relations plus intimes qu'on ne l'aurait supposé. Quant à moi, je n'avais aucune part à ces témoignages de cordialité, et je vis de jour en jour s'accroître à mon égard ses airs durs et hautains, qui auraient fait naître entre nous une mésintelligence plus marquée, sans l'intervention bienveillante de mon grand-oncle.

La baronne de Rauhsitten avait, dès son arrivée, produit sur moi une impression qui ne contribuait pas peu à me faire supporter avec patience les brusqueries de son mari. Sa jeunesse et sa beauté faisaient un délicieux con-

traste à côté de ses vieilles parentes. La bienveillance qu'elle me témoigna gagna tout-à-fait mon cœur. Un soir, après souper, elle me demanda si je me plaisais au château. Je répondis que le séjour de ce domaine sauvage m'avait d'abord été assez pénible, mais que depuis l'arrivée de M. le baron, cet aspect avait bien changé pour moi, et que je n'avais qu'un désir à former, celui d'être dispensé de suivre les chasses. — Mais, dit la baronne, ne m'a-t-on pas dit que vous étiez musicien et poëte ? J'aime les arts avec passion, et je joue passablement de la harpe ; malheureusement il faut que je me prive ici de ce plaisir, car mon mari ne peut pas souffrir la musique. Je répondis qu'il serait possible de procurer à madame la baronne le plaisir de faire un peu de musique, pendant que son mari était à la chasse. N'y avait-il pas un clavecin au château ? Mademoiselle Adelheid, la dame de compagnie, eut beau dire que de mémoire d'homme on n'avait pas entendu à Rauhsitten d'autres sons que les fanfares du cor et les aboiements des chiens, je ne démordis pas de mon projet, et avec l'aide de Franz, à qui le mot d'impossible était inconnu, je pus promettre l'arrivée prochaine d'un clavecin. Il appartenait à l'épouse de M. l'intendant, qui demeurait au village voisin ; mais il lui était arrivé un accident. L'organiste du village l'avait détraqué en voulant

essayer dessus un cantique de sa composition. Il avait fallu le porter à la ville voisine pour le raccommoder. Le baron arriva pendant que Franz donnait tous ces détails. A son aspect, il ne fut plus question de musique, et la conversation s'engagea sur la chasse.

Cependant mademoiselle Adelheid, voulant égayer la société, avait imaginé d'introduire au château une troupe de musiciens ambulants. Un bal fut improvisé. Mon oncle gagna son lit à son heure accoutumée. Je me mis au contraire à ma toilette, et au moment que je l'achevais, Franz vint frapper à ma porte, et m'annonça que le clavecin de madame l'intendante était arrivé sur un traîneau, que la baronne l'avait fait établir aussitôt dans sa chambre, où elle m'attendait avec mademoiselle Adelheid. J'y courus, mais à peine eus-je détaché le couvercle du clavecin, que plusieurs cordes se brisèrent avec fracas; celles qui résistèrent étaient de si mauvaise qualité, que leurs sons auraient écorché les oreilles les plus fortes. — Fatalité ! murmura Séraphine, je ne puis jamais ici me procurer aucun plaisir !

Heureusement je trouvai un jeu de cordes de rechange dans la boîte du clavecin. — Nous sommes sauvés ! m'écriai-je, le dégât sera bientôt réparé, si vous voulez m'aider un peu. La baronne me seconde, tandis qu'Adelheid déroule les cordes à mesure que je les lui deman-

de. Après vingt essais inutiles, notre persévérance réussit à rétablir l'harmonie. La baronne partageait naïvement avec moi le bonheur d'une réussite qui lui promettait de douces distractions. Le clavecin fut l'occasion d'un rapprochement plus intime avec la baronne, qui m'inspira une amitié profonde. Mais des signes certains me firent reconnaître en elle un fond de tristesse qui minait lentement sa vie. Un jour elle ne parut pas au dîner ; on s'informa auprès de son mari si sa santé devait inspirer des craintes sérieuses. — Oh ! non, dit-il, l'air vif de cette contrée, joint à l'abus des séances musicales, a seul causé un malaise passager. Un regard que me lança le baron me laissa voir que quelque soupçon était entré dans son cœur. Pour contribuer à le dissiper, je voulus être de la partie de chasse qui avait lieu le lendemain. Je l'annonçai à mon grand-oncle, qui me dit : — A la bonne heure, c'est un exercice fait pour ton âge, et je te lègue dès à présent ma carabine et mon couteau de chasse.

On se mit en chasse ; chacun prit ses distances dans la forêt pour cerner les loups. La neige était fort épaisse, et au déclin du jour, la brume ne permettait pas de voir à six pas devant soi. Le froid me gagnait : je cherchai dans un fourré un abri contre la bise. Bientôt j'entends les coups de feu se succéder ; à dix pieds de dis-

tance je vois se dresser un loup énorme, je l'ajuste, je le tire, je le manque. Furieux il se jette sur moi; je lui présente la pointe de mon couteau de chasse, il s'enferre jusqu'à la garde. Ses hurlements attirent près de moi un des forestiers. Le baron le suit de près, d'autres chasseurs accourent : — Vous êtes blessé ? me dit le baron. — Non, monsieur, ma main a été plus sûre que mon coup d'œil. Dieu sait les éloges que me valut cet exploit. Le baron voulut me prêter l'appui de son bras pour retourner au château. Un forestier portait ma carabine. Je fus profondément touché des égards que me montrait le baron de Rauhsitten, et dès ce moment j'en conçus une meilleure opinion; il me sembla un homme de cœur et d'énergie.

L'heure de se livrer au repos avait sonné depuis longtemps, je traversais la galerie pour rentrer dans ma chambre, lorsque se présenta tout d'un coup à moi une figure blanche portant une veilleuse. C'était mademoiselle Adelheid. — Bonjour, me dit-elle en riant, beau chasseur de loups. Pourquoi courez-vous ainsi tout seul, sans lumière, comme un vrai spectre !... Ce mot de spectre me fit frissonner de la tête aux pieds, en me rappelant les deux premières nuits que j'avais passées au château. — Eh ! bien, me dit mademoiselle Adelheid, qui s'aperçut de mon émotion, qu'avez-vous donc ? Vous êtes froid

comme le marbre. Venez, la baronne vous attend.

Je me laissai entraîner sans résistance; j'étais sous l'empire d'une fatale préoccupation. La baronne en me voyant fit une exclamation, et s'arrêta comme par une arrière-pensée fatale. Quand je lui eus parlé des procédés de son mari, qui contrastaient si fort avec la hauteur qu'il m'avait montrée jusque là, elle m'interrompit en me disant : — Vous ne connaissez pas encore le baron, ce n'est qu'ici que son caractère devient fâcheux. Chaque fois qu'il y vient, une idée fixe le poursuit : c'est que ce château doit devenir le théâtre d'une catastrophe terrible pour notre famille. Il est persuadé qu'un ennemi invisible exerce ici une puissance qui tôt ou tard deviendra fatale à l'héritier de ce domaine. On raconte des choses extraordinaires du fondateur de ce majorat, et je sais moi-même qu'il existe un secret de famille au sujet de ce château. Une tradition, hélas ! trop fondée, assure qu'un fantôme y vient souvent assaillir le propriétaire, et ne lui permet d'y faire que des séjours très courts. Chaque fois que j'y accompagne mon mari, j'y éprouve des terreurs presque continuelles, et ce n'est qu'à votre art que j'ai dû un peu de soulagement. Aussi, je vous témoigne ma reconnaissance.

Encouragé par cette confidence, je racontai

à la baronne mes propres appréhensions. Je cherchais à lui cacher ce que les détails avaient de trop effrayants, mais voyant que son imagination exagérait ce que je voulais dissimuler, et que son visage se couvrait d'une pâleur mortelle, je compris qu'il valait mieux tout lui révéler. Quand je lui parlai de cette griffe mystérieuse qui grattait la porte murée : — Oui, oui, s'écria-t-elle, c'est dans ce mur qu'est renfermé le fatal mystère ! et cachant son visage entre ses mains, elle resta livrée à une profonde méditation. Après un long silence, je fis un effort pour m'approcher du clavecin ; quelques sons que j'en tirai réveillèrent la baronne de son anéantissement ; elle m'écouta paisiblement chanter un air triste, et ses yeux se remplirent de larmes. Enfin, quand je la quittai, elle me dit : — Votre oncle est un digne homme, je le regarde comme le protecteur de cette maison. Dites-lui de prier pour nous chaque jour, afin que Dieu veuille nous préserver de tout mal.

Je me retirai dans notre appartement. Mon grand-oncle était endormi depuis longtemps. Je me préparai à me mettre au lit, lorsque j'entendis des allées et des venues, des portes s'ouvrir et se refermer ; enfin on vint frapper à notre porte. — Qui est-là ? demandai-je brusquement. Monsieur le justicier, levez-vous, répondit du dehors Franz que je reconnus à sa voix. — Le

feu serait-il au château ? m'écriai-je. A ce mot de feu, mon oncle, qui s'était éveillé, sauta du lit et vint ouvrir. — Au nom de Dieu, hâtez-vous, lui dit Franz, madame est malade à la mort, et monsieur le baron désire vous voir. A la lueur du flambeau que nous venions d'allumer, nous vîmes que le pauvre Franz était d'une pâleur livide. Le baron arriva un instant après et dit à mon oncle : — Pourrais-je vous parler seul un instant. L'avocat sortit en fermant la porte à clef pour m'empêcher de le suivre. Je l'entendis de loin parler au baron avec une grande vivacité; sans pouvoir ouïr distinctement leurs paroles, j'y distinguais mon nom, ce qui augmentait mon anxiété. Enfin le baron s'éloigna : il me sembla qu'on était venu le chercher précipitamment. Mon grand-oncle rentra, et fut étonné de l'inquiétude extrême que la maladie de la comtesse m'avait inspirée, et de m'entendre lui exprimer le désir d'aller auprès d'elle : — Qu'as-tu à faire près de la femme du baron ? me dit-il ; à quel titre entrerais-tu dans une chambre funèbre dont ta ridicule conduite doit t'éloigner plus que jamais ? J'étais navré : mon oncle eut pitié de moi. Tu sauras, me dit-il, que le prétendu danger de la baronne n'était qu'un rêve. Mademoiselle Adelheid perd la tête quand il tombe une averse, et les deux vieilles tantes, accourues au bruit, fatiguent la baronne

de leurs élixirs. Ce n'est qu'un évanouissement, une crise nerveuse produite par la musique, selon le baron. Puisque te voilà tranquillisé, mettons à profit pour dormir les heures qui nous restent de la nuit. Nous nous mettions au lit, lorsque Franz nous apporta des nouvelles de la malade. — Madame la baronne, nous dit-il, est complètement remise de son indisposition qu'elle attribue à un mauvais rêve.

Dès que je fus levé, je descendis doucement pour aller demander à mademoiselle Adelheid des nouvelles de la santé de sa maîtresse. Au seuil de l'appartement, je me trouvai face à face avec le baron, qui me toisa du haut en bas : — Que voulez-vous ? me dit-il avec un accent de colère concentrée. Je contins mon émotion et je lui répondis que je venais, de la part de mon oncle, savoir comment se trouvait Madame. — Elle va bien, me dit froidement le baron ; elle a eu ses attaques de nerf habituelles. A cette heure elle repose, et j'espère qu'elle paraîtra à table. Dites cela : allez. Le ton dont il parlait décelait une impatience qu'il voulait cacher. Je saluai, et j'allais me retirer, lorsqu'il me retint par le bras, et me dit d'un air foudroyant : — Jeune homme, j'ai à vous parler. — J'espère, lui répondis-je, que ce que vous avez à me dire ne me mettra pas dans le cas d'exiger de réparation ? Il me regarda comme

s'il ne me comprenait pas. Puis il se mit à se promener à grands pas dans sa chambre, où il m'avait conduit.

Je ne savais trop quelle contenance garder, lorsque le baron, sortant de sa rêverie, s'approcha de moi, et me frappant sur l'épaule, il me dit : — Je dois ce matin, vous paraître un peu extraordinaire ? Les angoisses de cette nuit m'ont tout bouleversé. La crise nerveuse de ma femme n'avait rien de bien inquiétant ; mais je ne sais quel mauvais génie domine dans ce château, et m'y fait tout voir sous les couleurs les plus sombres. Voilà la première fois que la baronne est malade ici, et c'est vous qui en êtes la cause unique. — Je ne saurais m'expliquer..... lui dis-je. — Je voudrais, interrompit-il, que ce maudit clavecin se fût brisé en mille pièces, le jour où vous l'avez apporté ici. Mais, du reste, j'aurais dû avoir l'œil dès le premier jour sur ce qui se passait chez moi. L'organisation de ma femme est si délicate, qu'une sensation tant soit peu excessive peut la tuer. Je l'avais amenée dans ce château dans l'espoir que ce climat si rude, et les distractions d'une vie âpre, réagiraient heureusement sur ses nerfs ; mais vous avez pris à tâche de l'énerver davantage par votre musique langoureuse. Son imagination exaltée la prédisposait à ne pouvoir supporter sans danger une secousse, et voilà

que vous lui portez le dernier coup en racontant devant elle je ne sais quelle stupide histoire de revenant. Je sais tout de votre grand-oncle ; ne niez donc rien ; je vous demande seulement de me répéter vous-même ce que vous prétendez avoir vu.

Je le lui racontai, et il n'interrompit mon récit que par quelques exclamations saccadées qu'il se hâta de réprimer. Lorsque je vins à la scène où mon oncle avait eu tant d'empire sur le fantôme invisible, il leva les mains jointes au ciel et s'écria : — Il est vraiment le génie tutélaire de la famille; et quand Dieu appellera à lui son âme, je veux que son corps repose avec honneur à côté de mes ayeux ! Puis, voyant que je gardais le silence, il me prit la main, et ajouta : — Jeune homme, puisque vous avez causé sans le vouloir la maladie de ma femme, c'est à vous de la guérir. Vous n'avez pas affaire à une maladie dangereuse, et voici ce que j'attends de vous. La baronne est trop sous l'influence de votre musique, pour qu'on puisse songer à la supprimer ; ce serait cruel. Je vous permets donc de la continuer, mais j'exige que vous changiez le caractère de vos morceaux. Choisissez des sonates de plus en plus énergiques, mêlez le gai au sérieux. Ensuite rappelez-lui de temps en temps l'apparition que vous lui avez racontée, sans paraître y attacher de l'im-

portance. Qu'elle se familiarise peu à peu avec cette idée, qui cessera de l'émouvoir. Vous me comprenez bien, n'est-ce pas ? A ces mots le baron me quitta.

La baronne parut au dîner, vêtue d'une robe blanche, les joues aussi pâles que sa robe, et pourtant sa beauté était plus éclatante que jamais. Malgré l'impression qu'elle me faisait, je n'étais pas sans quelque dépit contr'elle. Il me semblait qu'elle était complice du baron pour me mystifier. Je croyais lire quelque chose d'ironique dans le regard à demi voilé de la baronne. Je me tins aussi loin d'elle que possible, et je pris place entre deux militaires, avec qui je trinquais à plein verre et coup sur coup. Au dessert, un des convives se lève, et selon l'usage du nord, porte la santé de la châtelaine. Je ne sais quel dépit d'avoir été prévenu achève de me troubler la cervelle. Je prends mon verre, je le lève, et je reste immobile. —Eh bien, que faites vous donc ? me dit un de mes voisins. Je ne réponds pas, et je recommence à boire. A la fin du repas, mon ivresse est si forte, que je me sens obligé de sortir du château, malgré l'orage qui grondait, et la neige qui tombait à flocons pressés. Je me mets à courir à travers les bruyères, et le long du lac ; je courais, je courais, et Dieu sait jusqu'où je serais allé, si je ne m'étais entendu appeler par une voix

comme ; c'était celle du forestier-général de Rauhsitten. — Holà, mon cher monsieur, me criait ce brave homme, où courez-vous les pieds dans la neige, au risque d'attraper une fluxion de poitrine. Je vous cherche partout ; M. le justicier vous attend au château depuis deux grandes heures. Le souvenir de mon grand-oncle me rappela un peu à moi-même, et je suivis machinalement le guide qu'il avait envoyé à ma recherche. Rentré au château, je le trouvai fonctionnant gravement dans la salle d'audience. Je m'attendais à une mercuriale ; mais j'en fus quitte pour ces mots : — Cousin, tu as bien fait de prendre l'air pour aller cuver ton vin ; mais sois plus sage à l'avenir ; ces excès sont dangereux à ton âge. Songe d'ailleurs que nous partons demain.

A cette nouvelle, je faillis tomber de mon haut ; mais mon oncle tint parole, et depuis lors je n'ai jamais revu la baronne. Au retour, mon oncle eut un accès de goutte des plus violents. La maladie rendit son caractère morose et acariâtre. Malgré nos soins, et les remèdes, le mal ne faisait qu'empirer. Un matin, on vint m'appeler en toute hâte ; une crise plus violente que les autres avait mis mon grand-oncle aux portes du tombeau. Il était étendu sur son lit sans connaissance ; une de ses mains crispée serrait une lettre, où je reconnus l'écriture de

l'intendant des domaines de Rauhsitten. La crainte de voir expirer à chaque instant ce bon vieux parent, empêcha ma curiosité de s'éveiller. Enfin après de longues heures d'angoisse, la force de tempérament du vieillard l'emporta ; il reprit ses sens, et peu à peu il se rétablit de sa grave maladie. Sa santé fut néanmoins si fortement ébranlée, qu'elle ne se rétablit jamais entièrement, et qu'il fut obligé de se démettre de ses fonctions de justicier. Je perdis ainsi toute occasion de revenir à Rauhsitten. Le malade ne voulait recevoir de soins que de moi, et ne se plaisait qu'à ma conversation, quand ses douleurs lui laissaient quelque répit, mais jamais il ne parlait de Rauhsitten, et je n'osais lui en rappeler moi-même le souvenir.

Les forces de mon grand-oncle revenaient avec les beaux jours. Un soir, j'étais avec lui sous les tilleuls de son jardin ; il me dit avec gaîté : Cousin, je me sens plein de force, mais je ne m'abuse pas sur l'avenir ; ce sont les lueurs plus vives d'une lampe prête à s'éteindre. Mais avant de mourir, j'ai à m'acquitter d'une dette envers toi. Te rappelles-tu notre séjour à Rauhsitten ? Cette question me fit tressaillir ; mais il continua, sans paraître s'en apercevoir : Sans moi, cousin, tu aurais laissé grandir une passion naissante qui aurait pu te plonger dans un abîme de malheur, si je ne t'avais entraîné à

temps loin de cette fatale demeure. Il existe, sur les maîtres de ce château, une histoire mystérieuse dans laquelle tu as failli être mêlé. Aujourd'hui que ce danger est passé, je veux, avant que la mort nous sépare, te révéler des évènements étranges. L'occasion se présentera peut-être d'en faire ton profit.

Voici ce que mon grand-oncle me raconta, en parlant de lui-même à la troisième personne :

Pendant une nuit orageuse de l'année 176–, les habitants du château de Rauhsitten furent éveillés en sursaut par une secousse semblable à celle d'un tremblement de terre. Tout le monde se leva, et parcourut toutes les salles de ce vaste domaine, sans trouver nulle part aucune trace de démolition. Chacun rentra chez lui pour reprendre son repos interrompu. Seul, le vieux majordome Daniel, monta à la salle des chevaliers, où le baron Roderich de Rauhsitten se retirait pour se livrer avec ardeur à ses opérations d'alchimie. Quelle ne fut pas son horreur, à la vue de ce qui venait de se passer. Entre la porte de la chambre de Roderich et celle d'un autre appartement, se trouvait une troisième porte qui ouvrait sur un escalier, conduisant au sommet du donjon où le baron avait fait construire un laboratoire pour ses expériences. Au moment où

Daniel ouvrit cette porte, un coup de vent éteignit son flambeau ; des briques se détachèrent du mur, et tombèrent avec un bruit sourd comme dans un gouffre. Daniel se rejeta en arrière, et tombant à genoux : — Miséricorde ! s'écria-t-il, notre bon maître a péri d'une mort terrible! Ses cris rappelèrent les domestiques, et peu de temps après ils rapportèrent dans leurs bras le corps mutilé de leur maître. On le revêtit de ses habits les plus riches, et on l'exposa dans une chapelle ardente au milieu de la salle des chevaliers. On reconnut la cause de la mort du baron : la voûte du donjon s'était écroulée ; les pierres en se détachant avaient défoncé les planchers des étages inférieurs, de sorte qu'en ouvrant dans l'obscurité la porte de communication avec la grande salle, on ne pouvait mettre le pied dans le donjon, sans se précipiter d'une hauteur de plus de cent pieds dans l'abime ouvert au fond de la tour.

Le vieux baron Roderich avait annoncé le jour de sa mort, à son fils aîné Wolfgang, qui devait hériter du majorat de Rauhsitten. Il avait reçu à Genève le message de son père, et s'était mis en route à l'instant. A son arrivée, le corps de son père étendu sur son lit funèbre lui apprit que ses craintes s'étaient réalisées. — Pauvre père, s'écria-t-il, en étudiant les mystères du monde d'en-haut, tu n'as pu apprendre la science qui conserve la vie !

Lorsque le vieux seigneur eut été déposé dans le tombeau de ses ancêtres, son fils se fit raconter par Daniel les détails de la chute du donjon. Mais lorsque le majordome lui demanda ses ordres pour le faire réparer, — Non, jamais, s'écria-t-il. Que m'importe cette vieille demeure où mon père consumait en œuvres de sorcellerie l'argent qui aurait dû me revenir un jour ! Ce n'est point sans doute un accident ordinaire qui a fait écrouler la voûte du donjon. Mon père a péri victime de l'explosion de ses cornues maudites où s'évaporait ma fortune. Je ne donnerais pas un florin pour réparer cette masure. Je préfère terminer le château qu'un de mes ayeux a fait commencer dans la vallée. — Mais, insista Daniel, que vont devenir les anciens et fidèles serviteurs dont ce manoir était l'asile ? Faudra-t-il qu'ils aillent mendier leur pain ? — Qu'ai-je besoin de ces vieilles gens ? dit l'héritier du majorat. Je donnerai à chacun une gratification proportionnée à la durée de ses services. — Hélas, s'écria le majordome, faut-il qu'à mon âge on me renvoie de cette maison, où j'espérais que mes os reposeraient en paix ! — Chien maudit, misérable hypocrite, cria Wolfgang furieux en menaçant Daniel de son poing, oses-tu bien espérer de moi quelque faveur, après avoir secondé mon père dans ces expériences, où le plus clair de

mon bien s'en allait chaque jour en fumée, toi qui nourrissais dans le cœur de ce vieillard toutes les extravagances que l'avarice y excitait ! Je ne sais qui me tient de te faire mourir sous le bâton ! Daniel stupéfait se jeta aux genoux de son nouveau maître, qui le repoussa rudement du pied dans la poitrine, et le coucha par terre, en lui jetant une bourse pleine d'or pour le payer de ce mauvais traitement. Le vieux majordome se releva avec peine, et s'en alla en chancelant, en laissant la bourse à terre, et en lançant à la dérobée sur son maître un regard où se peignaient la haine et la vengeance.

La première affaire de l'héritier du majorat de Rauhsitten fut de compulser avec le justicier Volker les titres qui en établissaient les revenus. Il résulta de l'examen le plus minutieux, et de l'état des valeurs trouvées, que le défunt baron était bien loin d'avoir dépensé tous ses revenus. On en conclut qu'il devait avoir de fortes sommes cachées quelque part, et on conjectura que Daniel, qui était son confident, devait connaître la cachette où était ce trésor. Le justicier se chargea de faire parler Daniel, après avoir engagé le baron à ne pas s'en mêler. Ses premières tentatives ne réussirent pas. Daniel se bornait à répondre avec un rire sardonique : — Mon Dieu, pourquoi tant de mystères pour quelques écus ? On en trouvera bien assez dans le caveau

qui est attenant à la chambre de mon maître. Si l'on en veut davantage, qu'on fouille sous les décombres du donjon, c'est là qu'on trouvera des trésors. Je crois qu'il y a assez d'or pour acheter une province.

Conformément aux indications de Daniel, on ouvrit le caveau, et l'on y trouva un coffre plein d'or et d'argent monnayés, et de plus un parchemin sur lequel le défunt seigneur avait écrit son testament, daté de la nuit de Saint Michel 176–. Il était ainsi conçu : « L'héritier « du majorat de Rauhsitten trouvera ici cent « cinquante mille ducats, dont ma volonté est « qu'il se serve pour élever un phare pour « éclairer toutes les nuits les voyageurs qui « traversent le lac, à la place du donjon qu'il « trouvera détruit. »

Le baron compta les ducats, et trouvant exacte la somme indiquée sur le testament, il témoigna à Daniel son regret de l'avoir maltraité : Tu as été un fidèle serviteur, lui dit il, et pour te dédommager je t'autorise à puiser dans ce coffre à pleines mains, je te confirme dans tes fonctions de majordome, et je veux qu'à ta mort tes os reposent en paix ici, suivant ton désir. Daniel ne répondit que par un murmure sourd, et un regard, auquel le baron ne fit point attention, occupé qu'il était à considérer les espèces, mais que l'avocat interpréta

ainsi : « C'est ton sang qu'il me faut, et non pas ton or, » quoique Daniel, comme un chien battu, se fût approché pour baiser la main de son maître en signe de reconnaissance.

Wolfgang ferma le coffre, et mit la clef dans sa poche. En sortant du caveau, il dit à Daniel, avec un front redevenu soucieux : — Serait-il bien difficile de retrouver les trésors enfouis sous les ruines du donjon ? Daniel sans répondre, ouvrit la porte qui conduisait autrefois au donjon : aussitôt la bise s'engouffrant par cette ouverture chassa une masse de neige dans la salle, et du fond de l'abîme une chouette s'éleva tout effrayée, et s'envola en poussant des cris lugubres. Le baron jeta un regard au fond du gouffre, et ne put s'empêcher de frémir à la vue de sa noire profondeur. Le justicier, de peur du vertige, tira Wolfgang en arrière et Daniel se hâta de fermer la porte, en disant : — Hélas ! là-bas sont ensevelis et brisés les instruments de la grande science de mon maître, des objets du plus haut prix ! — Mais, dit le baron, ne parlais-tu pas de trésor, de sommes considérables en espèces ? — Non, je n'entendais parler que des télescopes, des quarts-de-cercle, des creusets, des alambics, qui avaient coûté de fortes sommes. C'est tout ce que je sais. Il fut impossible d'obtenir d'autre réponse du majordome.

Joyeux d'avoir à sa disposition une somme

aussi considérable, le baron Wolfgang songea sérieusement à achever la construction du nouveau château. Il en fit lui même les plans, ceux des architectes ne lui ayant pas convenu, et il payait libéralement les ouvriers pour que le travail fût vîte et bien fait. Daniel paraissait avoir oublié ses griefs contre le baron, et lui montrait le respect d'un serviteur fidèle.

Peu de temps après, un incident vint troubler la vie monotone des habitants du château de Rauhsitten. Ce fut l'arrivée de Hubert, frère puîné de Wolfgang. Celui-ci en parut désagréablement impressionné. Il repoussa les embrassements de son frère, et le contraignit à le suivre dans une chambre écartée où ils restèrent enfermés plusieurs heures. Hubert en sortit d'un air consterné, demanda son cheval, et allait partir, lorsque le justicier Volker le décida à retarder son départ, espérant amener un raccommodement entre les deux frères. Wolfgang se joignit à lui, et dit à son frère : — J'espère que tu réfléchiras. Hubert parut calmé par ces paroles, et se décida à rester.

Mon oncle étant monté vers le soir dans le cabinet de Wolfgang, le trouva en proie à une violente agitation. Il se promenait à grands pas, comme un homme préoccupé d'une idée fixe qui le tourmente : — Mon frère vient d'arriver, dit Wolfgang, et j'ai retrouvé en lui cette

aversion qui nous sépare depuis longues années. Il me hait parce que je suis riche, et qu'il a prodigué la plus grande partie de sa fortune. Ses dispositions sont des plus hostiles : il voudrait me rendre responsable de ses folies. Je ne puis ni ne veux lui céder la moindre partie des revenus du majorat. Mais, en bon frère, je lui abandonne ma moitié des revenus d'un vaste domaine que mon père possédait en Courlande. Il en a assez pour payer ses dettes, et tirer sa femme et ses enfants de la gêne où les a réduits son inconduite. Il n'en est pas content. Il a appris, je ne sais par quels sortilèges, l'existence des cent cinquante mille ducats que nous avons trouvés dans le caveau. Il prétend me forcer à lui en donner la moitié. Que la foudre m'écrase, si j'y consens. J'espère que Dieu me gardera des mauvais desseins qu'il aurait contre moi.

Le justicier s'efforça de calmer l'irritation de Wolfgang, en lui montrant sous un point de vue moins défavorable la conduite de son frère, et obtint de lui qu'il se prêterait à une transaction. Hubert pressé par ses créanciers, acceptait les offres de son frère, à la condition toutefois qu'il lui compterait de suite quatre mille ducats, et qu'il le laisserait passer quelques jours à Rauhsitten. Wolfgang consentit seulement à lui compter deux mille ducats à titre de pur don, et pria son frère de ne pas trop prolonger son séjour, à

cause de l'arrivée prochaine de sa femme. — Je réfléchirai, dit Hubert, mais provisoirement je suis ici, et je n'en bouge pas. Il ne pouvait se faire ni à l'idée de recevoir en don ce qu'il regardait comme un droit, ni à celle de voir le majorat entre les mains d'un frère privilégié par son droit d'aînesse. Ainsi donc, disait-il, mon frère me traite en mendiant ! Je ne l'oublierai jamais, et il se repentira des conséquences de sa conduite à mon égard.

Hubert s'installa dans une des ailes du vieux château, passant le temps à la chasse, ou dans une retraite absolue, évitant de rencontrer son frère, et de tous les domestiques ne communiquant familièrement qu'avec Daniel. La vie mystérieuse d'Hubert commençait à inspirer des soupçons au justicier, lorsqu'un matin il le vit entrer chez lui. Il venait lui déclarer qu'il était prêt à partir, et le chargeait de prier son frère de lui remettre les deux mille pièces d'or convenues en une lettre de change sur Isaac Lazarus, banquier à Kœnigsberg, ville où il désirait se fixer. Il devait partir la nuit prochaine, et voyager à cheval. Wolfgang fut charmé de cette détermination, et s'empressa de signer la lettre de change demandée.

La nuit suivante, vers minuit, le justicier Volker fut éveillé en sursaut par un cri lamentable. Il prêta attentivement l'oreille, mais il

n'entendit plus rien. Il crut alors avoir fait un mauvais rêve, mais le besoin de calmer son agitation l'ayant fait mettre à la fenêtre pour respirer l'air froid, il vit la grille du château s'ouvrir en criant sur ses gonds rouillés. Daniel amena de l'écurie dans la cour un cheval sellé, un autre homme parut enveloppé de fourrures, c'était Hubert. Il s'entretint quelques instants avec le majordome, en faisant des gestes très animés, et rentra dans le château. Daniel ramena le cheval à l'écurie, ferma le plus doucement qu'il put la grille du portail, et se retira sans bruit. Ce départ non effectué fit naître toutes sortes de conjectures dans l'esprit du justicier. Il cherchait quels motifs avaient pu détourner Hubert de partir, et quelle connivence pouvait exister entre Daniel et lui, et produire des conséquences coupables. Toutes ses suppositions le conduisaient à entrevoir des projets criminels, et il sentait qu'il fallait une surveillance active et intelligente pour les déjouer. Daniel lui inspirait de graves soupçons. Le reste de la nuit s'écoula, pendant que Volker était livré à ces pénibles réflexions. Le point du jour avait paru, lorsque le sommeil qui commençait à le gagner fut interrompu par un grand bruit de voix confuses et de gens qui couraient en tout sens. On vint frapper à sa porte, et on lui annonça que le baron Wolfgang avait disparu, sans qu'on pût savoir ce qu'il était

devenu. Il s'était couché le soir à son heure habituelle, mais il avait dû se lever, passer sa robe de chambre et prendre un flambeau, parce que son lit était vide, et ces deux objets n'étaient pas à leur place de la veille. Tout-à-coup une idée affreuse traverse l'esprit du justicier, il se souvient et du cri lamentable qui l'avait réveillé, et des mouvements nocturnes qu'il avait vus de sa fenêtre dans la cour. Il court dans la salle des chevaliers. Ses pressentiments ne l'ont pas trompé, la porte du donjon est ouverte, l'avocat montre du doigt l'abîme aux domestiques : — C'est là, dit-il, que votre maître a été précipité cette nuit ! En effet, de dessous la couche de neige qui s'était amoncelée pendant la nuit sortait un bras raidi par la mort. On descendit dans l'abîme au moyen d'échelles ajoutées les unes aux autres, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peines et de danger, qu'on retira le cadavre du baron Wolfgang du milieu des ruines. Tous ses membres étaient brisés et disloqués horriblement par cette chute épouvantable sur les angles des pierres amoncelées, mais il tenait encore dans ses mains crispées le flambeau qui l'avait éclairé jusque là.

Hubert accouru des premiers laissa éclater les signes d'une douleur sincère à la vue du corps de son frère, qu'on retirait du gouffre, et qu'on plaça sur la même table, au milieu de la salle, où quelque temps auparavant on

avait déposé le corps du vieux Roderich. Hubert se jeta sur le corps de son frère, en s'écriant : — Dieu m'est témoin que je n'ai pas demandé de me venger aux êtres infernaux qui m'obsédaient ! Ces paroles mystérieuses n'échappèrent pas au justicier, dont les soupçons allaient jusqu'à attribuer à Hubert une responsabilité dans la catastrophe.

Quelques heures après, Hubert vint trouver le justicier dans la salle d'audience, et, s'étant assis dans un fauteuil de chêne, il lui dit d'une voix tremblante d'émotion : — J'étais l'ennemi de mon frère, irrité par cette loi injuste qui enrichit l'aîné de la famille au préjudice des autres enfants. Un malheur affreux a mis fin à ses jours. Je souhaite que le ciel n'ait pas ainsi châtié la dureté de son cœur. Me voici titulaire du majorat, je ne m'en réjouis pas : tout bonheur est fini pour moi dans ce monde. Je vous confirme dans tous les pouvoirs qui vous avaient été confiés par mon père et mon frère. Mes intérêts ne peuvent pas être en meilleures mains. Quant à moi, j'ai hâte de m'éloigner d'un lieu témoin d'un évènement si affreux. Il se leva, sortit de la salle, et deux heures après, il partit au galop pour Kœnigsberg.

On fit une enquête sur les causes de la mort du malheureux Wolfgang. La plupart supposaient qu'il s'était levé pour prendre quelque livre

dans la bibliothèque, et qu'en proie à un demi-sommeil, il s'était trompé de porte, et avait ouvert celle qui donnait sur l'abîme. Mais cette supposition manquait de fondement : la porte en question était solidement fermée par des verroux ; comment croire que l'erreur du baron aurait pu persister devant cette résistance ? Pendant que le justicier était absorbé dans ses réflexions, Franz laissa échapper ces mots : Ce n'est pas ainsi que le malheur est arrivé. On eut beau le presser de questions, il refusa de s'expliquer davantage. Le justicier seul réussit à le faire parler : il ne voulut le faire que devant lui seul, et sous le sceau du secret. Il raconta à Volker que le défunt s'occupait souvent des trésors, enfouis selon lui sous les décombres du donjon. Il s'était fait remettre la clef de la porte fatale par Daniel, et souvent, au milieu de la nuit, il allait se pencher sur le gouffre, pour rêver seul aux immenses richesses que son avarice y supposait, et aux moyens de les retrouver. Il était probable que dans une de ces visites nocturnes, un vertige l'avait fait tomber dans l'abîme. Daniel, plus impressionné que personne par ce triste évènement, proposa de murer cette porte, et son avis fut suivi sans retard. Hubert se fixa dans ses domaines de Courlande, chargea le justicier Volker d'administrer les revenus du majorat qui avait passé

sur sa tête, abandonna la construction du nouveau château, et ne fit faire à l'ancien que les réparations strictement nécessaires pour l'empêcher de tomber en ruines.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis la mort funeste du baron Wolfgang lorsqu'un jour Hubert arriva au château de Rauhsitten. C'était au commencement de l'automne. Il eut de longs entretiens avec le justicier, à qui il parla souvent de sa mort prochaine, en ayant soin de lui dire que son testament était déposé entre les mains des magistrats de la ville de Kœnigsberg. Ses pressentiments se réalisèrent. Son fils, qui portait le même nom que lui, vint aussitôt à Rauhsitten, prendre possession du majorat. Sa mère et sa sœur l'accompagnaient. Ce jeune seigneur paraissait avoir un caractère vicieux, et dès son arrivée il fit naître généralement des sentiments d'aversion. Il était prêt à tout bouleverser dans ses domaines, lorsqu'il fut arrêté par le justicier, qui, ne voulait pas obtempérer aux ordres de ce jeune fou, avant d'avoir vu le testament de son père, et connu l'étendue des droits qu'il conférait à son héritier. Cette résistance inattendue de la part d'un homme, que le jeune seigneur ne considérait que comme un premier valet, excita au plus haut degré sa colère. Le justicier tint tête à l'orage, et maintint courageusement l'inviolabilité que lui donnaient ses fonctions. Il alla même

jusqu'à intimer au jeune Hubert de quitter Rauhsitten, pour attendre le jour fixé pour l'ouverture du testament.

Au bout de trois mois, les pièces déposées entre les mains des magistrats de Kœnigsberg furent décachetées en leur présence. Le justicier avait avec lui, pour assister à cette ouverture, un jeune homme de bonne mine, mais simplement vêtu, qu'on pouvait prendre pour son secrétaire. L'héritier présomptif du majorat se présenta aussi d'un air arrogant, réclamant une prompte lecture, et demandant qu'on ne perdît pas le temps en vaines formalités.

Le défunt baron Hubert de Rauhsitten déclarait qu'il n'avait jamais possédé le majorat comme titulaire véritable, mais seulement qu'il l'avait géré dans l'intérêt du fils unique de son frère Wolfgang. Cet enfant portait comme son grand père le nom de Roderich, et lui seul était l'héritier légitime du majorat. Le testament déclarait que ce fils était né du mariage qu'il avait contracté secrètement, mais légitimement, à Genève avec une demoiselle noble, mais sans fortune. Son épouse étant morte au bout d'un an, il était demeuré veuf avec ce fils unique, dont les droits que lui donnait sa naissance étaient incontestables, et qui était donc le véritable héritier du majorat. Il n'avait gardé le silence à ce sujet pendant toute sa vie, que pour se conformer à une

convention secrète faite entre lui et son frère Wolfgang.

Lorsque le notaire eut achevé la lecture de tous les articles du testament, le justicier Volker se leva et présenta aux magistrats le jeune homme qui était avec lui, comme le baron Roderich de Rauhsitten, fils légitime de Wolfgang de Rauhsitten, et héritier du majorat de Rauhsitten. A ces paroles, Hubert resta un moment anéanti sur son siège, puis se levant furieux, il menaça convulsivement du poing le jeune homme, et sortit de la salle en proie à un vrai délire. A la demande des magistrats, le jeune Roderich produisit les titres qui établissaient sa filiation, ainsi que des lettres de son père et de sa mère. Mais sur les titres Wolfgang avait pris la qualité de négociant, et le pseudonyme de De Born, et les lettres n'étaient signées que de l'initiale W., quoiqu'on pût reconnaître aisément l'identité de l'écriture. Les magistrats hésitèrent à se prononcer sur une question aussi grave, et se séparèrent, après avoir ordonné une enquête rigoureuse à ce sujet. Hubert adressa aux juges une requête pour être mis immédiatement en possession du majorat, attendu l'insuffisance des preuves fournies par son adversaire. Il fut décidé qu'il serait fait droit à sa demande, si dans un bref délai le jeune prétendant à l'héritage n'avait

pas établi ses droits d'une manière incontestable.

Dans ce délai, le justicier Volker s'occupa sérieusement à rechercher les preuves de la vérité dans les papiers de Wolfgang de Rauhsitten. Établi au vieux château, il était plongé dans la poussière des archives, lorsqu'un soir, vers minuit, il fut tiré de son travail par un bruit de pas qui montaient l'escalier, et par le cliquetis d'un trousseau de clefs. Il se leva et s'avança dans la grande salle voisine, dont les murs étaient éclairés par les rayons blafards de la lune. Une porte s'ouvrit, et il vit entrer un homme à demi-vêtu, portant une lanterne sourde, il s'avançait d'un pas chancelant, le visage pâle et défait. Volker reconnut Daniel. Il allait lui adresser la parole, lorsqu'il vit que le majordome était en proie à un accès de somnambulisme, car il marchait les yeux fermés. Il le vit se diriger vers la porte murée, tirer une clef du trousseau qui était à sa ceinture, et gratter le mur en poussant des sons gutturaux et inarticulés. Ensuite Daniel appliqua son oreille contre le mur, parut écouter un instant, puis imposer silence de la main à quelqu'un. Après cela, il se baissa pour reprendre sa lanterne qu'il avait posée à terre, et s'en retourna par où il était venu. Le justicier le suivit doucement : Daniel descendit

dans la cour, entra dans l'écurie, y sella un cheval, et l'amena dans la cour, resta quelques instants incliné comme un valet qui reçoit les ordres de son maître, ramena le cheval dans l'écurie, et remonta dans sa chambre, dont il eut soin de fermer la porte au verrou. Cette scène étrange rappela au justicier les soupçons qui lui avaient fait croire qu'un crime avait été commis dans le château, et que Daniel en avait été le témoin ou le complice.

Le jour suivant, Daniel étant venu chez le justicier pour quelques détails de son service, Volker lui prit les deux mains, et le faisant asseoir vis-à-vis de lui : — Mon vieux Daniel, lui dit-il, contez-moi un peu ce que vous pensez du procès qui s'est engagé entre Hubert et Roderich. — Hé ! que m'importe, répondit Daniel, lequel des deux sera le maître ici ? En parlant ainsi sa voix expirait sur ses lèvres. — Qu'avez-vous donc, Daniel, vous tremblez de tous vos membres ? on dirait que vous avez fait un crime. Il me semble que vous avez passé une mauvaise nuit. Au lieu de répondre, Daniel se leva avec effort, et voulut se retirer ; mais le justicier le força à se rasseoir, et lui dit d'un air sévère : — Restez, Daniel, et dites-moi tout de suite ce que vous avez fait la nuit dernière, ou plutôt expliquez-moi ce que j'ai vu. — Eh ! mon Dieu, qu'avez-vous vu ? demanda le vieillard

en frissonnant ? Le justicier raconta la scène nocturne dont il avait été le témoin. En l'écoutant, le majordome s'enfonçait dans le grand fauteuil où il était assis, cachant son visage entre ses mains, pour dérober à l'œil perçant du justicier l'émotion de ses traits. — Il paraît, Daniel, poursuivit Volker, que l'envie vous prend la nuit d'aller visiter les trésors que le vieux Roderich avait amassés dans le donjon. Dans leurs accès, les somnambules répondent franchement aux questions qui leur sont faites : la nuit prochaine, nous causerons ensemble de certaines choses. Le trouble de Daniel allait croissant à mesure que le justicier parlait ; à la fin, il poussa un cri aigu, et s'évanouit. On le porta dans son lit, il resta plusieurs heures sans connaissance. A son réveil, il demanda à boire, renvoya le domestique qu'on avait placé près de lui, et s'enferma dans sa chambre.

La nuit suivante, pendant laquelle le justicier se proposait de faire sur Daniel une épreuve décisive, un bruit de vitres brisées se fit entendre. Le justicier se mit à la fenêtre, et vit une fumée épaisse sortir de la chambre de Daniel. On en avait forcé la porte pour sauver de l'incendie le vieillard, qu'on avait trouvé évanoui sur le plancher. Sa lanterne brisée à côté de lui avait mis le feu aux rideaux de son lit, et il aurait été misérablement brûlé sans ces prompts

secours. La porte fermée par deux verrous n'avait cédé qu'avec peine, et montrait que Daniel avait voulu s'interdire de sortir, mais que l'instinct aveugle qui remplace la volonté chez les somnambules l'avait fait lever malgré lui. L'obstacle des verroux l'avait éveillé au milieu de la crise, sa lanterne échappée de ses mains avait mis le feu, et la frayeur l'avait fait évanouir. Cette secousse causa une longue et dangereuse maladie à Daniel, qui ne s'en releva que pour se traîner dans un état de langueur alarmant.

Un soir que le justicier était encore occupé à rechercher dans les archives des titres en faveur de Roderich son protégé, il vit paraître dans sa chambre Daniel, marchant à pas mesurés, comme un fantôme. Il se dirigea tout droit vers le bureau du justicier, y déposa un portefeuille de cuir noir, tomba à genoux, en s'écriant : — Il y a un juge au ciel ! puisse-t-il me laisser le temps de me repentir ! Il se leva, et sortit de la chambre à pas lents, comme il y était venu. Des papiers précieux étaient contenus dans ce portefeuille noir. Ils étaient tous écrits de la main du baron Wolfgang et revêtus de son sceau ; ils établissaient clairement la légitimité de son fils ; et racontaient l'histoire de son mariage secret. Ces preuves étaient si évidentes, qu'Hubert fut obligé de les reconnaître et de déclarer devant les juges qu'il se désistait de toute prétention à

l'héritage de Wolfgang de Rauhsitten. Il quitta le pays, et passa en Russie où il prit du service. Après son départ, sa mère et sa sœur Séraphine se retirèrent dans leurs domaines de Courlande. Roderich s'y rendit plus tard, dans l'intention de demander en mariage la sœur d'Hubert, qui avait péri dans un combat entre les russes et les persans.

Le justicier Volker étant parti, après avoir fait reconnaître tous les droits de Roderich, le château de Rauhsitten ne fut habité pendant quelque temps que par des domestiques. Daniel était si malade, que ses fonctions de majordome furent données à Franz, dont le zèle et la fidélité méritaient bien cette récompense.

Le mariage entre Roderich et Séraphine devant mettre fin à tout sujet de division entre les deux familles, fut promptement conclu. Les fiançailles furent célébrées avec une grande pompe au château de Rauhsitten, au commencement de novembre. Le justicier Volker qui s'était attaché depuis nombre d'années aux seigneurs de ce lieu, avait choisi pour domicile l'ancienne chambre à coucher du vieux Roderich, afin, pensait-il, de mieux épier la conduite de Daniel.

Un soir que le baron Roderich et le justicier étaient assis devant une table couverte de papiers, et qu'ils étaient occupés à compulser des actes pour dresser l'état exact des revenus du domaine, le vent du nord mugissait avec furie

au dehors, les sapins gémissaient et craquaient, et le grand feu qui brûlait dans la cheminée suffisait à peine pour contrebalancer les effets de l'air glacé qui entrait en sifflant par les jointures des fenêtres. — Quel temps épouvantable ! s'écriait le justicier. — Oui, oui, épouvantable, murmurait le baron, que rien n'avait pu jusqu'alors distraire de ses calculs.

En ce moment la tempête redoublait de furie. Le baron se leva pour juger de ses effets au dehors, mais à l'instant il retomba sur sa chaise, la bouche béante, les yeux fixés, la main tendue vers la porte qui venait de s'ouvrir pour donner passage à une figure livide et décharnée dont l'aspect aurait effrayé les plus courageux.

C'était Daniel.... Plus pâle que lui, le baron, en proie à l'émotion la plus violente en voyant le vieux majordome gratter à la porte murée, s'élança vers lui en criant : — Daniel ! Daniel ! que viens-tu faire ici à cette heure ? Daniel poussa un grand cri, et tomba à la renverse. On voulut le relever, il était mort. — Grand Dieu ! s'écria Roderich, de quel malheur ne suis-je pas la cause ? Les médecins ne disent-ils pas que pour tuer un somnambule il suffit de l'appeler par son nom pendant son accès d'hallucination ? — Ne vous reprochez pas la mort de cet homme, lui dit le justicier; il a reçu sa juste punition; c'était le meurtrier de votre père. — De mon père !...

— Oui, monseigneur ; c'est la main de Dieu qui l'a frappé par vos paroles. Votre saisissement à sa vue a été l'effet de la répulsion instinctive qu'inspire un scélérat. Les paroles que vous avez prononcées, et qui ont tué Daniel quand elles ont frappé ses oreilles, sont les dernières que les lèvres de votre infortuné père ont articulées.

Le justicier tira alors de son sein un écrit soigneusement cacheté et qui était tout entier de la main d'Hubert, frère de Wolfgang de Rauhsitten, et le présenta à Roderich qui y vit tous les mystères de haine et de vengeance qui avaient amené tant de malheurs dans sa famille. Ces affreux sentiments étaient nés dans le cœur d'Hubert, le même qui était mort en Perse, du ressentiment que l'érection du majorat en faveur de son frère aîné avait provoqué, quand il se vit ainsi privé d'une portion considérable de l'héritage paternel. Depuis cette époque, Hubert, secondé par Daniel, n'avait négligé aucune occasion de semer la discorde entre son père et son frère.

Le vieux Roderich voulait illustrer sa maison en mariant son fils aîné Wolfgang avec une demoiselle de la plus haute condition. Ses calculs astrologiques lui faisaient espérer le succès de ce plan, que rien n'aurait pu le décider à abandonner. La moindre opposition de la part de son fils aurait attiré sa malédiction. Cependant Wolfgang, dans ses voyages, avait connu

à Genève une demoiselle noble, mais sans fortune. L'attachement qu'elle lui avait inspiré était si vif, qu'il se décida à l'épouser ; mais il fut convenu que ce mariage resterait secret, aussi longtemps que Wolfgang n'aurait pas pu amener son père à l'approuver. Avant que Wolfgang eût revu son père, il avait reçu une lettre de lui par laquelle, pressentant sa mort prochaine d'après les prédictions des astres, il pressait son fils de venir en toute hâte auprès de lui. Nous avons vu que ses pressentiments s'étaient réalisés, et que son fils était arrivé trop tard.

Hubert étant venu à Rauhsitten pour régler les affaires de la succession paternelle avec son frère Wolfgang, celui-ci lui apprit son mariage secret, et sa joie de pouvoir annoncer à son épouse que celui qu'elle avait accepté pour époux sous le nom du négociant *De Born*, était un descendant de l'illustre maison de Rauhsitten, et un riche et puissant seigneur. Il allait partir bientôt pour amener sa femme et son fils dans ses domaines, lorsque sa mort violente l'en empêcha, ainsi qu'on l'a vu. Par cette mort, Hubert se trouvait possesseur du majorat, et s'empressait de faire valoir ses droits, qui étaient bien plus clairs que ceux du fils de son frère. Mais le fonds de loyauté qui vivait au fond de son cœur excita ses remords. Un fatal événement augmenta encore en lui la crainte des jugements

célestes. Il avait deux fils, âgés l'un de douze ans et l'autre de onze, qui donnaient des signes continuels de mésintelligence. Un jour l'aîné dit au cadet : — Tu n'es qu'un misérable ; un jour je serai le seigneur du château de Rauhsitten, et il te faudra venir me demander de quoi acheter un habit neuf. Irrité de ces paroles, le cadet frappa son frère d'un coup de couteau, dont les suites furent mortelles. Hubert, frappé de ce malheur, envoya le fils qui lui restait à St. Pétersbourg, et plus tard il le fit enrôler sous les ordres de Suwarow. Dévoré de chagrins et de remords, il envoyait des secours d'argent pour l'entretien du jeune fils de Wolfgang, en se cachant sous le nom d'un parent de De Born. Quant à la mort de Wolfgang elle demeura longtemps un affreux mystère, entrevu seulement par les accès de somnambulisme de Daniel. Il fallait l'aveu d'Hubert pour l'expliquer.

Voici ce qui était arrivé. Dans la nuit fixée pour le départ d'Hubert, Daniel l'avait retenu au moment où il allait monter à cheval, en lui disant qu'il ne fallait pas abandonner ainsi ce magnifique héritage à l'avarice de son frère : — Mais que faire ? Si un coup dirigé sur lui pendant une chasse et qu'on pourrait attribuer à un accident.... — Quelle imprudence ! Etes-vous décidé à rentrer dans la possession de ce domaine, sans qu'on puisse vous rendre responsable des

moyens ? — Oui, à tout prix, dit Hubert d'une voix sourde. — Eh ! bien, vous êtes chez vous, Seigneur de Rauhsitten, le ci-devant baron est mort cette nuit, en se brisant le corps sur les ruines du donjon !

Le crime avait été commis de cette manière : Daniel, excité par l'esprit de vengeance et par l'avarice, qui lui faisait espérer de riches présents du nouveau baron, avait remarqué que chaque nuit Wolfgang venait méditer au bord de l'abîme dont il a été parlé si souvent. Lorsqu'il apprit le prochain départ d'Hubert, il vint une nuit se poster dans un angle de la salle des chevaliers, épiant le moment où Wolfgang viendrait faire sa méditation accoutumée, et lorsque le baron avait ouvert la porte qui ouvrait sur le gouffre, Daniel l'y avait précipité en le poussant par les épaules !

Ces horribles révélations rendirent le séjour de ce château odieux à Roderich, et il n'y venait qu'à l'époque des chasses d'automne. Franz, le nouveau majordome, disait qu'on voyait souvent la nuit, quand la lune était pleine, l'ombre de Daniel errer dans les salles et les corridors du château.

Tel fut le récit de mon oncle le justicier. Je lui fis quelques questions sur la baronne, épouse de Roderich. — Hélas ! me répondit-il, elle aussi

a subi le sort fatal qui pèse sur cette famille. Quelques mois après que nous eûmes quitté le château, elle fut renversée de son traîneau et sa tête se brisa sur des rochers. Le baron est inconsolable de sa perte. Cousin, nous ne retournerons jamais à Rauhsitten. Les larmes étouffèrent les dernières paroles de mon oncle, et je le quittai le cœur navré. La mort nous l'enleva bientôt.

Bien des années après, revenant de Saint Pétersbourg je voulus revoir ces lieux désolés. J'arrivai de nuit dans le village, et je vis un grand feu briller au sommet du rocher sur lequel avait été bâti le vieux manoir. Un paysan que j'interrogeai me dit que c'était la lumière d'un phare qui avait été construit avec les pierres du château démoli. Il ajouta que tout était désert alentour, qu'on voyait souvent des ombres blanchâtres se poursuivre au milieu des décombres avec des cris lamentables. Je m'éloignai le cœur serré et poursuivi par les plus pénibles souvenirs.

LES GANTS DU DIABLE

d'après Uhland

—

Un jeune gentilhomme de la Forêt Noire était redouté de tout son voisinage. Son passe-temps était de chevaucher la nuit sur les grandes routes, et de lever des contributions sur les voyageurs et les marchands attardés. Son nom était Rechberger, et son occupation, qu'on qualifierait aujourd'hui d'un nom flétrissant, n'était pas sans exemple au moyen âge, époque où les guerres continuelles que les petits seigneurs se faisaient entr'eux les avaient habitués à faire peu de cas de la vie des hommes, et à respecter encore moins leurs propriétés.

Une nuit Rechberger, s'était éloigné plus que d'habitude du vieux château, bâti au sommet d'un rocher escarpé, qui lui servait de demeure, et d'où il guettait sa proie comme l'aigle, du haut de son aire. Il avait en vain battu le grand

chemin, pas un pauvre colporteur, pas un frère quêteur, pas le moindre pélerin ne s'était trouvé sur ses pas pour lui payer le tribut qu'il exigeait de ceux qui traversaient ses domaines. Fatigué d'une longue course, il entra dans une église déserte et à demi-ruinée, pour s'y reposer quelques heures, et en repartir pour de nouveaux exploits.

Il savait que vers le milieu de la nuit un convoi richement chargé devait passer par là. A minuit, il remonte à cheval accompagné de son écuyer. Après avoir chevauché quelque temps, le chevalier s'aperçoit qu'il n'a pas ses gants.

— Cours, dit-il, à son écuyer, va les chercher dans l'église : je les ai laissés sur le tombeau où je me suis reposé.

L'écuyer obéit, non sans hésiter ; mais bientôt après il revient tout pâle : — Que le diable aille chercher vos gants, dit-il à son maître. Un esprit est assis sur le tombeau ; mes cheveux se dressent encore sur ma tête à ce souvenir. Il a pris les gants, et il les regarde avec des yeux de feu; il les ploie et les déploie. Les membres m'en tremblent encore.

Alors le chevalier retourne en toute hâte à l'église, et sur le refus de l'esprit de lui rendre ses gants, il le provoque au combat, se mesure avec lui, le défait et lui reprend ses gants.

Alors l'esprit, fâché de se voir privé de sa

trouvaille, lui dit: — Puisque tu ne veux pas me laisser en propre cette paire de gants si jolis et si souples, au moins prête-les-moi pour un an.

— Pour un an ? je te les prête volontiers, je mettrai ainsi à l'épreuve la bonne foi du diable. D'ailleurs tes pattes sèches ne rempliront pas ces gants et ne les crèveront pas.

Rechberger remonte fièrement à cheval, et sort de l'église; il chevauche avec son écuyer dans le bois, pensant au convoi qu'il doit attaquer.

Au moment où le coq chantait, il entend le bruit des pas de plusieurs chevaux. Comptant sur une proie facile, il s'approche de la route, mais au lieu du convoi qu'il guettait, il voit s'avancer un noir cortège de cavaliers masqués. Le cœur lui bat bien fort, et bien loin de leur chercher querelle, il se range pour les laisser passer.

Derrière cette troupe, trottait seul un cavalier qui tenait par la bride, un cheval noir, tout sellé, et caparaçonné de noir, mais ne portant personne. Curieux de savoir à qui était destiné ce beau coursier, si tristement paré, Rechberger s'approche de l'écuyer qui le tenait par la bride et lui dit : — Brave écuyer, voudrais-tu me dire pour qui est ce cheval sans cavalier ?

— Il est destiné au plus fidèle serviteur de mon maître, à celui qui fait les actions qui lui plaisent le plus, au chevalier Rechberger. Il mou-

tera ce cheval, et dans un an ce cheval l'emportera et sera la cause de sa mort.

Après avoir dit ces paroles, l'écuyer noir qui s'était arrêté pour répondre, repartit au galop, pour rejoindre ses compagnons, et bientôt le funèbre cortége disparut aux regards de Rechberger, qui était demeuré tout pensif sur le bord de la route. Enfin il dit à son écuyer : — Malheur à moi ! les choses ne vont pas bien pour moi. Je descends de cheval. Si tu te sens la force de conduire mon cheval, si mon armure n'est pas trop pesante pour toi, prends-les et sers-t'en pour la gloire de Dieu, et non pour réjouir le diable. Pour moi, je vais consacrer les jours qui me restent à faire pénitence des crimes que j'ai commis.

L'aurore avait à peine paru, que Rechberger alla frapper à la porte d'un couvent, et demanda à parler à l'abbé : — Seigneur abbé, lui dit-il, je suis un trop grand criminel pour oser m'offrir à vous pour devenir un de vos religieux ; mais ne refusez pas de me recevoir pour servir ici en qualité de frère.

— Tu as été chevalier, lui dit l'abbé ; je le vois à tes éperons. Je consens à te recevoir, et je te confie le soin des chevaux qui sont dans l'écurie du monastère.

Rechberger accepta avec une humble reconnaissance les fonctions si basses qu'on lui donnait ; il n'avait qu'une pensée ; c'était de laver

ses crimes par une sincère pénitence. Il s'en acquitta avec soin, sans regret de sa condition passée, et passant en prières tout le temps où il n'était pas occupé.

Enfin l'année s'écoula. Le jour même où elle finissait, on vint offrir un cheval à l'abbé qui l'acheta. Il était entièrement noir, et excessivement farouche. L'abbé chargea Rechberger de le dompter. L'obéissance et le souvenir de son ancien état lui font accepter avec plaisir cette mission périlleuse, et il s'élance en croupe. Le cheval qui paraissait n'avoir jamais senti de cavalier se dresse sur ses pieds de derrière, puis retombe brusquement sur ceux de devant ; il blanchit le mors de son écume, secoue sa tête avec violence, se jette à droite, et puis à gauche, lance des ruades furieuses, enfin fait les plus grands efforts pour jeter à terre son cavalier. Mais celui-ci reste ferme en selle, suit avec son corps tous les mouvements du cheval, comme s'il ne faisait qu'un avec lui. Lassé de cette lutte désespérée, le coursier semblait prêt à se soumettre à la main puissante qui le maîtrisait, lorsque faisant une tentative suprême pour s'y soustraire, il rejeta sa tête en arrière, et frappant en plein la poitrine de son cavalier, il le renversa, vomissant des flots de sang. Libre de tout frein, le cheval partit comme un trait, s'enfonça dans les bois, et jamais plus on ne le revit.

Rechberger expira presqu'aussitôt et fut enterré dans la vieille église où il avait passé la nuit un an auparavant. Au coup de minuit, un écuyer tout vêtu de noir arriva auprès de son tombeau, tenant par la bride un cheval noir. Une paire de gants pendait au pommeau de la selle. Rechberger sort de son tombeau, et s'en servant comme d'un marche-pied, il met le pied à l'étrier que l'écuyer lui présente humblement, il s'élance en selle, prend les gants, les met à ses mains, saisit les rênes, et excitant le cheval, il part comme un éclair et disparaît.

TRILBY

OU LE LUTIN D'ARGAIL

FRAGMENTS

par Charles Nodier

Il n'y a personne parmi vous, mes chers amis, qui n'ait entendu parler des *drows* de Thulé et des *elfs* ou lutins familiers de l'Écosse, et qui ne sache qu'il y a peu de maisons rustiques dans ces contrées qui ne comptent un follet parmi leurs hôtes. C'est d'ailleurs un démon plus malicieux que méchant et plus espiègle que malicieux, quelquefois bizarre et mutin, souvent doux et serviable, qui a toutes les bonnes qualités et tous les défauts d'un enfant mal élevé. Il fréquente rarement la demeure des grands et les fermes opulentes qui réunissent un grand nombre de serviteurs ; une destination plus modeste lie sa vie mystérieuse à la cabane du pâtre ou

du bûcheron. Là, mille fois plus joyeux que les brillants parasites de la fortune, il se joue à contrarier les vieilles femmes qui médisent de lui dans leurs veillées, ou à troubler de rêves incompréhensibles, mais gracieux, le sommeil des jeunes filles. Il se plaît particulièrement dans les étables, et il aime à traire pendant la nuit les vaches et les chèvres du hameau, afin de jouir de la douce surprise des bergères matinales, quand elles arrivent dès le point du jour, et ne peuvent comprendre par quelle merveille les jattes rangées avec ordre regorgent de si bonne heure d'un lait écumeux et appétissant ; ou bien il caracole sur les chevaux qui hennissent de joie, roule dans ses doigts les longs anneaux de leurs crins flottants, lustre leur croupe polie, ou lave d'une eau pure comme le cristal leurs jambes fines et nerveuses. Pendant l'hiver, il préfère à tout les environs de l'âtre domestique et les pans couverts de suie de la cheminée, où il fait son habitation dans les fentes de la muraille, à côté de la cellule harmonieuse du grillon. Combien de fois n'a-t-on pas vu Trilby, le joli lutin de la chaumière de Dougal, sautiller sur le rebord des pierres calcinées avec son petit *tartan* de feu et son *plaid* ondoyant couleur de fumée, en essayant de saisir au passage les étincelles qui jaillissaient des tisons et qui mon-

laient en gerbe brillante au-dessus du foyer ! Trilby était le plus jeune, le plus galant, le plus mignon des follets. Vous auriez parcouru l'Écosse entière, depuis l'embouchure du Solway jusqu'au détroit de Pentland, sans en trouver un seul qui pût lui disputer l'avantage de l'esprit et de la gentillesse. On ne racontait de lui que des choses aimables et des caprices ingénieux. Les châtelaines d'Argail et de Lennox en étaient si éprises, que plusieurs d'entre elles se mouraient du regret de ne pas posséder dans leurs palais le lutin qui avait enchanté leurs songes, et le vieux laird de Lutha aurait sacrifié, pour pouvoir l'offrir à sa noble épouse, jusqu'au claymore rouillé d'Archibald, ornement gothique de sa salle d'armes ; mais Trilby se souciait peu du claymore d'Archibald, et des palais et des châtelaines. Il n'eût pas abandonné la chaumière de Dougal pour l'empire du monde, car il s'était attaché à Jeannie, la batelière du lac Beau.

. . . . . .

Quand Jeannie, de retour du lac, avait vu s'égarer au loin, s'enfoncer dans une anse profonde, se cacher derrière un cap avancé, pâlir dans les brumes de l'eau et du ciel la lumière errante du bateau voyageur qui portait son mari et les espérances d'une pêche heureuse, elle regardait encore du seuil de la maison, puis rentrait en soupirant, attisait les charbons à

demi blanchis par la cendre, et faisait pirouetter son fuseau de cytise en fredonnant le cantique de saint Dunstan, ou la ballade du revenant d'Aberfoïl, et dès que ses paupières, appesanties par le sommeil, commençaient à voiler ses yeux fatigués, Trilby, qu'enhardissait l'assoupissement de sa bien-aimée, sautait légèrement de son trou, bondissait avec une joie d'enfant dans les flammes, en faisant sauter autour de lui un nuage de paillettes de feu, se rapprochait plus timide de la fileuse endormie, et quelquefois rassuré par le souffle égal qui s'exhalait de ses lèvres à intervalles mesurés, s'avançait, reculait, revenait encore, s'élançait jusqu'à ses genoux en les effleurant comme un papillon de nuit du battement muet de ses ailes invisibles, allait caresser sa joue, se rouler dans les boucles de ses cheveux, se suspendre, sans y peser, aux anneaux d'or de ses oreilles.....

Pendant que Jeannie, assise à l'angle du foyer, racontait à son mari les séductions du follet malicieux, qu'on se représente la colère de Trilby, et son inquiétude, et ses terreurs ! Les tisons lançaient des flammes blanches qui dansaient sur eux sans les toucher ; les charbons étincelaient de petites aigrettes pétillantes, le farfadet se roulait dans une cendre enflammée et la faisait voler autour de lui en tourbillons ardents. « Voilà qui est bien, dit le pêcheur.

« J'ai passé ce soir le vieux Ronald, le moine
« centenaire de Balva, qui lit couramment dans
« les livres d'église, et qui n'a pas pardonné
« aux lutins d'Argaïl les dégâts qu'ils ont faits
« l'an dernier dans son presbytère. Il n'y a que
« lui qui puisse nous débarrasser de cet ensorcelé
« de Trilby, et le reléguer jusque dans les ro-
« chers d'Inisfaïl, d'où nous viennent ces mé-
« chants esprits. »

. . . . . .

A peine le follet avait quitté le seuil de la chaumière de Dougal, Jeannie sentit amèrement que l'absence du pauvre Trilby en avait fait une profonde solitude. Ses chansons de la veillée n'étaient plus entendues de personne, et certaine de ne confier leurs refrains qu'à des murailles insensibles, elle ne chantait que par distraction ou dans les rares moments où il lui arrivait de penser que Trilby, plus puissant que la Clavicule et le Rituel, avait peut-être déjoué les exorcismes du vieux moine et les sévères arrêts de Salomon. Alors l'œil fixé sur l'âtre, elle cherchait à discerner, dans les figures bizarres que la cendre dessine en sombres compartiments sur la fournaise éblouissante, quelques-uns des traits que son imagination avait prêtés à Trilby; elle n'apercevait qu'une ombre sans forme et sans vie qui rompait ça et là l'uniformité du rouge enflammé du foyer, et se dissipait à la moin-

dre agitation de la touffe de bruyères sèches qu'elle faisait siffler devant le feu pour le ranimer.

. . . . . .

Dougal, lui-même, était devenu inquiet et rêveur. Il y a des priviléges attachés aux maisons qu'habitent les follets ! Elles sont préservées des accidents de l'orage et des ravages de l'incendie, car le lutin attentif n'oublie jamais, quand tout le monde est livré au repos, de faire sa ronde nocturne autour du domaine hospitalier qui lui donne un asile contre le froid des hivers. Il resserre les chaumes du toit à mesure qu'un vent obstiné les divise, ou bien il fait rentrer dans ses gonds ébranlés une porte agitée par la tempête. Obligé à nourrir pour lui la chaleur agréable du foyer, il détourne de temps en temps la cendre qui s'amoncèle; il ranime d'un souffle léger une étincelle qui s'étend peu à peu sur un charbon prêt à s'éteindre, et finit par embraser toute sa noire surface. Il ne lui en faut pas davantage pour se réchauffer; mais il paie généreusement le loyer de ce bienfait, en veillant à ce qu'une flamme furtive ne vienne pas à se développer pendant le sommeil insouciant de ses hôtes; il interroge du regard tous les recoins du manoir, toutes les fentes de la cheminée antique; il retourne le fourrage dans la crèche, la paille sur la litière; et sa sollici-

tude ne se borne pas aux soins de l'étable ; il protège aussi les habitants pacifiques de la basse-cour et de la volière, auxquels la Providence n'a donné que des cris pour se plaindre, et qu'elle a laissés sans armes pour se défendre. Souvent le chatpard, altéré de sang, qui était descendu des montagnes en amortissant sur les mousses discrètes son pas qui les foule à peine, en contenant son miaulement de tigre, en voilant ses yeux ardents qui brillent dans la nuit comme des lumières errantes ; souvent la martre voyageuse qui tombe inattendue sur sa proie, qui la saisit sans la blesser, l'enveloppe comme une coquette d'embrassements gracieux, l'enivre de parfums enchanteurs et lui imprime sur le cou un baiser qui donne la mort ; souvent le renard même a été trouvé sans vie à côté du nid tranquille des oiseaux nouveau-nés, tandis qu'une mère immobile dormait la tête cachée sous l'aile, en rêvant à l'heureuse histoire de sa couvée tout éclose, où il n'a pas manqué un seul œuf. Enfin l'aisance de Dougal avait été fort augmentée par la pêche de ces jolis poissons bleus qui ne se laissaient prendre que dans ses filets ; et depuis le départ de Trilby, les poissons bleus avaient disparu.

. . . . . .

Le lendemain d'un jour où la batelière avait conduit jusque vers le golfe de Clyde la famille

du laird de Roseneiss, elle retournait vers l'extrémité du lac Long à la merci de la marée qui faisait siller son bateau à une égale distance des syrtes d'Argail et de Lennox, sans qu'elle eût besoin de recourir au jeu fatigant de ses rames ; debout sur la barge étroite et mobile, elle livrait aux vents ses longs cheveux noirs dont elle était si fière, et son cou d'une blancheur que le soleil avait faiblement nuancé sans la flétrir s'élevait avec un éclat singulier au-dessus de sa robe rouge des manufactures d'Ayr. Son pied nu, imposé sur un des côtés du frêle bâtiment, lui imprimait à peine un balancement léger qui repoussait et rappelait la vague agitée, et l'onde excitée par cette résistance presque insensible revenait bouillonnante, s'élevait en blanchissant jusqu'au pied de Jeannie, et roulait autour de lui son écume fugitive. La saison était encore rigoureuse, mais la température s'était insensiblement adoucie depuis quelque temps, et la journée paraissait à Jeannie une des plus belles dont elle eût conservé le souvenir. Les vapeurs qui s'élèvent ordinairement sur le lac, et s'étendent au-devant des montagnes sous la forme d'un rideau de crêpe, avaient peu à peu élargi les losanges flottantes de leurs réseaux de brouillards. Celles que le soleil n'avait pas encore tout-à-fait dissipées se berçaient sur l'occident comme une trame d'or tissue par les fées du lac,

pour l'ornement de leurs fêtes. D'autres étincelaient de points isolés, mobiles, éblouissants comme des paillettes semées sur un fond transparent de couleurs merveilleuses. C'était de petits nuages humides où l'oranger, le jonquille, le vert pâle, luttaient suivant les accidents d'un rayon ou le caprice de l'air contre l'azur, le pourpre et le violet. A l'évanouissement d'une brume errante, à la disparition d'une côte abandonnée par le courant, et dont l'abaissement subit laissait un libre passage à quelque vent de travers, tout se confondait dans une nuance indéfinissable et sans nom qui étonnait l'esprit d'une sensation si nouvelle qu'on aurait pu s'imaginer qu'on venait d'acquérir un sens; et pendant ce temps là, les décorations variées du rivage se succédaient sous les yeux de la voyageuse. Il y avait des coupoles immenses qui couraient au-devant d'elle en brisant sur leurs flancs circulaires tous les traits du soleil couchant, les unes éclatantes comme le cristal, les autres d'un gris mat et presque effacé comme le fer, les plus éloignées à l'ouest cernées à leur sommet d'auréoles d'un rose vif qui descendaient en pâlissant peu à peu sur les flancs glacés de la montagne, et venaient expirer à sa base dans les ténèbres faiblement colorées qui participaient à peine du crépuscule. Il y avait des caps d'un noir sombre qu'on aurait pris de loin pour des écueils inévi-

tables, mais qui reculaient tout à coup devant la proue, et découvraient de larges baies favorables aux nautonniers. L'écueil redouté fuyait, et s'embellissait après lui de la sécurité d'une heureuse navigation. Jeannie avait vu de loin les barques errantes des pêcheurs renommés du lac Goyle. Elle avait jeté un regard sur les fabriques fragiles de Portincaple. Elle contemplait encore avec une émotion qui se renouvelait chaque jour sans s'affaiblir cette foule de sommets qui se poursuivent, qui se pressent, qui se confondent, ou ne se détachent les uns des autres que par des effets inattendus de lumière, surtout dans la saison où disparaissent sous le voile monotone des neiges, et la soie argentée des sphaignes, et la marbrure foncée des granits, et les écailles nacrées des recifs. Elle avait cru reconnaître à sa gauche, tant le ciel était transparent et pur, les dômes du Ben-More et du Ben-Neathan ; à sa droite, la pointe âpre du Ben-Lomond se distinguait par quelques saillies obscures que la neige n'avait pas couvertes, et qui hérissaient de crêtes foncées la tête chauve du roi des montagnes. Le dernier plan de ce tableau rappelait à Jeannie une tradition fort répandue dans ce pays, et que son esprit plus disposé aux émotions vives et aux idées merveilleuses se retraçait alors sous un aspect nouveau. A la pointe même du lac, monte vers le ciel la masse énorme du Ben Arthur,

surmontée de deux noirs rochers de basalte dont l'un paraît penché sur l'autre comme l'ouvrier sur le socle où il a déposé les matériaux de son travail journalier. Ces pierres colossales furent apportées des cavernes de la montagne sur laquelle régnait Arthur le géant, quand des hommes audacieux vinrent élever aux bords du Forth les murailles d'Édimbourg. Arthur, banni de ses hautes solitudes par la science d'un peuple téméraire, fit un pas jusqu'à l'extrémité du lac Long, et imposa sur la plus haute montagne qui s'offrit devant lui les ruines de son palais sauvage. Assis sur un de ses rochers et la tête appuyée sur l'autre, il tournait des regards furieux sur les remparts impies qui usurpaient ses domaines, et qui le séparaient pour toujours du bonheur et même de l'espérance ; car on dit qu'il avait aimé sans succès la reine mystérieuse de ces rivages, une de ces fées que les anciens appelaient des nymphes, et qui habitent des grottes enchantées où l'on marche sur des tapis de fleurs marines, à la clarté des perles et des escarboucles de l'Océan. Malheur au bateau aventureux qui effleurait en courant la surface du lac immobile, quand la longue figure du géant, vague comme une vapeur du soir, s'élevait tout à coup entre les deux rochers de la montagne, appuyait ses pieds difformes sur leurs sommets inégaux, et se balançait au gré des vents en étendant sur l'horizon des

bras ténébreux et flottants qui finissaient par l'embrasser d'une large ceinture. A peine son manteau de nuages avait mouillé ses derniers plis dans le lac, un éclair jaillissait des yeux redoutables du fantôme, un mugissement pareil à la foudre grondait dans sa voix terrible, et les eaux bondissantes allaient ravager leurs bords. Son apparition redoutée des pêcheurs avait rendu déserte la rade si riche et si gracieuse d'Arroqhar, quand un pauvre ermite, dont le nom s'est perdu, arriva un jour des mers orageuses d'Irlande, seul, mais invisiblement escorté d'un esprit de foi et d'un esprit de charité, sur une barque poussée par une puissance irrésistible, et qui sillonnait les vagues soulevées sans prendre part à leur agitation, quoique le saint prêtre eût dédaigné le secours de la rame et du gouvernail. A genoux sur le frêle esquif, il tenait dans ses mains une croix, et regardait le ciel. Parvenu près du terme de sa navigation, il se leva avec dignité, laissa tomber quelques gouttes d'eau consacrée sur les vagues furieuses, et adressa au géant du lac des paroles tirées d'une langue inconnue. On croit qu'il lui ordonnait, au nom des premiers compagnons du Sauveur, qui étaient des pêcheurs et des bateliers, de rendre aux pêcheurs et aux bateliers du lac Long l'empire paisible des eaux que la Providence leur avait données. Au même instant du moins le spectre

menaçant se dissipa en flocons légers comme ceux que le souffle du matin roule sur l'onde invisible, et qu'on prendrait de loin pour un nuage d'édredon enlevé au nid des grands oiseaux qui habitent ses rivages. Le golfe entier aplanit sa vaste surface ; les flots mêmes qui s'élevaient en blanchissant contre la plage ne redescendirent point ; ils perdirent leur fluidité sans perdre leur forme et leur aspect, et l'œil encore trompé aux contours arrondis, aux mouvements onduleux, au ton bleuâtre et frappé de reflets changeants des brisants écailleux qui hérissent la côte, les prend de loin pour des bancs d'écume dont il attend toujours le retour impossible. Puis le saint vieillard tira sa barque sur la grève, dans l'espérance peut-être qu'elle y serait retrouvée par le pauvre montagnard, pressa de ses bras enlacés le crucifix sur sa poitrine, et gravit d'un pas ferme le sentier du rocher jusqu'à la cellule que les anges lui avaient bâtie à côté de l'aire inaccessible de l'aigle blanc. Plusieurs anachorètes le suivirent dans ces solitudes, et se répandirent lentement en pieuses colonies dans les campagnes voisines. Telle fut l'origine du monastère de Balva, et sans doute celle du tribut que s'était longtemps imposée envers les religieux de ce couvent la reconnaissance trop vite oubliée des chefs du clan des Mac-Farlane.....

Cependant les ombres d'une nuit si précoce,

dans une saison où tout le règne du jour s'accomplit en quelques heures, commençaient à remonter du lac, à gravir les hauteurs qui l'enveloppent, à voiler les sommets les plus élevés La lassitude, le froid, l'exercice d'une longue contemplation ou d'une réflexion sérieuse, avaient abbatu les forces de Jeannie, et, assise dans un épuisement inexplicable à la poupe de son bateau, elle le laissait dériver du côté des boulingrins d'Argail vers la maison de Dougal, en dormant à demi, quand une voix partie de la rive opposée lui annonça un voyageur. La pitié seule qu'inspire un homme égaré sur une côte où n'habitent pas sa femme et ses enfants, qui va leur laisser compter beaucoup d'heures d'attente et d'angoisses, dans l'espérance toujours déçue de son retour, si l'oreille du batelier se ferme par hasard à sa prière ; cet intérêt que les femmes surtout portent à un proscrit, à un infirme, à un enfant abandonné, pouvait seul forcer Jeannie à lutter contre le sommeil dont elle était accablée, pour retourner sa proue, depuis si longtemps battue des eaux, vers les joncs marins qui bordent le long golfe des montagnes. « Qui aurait pu le contraindre « à traverser le lac à cette heure, disait-elle, si « ce n'était le besoin d'éviter un ennemi, ou de « rejoindre un ami qui l'attend ? Oh ! que ceux « qui attendent ce qu'ils aiment ne soient jamais « trompés dans leur espérance ; qu'ils obtien- « nent ce qu'ils ont désiré !... »

Et les lames si larges et si paisibles se multipliaient sous la rame de Jeannie, qui les frappait comme un fléau. Les cris continuaient à se faire entendre, mais tellement grêles et cassés, qu'ils ressemblaient plutôt à la plainte d'un fantôme qu'à la voix d'une créature humaine, et la paupière de Jeannie, soulevée avec effort du côté du rivage, ne lui dévoilait qu'un horizon sombre dont rien de vivant n'animait la profonde immobilité. Si elle avait cru apercevoir d'abord une figure penchée sur le lac, et qui étendait contre elle des bras suppliants, elle n'avait pas tardé à reconnaître dans le prétendu étranger une souche morte qui balançait sous le poids des frimats deux branches desséchées. S'il lui avait semblé un instant qu'elle voyait circuler une ombre à peu de distance de son bateau, parmi les brumes tout-à-fait descendues, c'était la sienne que la dernière lumière du crépuscule horizontal peignait sur le rideau flottant, et qui se confondait de plus en plus avec les immenses ténèbres de la nuit. Sa rame, enfin, frappait déjà les fûts sifflants des roseaux du rivage, quand elle en vit sortir un vieillard si courbé sous le poids des ans, qu'on aurait dit que sa tête appesantie cherchait un appui sur ses genoux, et qui ne maintenait l'équilibre de son corps chancelant qu'en se confiant à un jonc fragile qui cependant le supportait sans fléchir ;

car ce vieillard était nain, et le plus petit, selon toute apparence, qu'on eût jamais vu en Écosse. L'étonnement de Jeannie redoubla, lorsque tout caduc qu'il paraissait, il s'élança légèrement dans la barque, et prit place en face de la batelière, d'une manière qui ne manquait ni de souplesse ni de grâce.

« Mon père, lui dit-elle, je ne vous demande « point où vous vous proposez de vous rendre, « car le but de votre voyage doit être trop éloi- « gné pour que vous puissiez espérer d'y arriver « cette nuit.

—Vous êtes dans l'erreur, ma fille, lui répon- « dit-il : je n'en ai jamais été aussi près, et depuis « que je suis dans cette barque, il me semble « que je n'ai plus rien à désirer pour y parvenir, « même quand une glace éternelle la saisirait « tout à coup au milieu du golfe. »

. . . . . .

Et en parlant ainsi, le follet s'était dépouillé du travestissement bizarre qu'il avait emprunté la veille aux Shoupeltins du Shetland. Il abandonnait au cours de la marée ses cheveux de chanvre et sa barbe de mousse blanche, son collier varié d'algue et de criste marine qui se rattachait d'espace en espace à des coquillages de toutes couleurs, et sa ceinture enlevée à l'écorce argentée du bouleau. Ce n'était plus que l'esprit vagabond du foyer.

. . . . . .

Au détour d'un petit promontoire qui lui avait caché un moment le reste du lac, la barque de Jeannie se trouva si près de la barque de Dougal que, malgré l'obscurité, il aurait infailliblement remarqué Trilby, si le lutin ne s'était précipité dans les flots à l'instant même où le pêcheur préoccuppé y laissait tomber son filet. — « En voici bien d'une autre, dit il en le retirant, et en dégageant de ses mailles une boîte d'une forme élégante et d'une matière précieuse qu'il crut reconnaître à sa blancheur si éclatante et à son poli si doux pour de l'ivoire incrusté de quelque métal brillant, et enrichi de grosses escarboucles orientales, dont la nuit ne faisait qu'augmenter la splendeur. « Imagine-toi, Jeannie, « que depuis le matin je ne cesse de remplir mes « filets des plus beaux poissons bleus que j'aie « jamais pêchés dans le lac; et, pour surcroît « de bonne fortune, je viens d'en retirer un tré- « sor ; car si j'en juge par le poids de cette boîte « et par la magnificence de ses ornements, elle « ne contient rien moins que la couronne du roi « des îles, ou les joyaux de Salomon. Empresse- « toi donc de la porter à la chaumière, et reviens « en hâte vider nos filets dans le réservoir de la « rade, car il ne faut pas négliger les petits pro- « fits, et la fortune que Saint-Colombain m'en- « voie ne me fera jamais oublier que je suis né « un simple pêcheur. »

La batelière fut longtemps sans pouvoir se rendre compte de ses idées. Il lui semblait qu'un nuage flottait devant ses yeux et obscurcissait sa pensée, ou que, transportée d'illusion en illusion par un songe inquiet, elle subissait le poids du sommeil et de l'accablement au point de ne pouvoir se réveiller. En arrivant à la chaumière, elle commença par déposer la boîte avec précaution, puis s'approcha du foyer, détourna la cendre encore ardente, et s'étonna de trouver des charbons enflammés comme à la veillée d'une fête. Le grillon chantait de joie sur le bord de sa grotte domestique, et la flamme vola vers la lampe qui tremblait dans la main de Jeannie, avec tant de rapidité que la chambre en fut subitement éclairée. Jeannie pensa d'abord que sa paupière était frappée enfin à la suite d'un long rêve, par la clarté du matin ; mais ce n'était pas cela. Les charbons étincelaient comme auparavant ; le grillon joyeux chantait toujours, et la boîte mystérieuse se trouvait toujours à l'endroit où elle venait d'être placée, avec ses compartiments de vermeil, ses chaînes de perles et ses rosaces de rubis. « Je ne dormais pas, dit Jean-« nie ! — Je ne dormais pas ! »

. . . . . .

LES TÉNÈBRES

par Lord Byron

—

J'eus un rêve qui n'était pas tout-à-fait un rêve. Le soleil s'était éteint, et les astres privés de lumière erraient au hasard à travers l'immensité de l'espace. La terre glacée et comme aveugle se balançait dans une atmosphère ténébreuse que n'éclairait plus la clarté de la lune. Le matin arriva, s'écoula, revint encore, mais il n'amenait plus le jour.

Dans cette désolation affreuse, les hommes oublièrent leurs passions. Tous les cœurs glacés d'effroi ne soupiraient qu'après la lumière. On allumait de grands feux, et l'on y passait tous ses instants. Les trônes, les palais des rois, les chaumières, les huttes du pauvre, tout fut brûlé pour servir de signaux. Les cités furent consumées, et les habitants, rassemblés autour de leurs demeures enflammées, cherchaient à se regarder encore une fois. Heureux ceux qui vi-

vaient auprès des volcans et des montagnes brûlantes.

Une espérance mêlée de terreur ; tel était le sentiment universel. On mit le feu aux forêts ; mais d'heure en heure elles se réduisaient en cendres. Les troncs d'arbres tombaient avec un dernier craquement, s'éteignaient et tout rentrait dans une obscurité profonde. Le front des humains éclairé par ces flammes mourantes avait un aspect étrange. Les uns étaient prosternés, cachaient leurs yeux et répandaient des pleurs ; les autres reposaient leurs têtes sur les mains jointes, et s'efforçaient de sourire ; ceux-ci couraient çà et là, cherchant de quoi entretenir leurs bûchers funèbres. Ils regardaient avec une sombre inquiétude le firmament obscurci qui semblait un drap mortuaire jeté sur le cadavre du monde ; puis ils se roulaient dans la poussière, grinçaient des dents, blasphémaient et poussaient des hurlements.

Les oiseaux de proie faissaient entendre des cris lugubres, et voltigeaient sur la terre en agitant leurs ailes inutiles. Les bêtes les plus féroces devenaient timides et tremblantes. Les vipères rampaient et s'entrelaçaient au milieu de la foule ; elles sifflaient, mais leur venin était sans force; on les tua pour s'en nourrir.

La guerre qui avait un moment cessé, renâquit avec toutes ses horreurs. On acheta sa nour-

riture avec du sang, et chacun, assis à l'écart, se repaissait de sa proie. L'amour n'existait plus; il n'y avait plus qu'une pensée sur la terre, celle de la mort... et d'une mort prochaine et sans gloire. La faim, de sa dent cruelle, déchirait les entrailles. Les hommes mouraient, et leurs corps gisaient privés de sépulture. Des cadavres ambulants dévoraient les cadavres qui avaient vécu. Les chiens eux-mêmes assaillirent leurs maîtres, un seul excepté qui demeura fidèle au corps du sien et le défendit contre les oiseaux, les animaux et les hommes, jusqu'à ce que la faim les eût fait périr. Il ne chercha pas sa nourriture, mais léchant la main qui ne pouvait plus lui rendre ses caresses, il poussait des cris lamentables et continuels, et il mourut enfin.

La famine fit périr peu à peu tout le genre humain. Deux habitants d'une grande cité survécurent seuls : c'étaient deux ennemis. Ils se rencontrèrent auprès d'un autel sur lequel finissaient de brûler quelques tisons qui avaient consumé une foule d'objets sacrés destinés à un usage profane. Ils agitèrent en frissonnant les cendres chaudes avec leurs mains froides et décharnées; de leur faible souffle, ils essayèrent de ranimer les charbons presque éteints, et produisirent une légère flamme. Cette lueur passagère attira leurs regards, et en levant les yeux, ils aperçurent leurs visages ; à cette vue, ils

poussèrent un cri et moururent de l'effroi de leur laideur mutuelle, ne sachant lequel des deux la famine avait réduit à l'état d'un spectre.

Le monde n'était plus qu'un grand vide ; la réunion des contrées populeuses et florissantes ne fut plus qu'une masse, sans saisons, sans verdure, sans arbres, sans hommes, sans vie, empire de la mort, chaos de la matière. Les rivières, les lacs, l'océan demeurèrent immobiles ; rien ne troubla le silence de leurs profondeurs. Les navires sans matelots pourrirent sur la mer ; leurs mâts tombèrent en pièces, mais sans faire rejaillir l'onde par leur chûte. Les vagues étaient mortes ; elles étaient comme ensevelies dans un tombeau ; la lune qui les agitait autrefois avait cessé d'être. Les vents s'étaient flétris dans l'air stagnant, les nuages s'étaient évanouis ; les ténèbres n'avaient plus besoin de leur secours, elles étaient tout l'univers.

LES VAMPIRES

par Ch. Nodier

—

Il y a vingt-quatre ans que je voyageais en Bavière avec un jeune peintre italien dont j'avais fait la rencontre à Munich. Sa société convenait à mon imagination de ce temps-là, parce qu'il se trouvait une douloureuse conformité entre nos sentiments et nos infortunes. Il avait perdu quelque temps auparavant une femme qu'il aimait, et les circonstances de cet évènement, qu'il m'a souvent racontées, étaient de nature à lui laisser une impression ineffaçable. Cette jeune fille qui s'était obstinée à le suivre dans les misères d'une cruelle proscription, et à lui déguiser l'altération de ses forces, finit par céder, dans une des haltes de leurs nuits vagabondes, à l'excès d'une fatigue parvenue à ce point où elle n'aspire qu'au repos de la mort. Le pain leur manquait depuis deux jours, quand ils découvrirent un trou de roche où se cacher. Elle se jeta sur son cœur

quand ils furent assis, et il sembla qu'elle lui disait : « Mange-moi si tu as faim. — Mais il avait perdu connaissance ; et quand il lui revint assez de forces pour la presser dans ses bras, il trouva qu'elle était morte. Alors il se leva, la chargea sur ses épaules, et la porta jusqu'au cimetière du premier village, où il lui creusa une fosse qu'il couvrit de terre et d'herbes, et sur laquelle il planta une croix composée de son bâton, qu'il avait traversé de son épée. Après cela, il ne fut pas difficile à prendre, car il ne bougeait plus. — Quelqu'un de ces événements si communs alors lui rendit la liberté : le bonheur, c'était fini.

Mon compagnon de voyage, qui ne conservait à vingt-deux ans que les linéaments d'une belle et noble figure, était d'une extrême maigreur, peut-être parce qu'il mangeait à peine pour se soutenir. Il était pâle, et sous son épiderme un peu basané, la pâleur de l'Italien est livide. L'activité de sa vie morale semblait s'être réfugiée tout entière dans deux yeux d'un bleu transparent et bizarre, qui scintillaient avec une puissance inexprimable entre deux paupières rouges, dont les larmes avaient, selon toute apparence, dévoré les cils, car ses sourcils étaient d'ailleurs très-beaux.

Comme nous nous étions avoué l'un à l'autre que nous étions sujets au cauchemar ; nous avions

pris l'habitude de coucher dans deux chambres voisines, pour pouvoir nous éveiller réciproquement, au bruit d'un de ces cris lamentables qui tiennent plus, comme je le disais tout à l'heure, de la bête fauve que de l'homme. Seulement il avait toujours exigé que je fermasse la porte de mon côté; et j'attribuais cette précaution à l'habitude inquiète et soupçonneuse d'un malheureux qui a été long-temps menacé dans sa liberté, et qui jouit depuis peu du bonheur de se remettre à la garde d'un ami. Un soir, nous n'eûmes qu'une chambre et qu'un lit pour deux. L'hôtellerie était pleine. Il reçut cette nouvelle d'un front plus soucieux que de coutume; et quand nous fûmes dans le galetas qui nous était assigné, il divisa les matelas de manière à en faire deux lits, délicatesse dont je me serais peut-être avisé, et qui ne me choqua point. Ensuite il s'élança sur le sien, et me jetant un paquet de cordes dont il s'était muni : — Viens me lier les pieds et les mains, me dit-il avec l'expression d'un désespoir amer, ou brûle-moi la cervelle.

Je raconte, je ne fais pas un épisode de roman fantastique; je ne rapporterai pas ma réponse et les détails d'un entretien de cette nature : on les devinera. —

— L'infortunée qui m'a dit de la manger pour soutenir ma vie, s'écria-t-il, en se renversant avec horreur et en couvrant ses yeux de ses

mains . . , il n'y a pas une nuit que je ne la déterre et que je ne la dévore dans mes songes. . .; pas une nuit où les accès de mon exécrable somnambulisme ne me fassent chercher l'endroit où je l'ai laissée, quand le démon qui me tourmente ne me livre pas son cadavre ! juge maintenant si tu peux coucher près de moi, près d'un vampire ! . . .

Il serait plus cruel pour moi que pour le lecteur d'arrêter son attention sur ce récit. Ce que je puis faire, c'est d'attester sur l'honneur que tout ce qu'il a d'essentiel est exactement vrai ; qu'il n'y a pas même ici cette broderie du prosateur, qui accroît les dimensions de l'idée en la couvrant de paroles, et que, si j'y ai modifié quelque chose, ce n'est pas ce qui contrarie une vaine hypothèse, abandonnée comme elle le mérite, aux amateurs d'hypothèses ; mais ce qui en aggraverait l'affreuse réalité par des détails que la plume ne peut écrire.

Cinq ans plus tard, j'abordais aux frontières des Morlaques, avec un ardent désir de connaître ce peuple si curieux et si spécial, que ma destinée, toujours opposée, ne m'a pas permis de voir comme je l'aurais voulu. Je n'avais jamais raconté mon anecdote, parce que je la regardais comme une anomalie effrayante, et peut-être unique, dans la bizarre histoire de l'intelligence humaine. Quand j'eus passé les frontières de la

Croatie, je m'étonnai d'apprendre que cette prétendue anomalie était, sur toute la face d'une grande province, une maladie endémique.

Il n'y a guère de hameaux des Morlaques où l'on ne compte plusieurs *vukodlacks*, et il y en a certains où le *vukodlack* se retrouve dans presque toutes les familles, comme le saint ou le crétin des vallées alpines. Ici, la maladie n'est pas compliquée par une infirmité dégradante qui altère le principe même de la raison dans ses facultés les plus vulgaires. Le *vukodlack* éveillé subit toute l'horreur de sa perception ; il la redoute et la déteste, comme mon peintre italien ; il se débat contre elle avec fureur ; il recourt pour s'y soustraire aux remèdes de la médecine, aux prières de la religion, à la section d'un muscle, à l'amputation d'une jambe, au suicide quelquefois ; il exige qu'à sa mort, ses enfants traversent son cœur d'un pieu et le clouent à la planche du cercueil, pour affranchir son cadavre, dans le sommeil de la mort, de l'instinct criminel du sommeil de l'homme vivant. Le *vukodlack* est d'ailleurs un homme de bien, souvent l'exemple et le conseil de sa tribu, souvent son juge ou son poëte. A travers la sombre tristesse que lui impose la perception de souvenir et de pressentiment de sa vie nocturne, vous devinez une âme tendre, hospitalière, généreuse, qui ne demande qu'à aimer. Il faut que le soleil se couche,

il faut que la nuit imprime un sceau de plomb sur les paupières du pauvre *vukodlack*, pour qu'il aille gratter de ses ongles la fosse d'un mort, ou inquiéter les veilles de la nourrice qui dort au berceau d'un nouveau-né; car le *vukodlack* est vampire, et les efforts de la science et les cérémonies de l'église ne peuvent rien à son mal. La mort ne l'en guérit point, tant qu'il a conservé dans le cercueil quelque symptôme de la vie; et comme sa conscience, torturée par l'illusion d'un crime involontaire, se repose alors pour la première fois, il n'est pas surprenant qu'on l'ait trouvé souvent frais et riant sous la tombe : l'infortuné n'avait jamais dormi sans rêver !

Presque toujours cette aberration mentale se borne à l'illusion intuitive du malheureux qui l'éprouve. Elle a pu aussi s'accomplir dans toutes ses circonstances, car il ne fallait pour cela que le concours du cauchemar et du somnambulisme. Là commence le domaine de la philosophie médicale, qui n'a pas remarqué deux faits bien essentiels que je regarde comme certains : — Le premier, c'est que la perception d'un acte extraordinaire, qui n'est pas familier à notre nature, se convertit facilement en rêves; — le second, c'est que la perception d'un rêve souvent répété se convertit facilement en actes, surtout quand elle agit sur un être débile et irritable.

. . . . . .

Je descends de ces hauteurs, où la société royale de médecine ne me pardonnerait pas de m'être élevé, si le bruit de mon existence pouvait parvenir jusqu'à elle, et je retourne à mes histoires. En voici une que Fortis racontait dans son *Voyage en Dalmatie*, une dizaine d'années avant ma naissance, et que je retrouvai, quarante ans plus tard, assez différente de la sienne en quelques points de détails, pour que je dusse imaginer qu'elle s'était reproduite plus d'une fois. — Les sorcières ou les *ujèstize* du pays, plus raffinées que les *vukodlachs* dans leurs abominables festins, cherchent à se repaître du cœur des jeunes gens qui commencent à aimer, et à le manger rôti sur une braise ardente Un fiancé de vingt ans qu'elles entouraient de leurs embûches, et qui s'était souvent réveillé à propos, au moment où elles commençaient à sonder sa poitrine du regard et de la main, s'avisa, pour leur échapper, d'assister son sommeil de la compagnie d'un vieux prêtre, qui n'avait jamais entendu parler de ces redoutables mystères, et qui ne pensait pas que Dieu permît de semblables forfaits aux ennemis de l'homme. Celui-ci s'endormit donc paisible, après quelques exorcismes dans la chambre du malade qu'il avait mission de défendre contre le démon ; mais le sommeil était à peine descendu sur ses paupières

qu'il crut voir les *ajèstise* planer sur l'oreiller de son ami, s'ébattre et s'accroupir autour de lui avec un rire féroce, fouiller dans son sein déchiré, en arracher leur proie et la dévorer avec avidité, après s'être disputé ses lambeaux sur des réchauds flamboyants. Pour lui, des liens impossibles à rompre le retenaient immobile sur sa couche, et il s'efforçait en vain de pousser des cris d'horreur qui expiraient sur ses lèvres, pendant que les sorcières continuaient à le fasciner d'un œil affreux, en essuyant de leurs cheveux blancs leurs bouches toutes sanglantes. Lorsqu'il s'éveilla, il n'aperçut plus que son compagnon, qui descendit du lit en chancelant, essaya quelques pas mal assurés, et vint tomber froid, pâle et mort à ses pieds, parce qu'il n'avait plus de cœur. Ces deux hommes avaient fait le même rêve, à la suite d'une perception prolongée dans leurs entretiens, et ce qui tuait l'un, l'autre l'avait vu Voilà ce qui en est de notre raison abandonnée aux idées du sommeil.

Il n'y a personne en lisant cela, si on le lit, et après l'avoir vérifié, aux pages 64 et 65 du *Voyage* de Fortis, dans l'édition italienne, qui ne se rappelle que la même histoire fait le sujet du premier livre d'Apulée, qui n'était probablement connu ni du pauvre Morlaque, ni du vieux prêtre. Ce n'est pas tout : cette histoire d'Apulée qui ressemble à certaines histoires d'Homère, est rapportée

dans Pline comme particulière aux peuples de la Basse-Mysie et aux Esclavons, dont je parle ; et Pline s'appuie, à son sujet, du témoignage d'Isigone. Le fameux voyageur Pietro della Valle l'a retrouvée aux frontières orientales de la Perse ; elle a fait le tour du globe et des siècles.

LE SONGE DE JEAN PAUL

traduit par Mme de Staël

—

Je risquerai la traduction d'un morceau très bizarre, mais qui sert à faire connaître le génie de Jean Paul. Bayle a dit quelque part que *l'athéisme ne devrait pas mettre à l'abri de la crainte des souffrances éternelles :* c'est une grande pensée, et sur laquelle on peut réfléchir longtemps. Le songe de Jean Paul, que je vais citer, peut être considéré comme cette pensée mise en action.

La vision dont il s'agit ressemble un peu au délire de la fièvre, et doit être jugée comme telle. Sous tout autre rapport que celui de l'imagination, elle serait singulièrement attaquable.

« Le but de cette fiction, dit Jean Paul, en excusera la hardiesse. Si mon cœur était jamais assez malheureux, assez desséché pour que tous les sentiments qui affirment l'existence d'un

Dieu y fussent anéantis, je relirais ces pages; j'en serais ébranlé profondément, et j'y retrouverais mon salut et ma foi. Quelques hommes nient l'existence de Dieu avec autant d'indifférence que d'autres l'admettent ; et tel y a cru pendant vingt années, qui n'a rencontré que dans la vingt-unième, la minute solennelle, où il a découvert avec ravissement le riche apanage de cette croyance, la chaleur vivifiante de cette fontaine de naphte.

« Lorsque, dans l'enfance, on nous raconte que vers minuit, à l'heure où le sommeil atteint notre âme de si près, les songes deviennent plus sinistres, les morts se relèvent, et, dans les églises solitaires, contrefont les pieuses pratiques des vivants, la mort nous effraie à cause des morts. Quand l'obscurité s'approche, nous détournons nos regards de l'église et de ses noirs vitraux ; les terreurs de l'enfance, plus encore que ses plaisirs, reprennent des ailes pour voltiger autour de nous pendant la nuit légère de l'âme assoupie. Ah ! n'éteignez pas ces étincelles ; laissez-nous nos songes, même les plus sombres. Ils sont encore plus doux que notre existence actuelle ; ils nous ramènent à cet âge où le fleuve de la vie réfléchit encore le ciel.

« Un soir d'été, j'étais couché sur le sommet d'une colline, je m'y endormis, et je rêvai que je me réveillais au milieu de la nuit dans un ci-

metière. L'horloge sonnait onze heures. Toutes les tombes étaient entr'ouvertes, et les portes de l'église, agitées par une main invisible, s'ouvraient et se refermaient à grand bruit. Je voyais sur les murs s'enfuir des ombres, qui n'y étaient projetées par aucun corps : d'autres ombres livides s'élevaient dans les airs, et les enfants seuls reposaient encore dans leurs cercueils. Il y avait dans le ciel comme un nuage grisâtre, lourd, étouffant, qu'un fantôme gigantesque serrait et pressait à longs plis. Au dessus de moi j'entendais la chute lointaine des avalanches, et sous mes pas la première commotion d'un vaste tremblement de terre. Toute l'église vacillait, et l'air était ébranlé par des sons déchirans qui cherchaient vainement à s'accorder. Quelques pâles éclairs jetaient une lueur sombre. Je me sentis poussé par la terreur même, à chercher un abri dans le temple : deux basilics étincelants étaient placés devant ses portes redoutables.

« J'avançai parmi la foule des ombres inconnues, sur qui le sceau des vieux siècles était imprimé ; toutes ces ombres se pressaient autour de l'autel dépouillé, et leur poitrine seule respirait et s'agitait avec violence; un mort seulement, qui depuis peu était enterré dans l'église, reposait sur son linceul ; il n'y avait point encore de battement dans son sein, et un songe heureux faisait sourire son visage ; mais à l'approche d'un

vivant il s'éveilla, cessa de sourire, ouvrit avec un pénible effort ses paupières engourdies ; la place de l'œil était vide, et à celle du cœur il n'y avait qu'une profonde blessure ; il souleva ses mains, les joignit pour prier ; mais ses bras s'allongèrent, se détachèrent du corps, et les mains jointes tombèrent à terre.

« Au haut de la voûte de l'église était le cadran de l'éternité ; on n'y voyait ni chiffres ni aiguilles, mais une main noire en faisait le tour avec lenteur, et les morts s'efforçaient d'y lire le temps.

« Alors descendit des hauts lieux sur l'autel une figure rayonnante, noble, élevée, et qui portait l'empreinte d'une impérissable douleur ; les morts s'écrièrent : — O Christ ! n'est-il point de Dieu ? — il répondit : — il n'en est point. — Toutes les ombres se prirent à trembler avec violence, et le Christ continua ainsi : — J'ai parcouru les mondes, je me suis élevé au-dessus des soleils, et là aussi il n'est point de Dieu ; je suis descendu jusqu'aux dernières limites de l'univers, j'ai regardé dans l'abîme et je me suis écrié : — Père, où es-tu ? — mais je n'ai entendu que la pluie qui tombait goutte à goutte dans l'abîme, et l'éternelle tempête, que nul ordre ne régit, m'a seule répondu. Relevant ensuite mes regards vers la voûte des cieux, je n'y ai trouvé qu'un orbite vide, noir et sans fond. L'éternité repo-

sait sur le chaos et le rongeait et se dévorait lentement elle-même : redoublez vos plaintes amères et déchirantes ; que des cris aigus dispersent les ombres, car c'en est fait. —

« Les ombres désolées s'évanouirent comme la vapeur blanchâtre que le froid a condensée ; l'église fut bientôt déserte ; mais tout à coup, spectacle affreux, les enfants morts qui s'étaient réveillés à leur tour dans le cimetière, accoururent et se prosternèrent devant la figure majestueuse qui était sur l'autel, et dirent : — Jésus, n'avons-nous pas de père ? — et il répondit avec un torrent de larmes : — Nous sommes tous orphelins, vous et moi nous n'avons point de père. — A ces mots, le temple et les enfants s'abîmèrent, et tout l'édifice du monde s'écroula devant moi dans son immensité. »

Je n'ajouterai point de réflexions à ce morceau, dont l'effet dépend absolument du genre d'imagination des lecteurs. Le sombre talent qui s'y manifeste m'a frappée, et il me paraît beau de transporter ainsi au delà de la tombe l'horrible effroi que doit éprouver la créature privée de Dieu.

FIN.

TABLE

	Pages
La Magicienne de Thessalie, Conte tiré de l'Ane d'Or d'Apulée.	5
Le Violon de Crémone, par Hoffmann.	26
Le Roi Trabacchio, par Hoffmann.	53
Les Aventures de Martin Waldeck, par W. Scott.	96
Sir Bertrand, Fragment fantastique, par Aikin.	114
Le Majorat, Conte fantastique, par Hoffmann.	121

	Pages
Les Gants du Diable, d'après Uhland.	173
Trilby, ou le lutin d'Argail, Fragments par Charles Nodier.	179
Les Ténèbres, par Lord Byron.	19[illegible]
Les Vampires, par Charles Nodier.	201
Le Songe de Jean Paul, traduit par Mme de Staël.	209

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie d'Amédée CHAILLOT, à Avignon. — 1861.